

UNIVERSITÉ DE LYON — FACULTÉ DE DROIT

LA

COLONISATION INTERNE

EN ITALIE

THÈSE POUR LE DOCTORAT

SOUTENUE DEVANT LA

FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

Le Jeudi 28 Avril 1904, à 2 heures

PAR

Robert BOUCHETAL DE LA ROCHE



LYON

IMPRIMERIE WALTENER & C^{ie}

3, RUE STELLA, 3

1904



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LA
COLONISATION INTERNE
EN ITALIE

UNIVERSITÉ DE LYON — FACULTÉ DE DROIT

LA

COLONISATION INTERNE

EN ITALIE

THÈSE POUR LE DOCTORAT

SOUTENUE DEVANT LA

FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

Le Jeudi 28 Avril 1904, à 2 heures

PAR

Robert BOUCHETAL DE LA ROCHE



LYON

IMPRIMERIE WALTENER & C^{ie}

3, RUE STELLA, 3

—
1904

UNIVERSITÉ DE LYON

FACULTÉ DE DROIT

MM.

CAILLEMER (E.), C. ✱, I. ✱, doyen, professeur de Droit civil,
correspondant de l'Institut.

MABIRE, ✱, I. ✱, professeur honoraire.

GARRAUD, I. ✱, professeur de Droit criminel.

APPLETON (Charles), I. ✱, professeur de Droit romain.

FLURER, I. ✱, professeur de Droit civil, assesseur du Doyen.

THALLER, I. ✱, professeur honoraire.

AUDIBERT, I. ✱, professeur honoraire.

COHENDY, ✱, I. ✱, professeur de Droit commercial.

PIC, I. ✱, professeur de Droit international public.

APPLETON (Jean), A. ✱, professeur de Droit administratif.

LAMBERT, A. ✱, professeur d'Histoire du Droit.

BOUVIER, A. ✱, professeur de Science financière et de
Législation française des finances.

LAMEIRE, A. ✱, professeur d'Histoire du Droit public et de
Droit administratif.

JOSSERAND, A. ✱, professeur de Droit civil.

BROUILHET, A. ✱, professeur d'Economie politique.

HUVELIN, professeur de Droit romain.

LÉVY, A. ✱, agrégé (Droit privé et Droit criminel).

GONNARD, agrégé (Sciences économiques).

BECC, I. ✱, secrétaire.

JURY DE LA THESE

MM. BOUVIER, professeur,	<i>Président.</i>
PIC, professeur,	} <i>Assesseurs.</i>
GONNARD, agrégé,	

BIBLIOGRAPHIE

- AMPÈRE (J.-J.). L'histoire romaine à Rome, t. 4.
- BASILE (Prof.). La questione dei contadini in Italia. Milan 1894; — Boschi, piogge, paludi e fiumi di Sicilia. Messine 1895.
- BATTAGLIA (A.). L'evoluzione sociale in rapporto alla proprietà fondiaria in Sicilia. Palermo 1896.
- BAZIN (René). Les Italiens d'aujourd'hui. Paris 1894, p. 152 et suivantes.
- BLOCH (Maurice). Statistique de la France, 1875. t. 2.
- BLONDEL (Georges). Les populations rurales de l'Allemagne.
- BORDONARO (baron). Il latifondo ed il progetto Crispi. Palermo 1894.
- BRUTTINI (A.). Gli attuali contratti agrari in Sicilia e il tor-naconto dei contadini. Florence 1894.
- CACHERANO DI BRICHERASIO (Monsignor Gian Francesco). Dei mezzi per introdurre ed assicurare stabilmente la coltivazione e popalozione nell'agro romano. Rome 1785.
- CADOLINI. Il bonificazione dell'agro romano. Rome 1901.

CELLI (Angelo). Com vive il campagnolo nell'agro romano. Rome 1900.

COLAJANNI, député (Dr Napoleone). In Sicilia. Rome 1894 ; — Gli avvenimenti di Sicilia e le loro cause. Palermo 1895.

DESIDERI. Bonificazione agrario della campagna romana. Rome 1883.

FORTUNATO (G.). La questione demaniale nelle provincie napoletane. Rome 1882.

GATTI, député. Le socialisme et l'agriculture. Paris 1902 (dans la *Bibliothèque socialiste internationale*).

GIANTURCO, député. Questioni agrarie sociali. Naples 1895.

GUFFANTI (A.). La colonizzazione dei terreni incolti in Italia e le leggi agrarie allo scopo. Stradella 1901.

L'ITALIA AGRICOLA ALLA FINE DEL SECOLO XIX. 35 monographies envoyées à la Société des agriculteurs de France, à l'occasion de l'Exposition de 1900, par la Società degli agricoltori italiani. Rome 1900 ; 2^e éd. 1904.

KOYALEVSKY. La Russie à la fin du XIX^e siècle.

LEFÈBURE (G.). La réforme agraire en Prusse. Thèse, Paris 1902.

LONCAO (Dott. Enrico). Il lavoro e le classi rurali in Sicilia, durante e dopo il feudalismo. Palermo 1900 ; — Genesi del latifondo in Sicilia. Palermo 1895.

LOSCALZO (Emiddio). Il governo dei demani comunali e la questione agraria nel mezzogiorno d'Italia. Naples 1898 ; — Legislazione agraria sociale e colonizzazione interna. Naples 1901.

MAGGIOTTI. L'agro romano. Rome 1891.

MANFREDI (Vittorio). La colonizzazione interna in Europa. Rome 1900.

MAZZOLA (Prof. Ugo). La colonizzazione interna in Prussia. Rome 1900.

MONCADA (Carlo Crispo). Sullo stato attuale della popolazione rurale della Sicilia. Palermo 1894.

MÜLLER (Christ.). Roms Campagna. Leipsig 1824.

NITTI (Prof. F. S.). Nord e Sud. Turin 1900.

PARETO (Raffaelle). Relazione sulle condizioni agrarie ed igieniche della campagna di Roma. Florence-Gènes 1872.

PASSALACQUA (Prof. Vito). I latifondi e le leggi agrarie. Palermo 1895.

PAVESE (Agronomo Luigi). Le terre incolte d'Italia. Turin. 1899.

PIC (Paul). Traité élémentaire de législation industrielle.

PINTO. Roma, l'agro romano ed i centri abitabili. Rome 1882.

RECLUS (Elisée). Nouvelle géographie universelle, t. 1.

RINALDI. Le Terre Pubbliche e la questione sociale. Rome 1896.

SACHS (Isidore). L'Italie, ses finances et son développement économique, 1885.

SAN GIULIANO, député (Marquis di). Le condizioni presenti della Sicilia. Milan 1896.

SIDNEY-SONNINO et LEOPOLDO FRANCHETTI. La Sicilia nel 1876. Florence 1877.

SOUCHON (A.). La propriété paysanne.

STURANI (G. E.). La colonizzazione interna. Rome 1900.

TUCCI (Di). Dell'antico e presente stato della campagna di Roma. Rome 1878.

VALENTI (Prof. Ghino). La campagna romana. Bologne 1893 ;
— L'agricoltura e la classe agricola nella legislazione italiana. Rome 1894.

VILLARI, sénateur, (Pasquale). La Sicilia e il socialismo. Milan 1896.

WERNER-SOMBART. Die römische Campagna. Trad. ital. de Jacobi sous le titre : La campagna romana. Turin 1891.

PERIODIQUES

Agricoltore Calabro-Siculo, Catane, 1893 : Sulle condizioni dei piccoli fittaiuoli in Sicilia, par le prof. V. Passalacqua ; — 1894 I provvedimenti agrarii per la Sicilia e il progetto Crispi, par Passalacqua.

Annali di agricoltura, 1892 : Relazione sull'opera spiegata dall'amministrazione dell'agricoltura negli ultimi anni ; — 1880 : Atti della Commissione per il bonificamento agrario dell'agro romano.

Annuaire de législation étrangère, années 1878 et 1883.

Bulletin de statistique et de législation comparée, publié par le Ministère français des finances, 1885, 2, p. 737 : Les charges de la propriété foncière en Italie ; — 1886, 2, p. 87 : La propriété non bâtie ; — 1890, 2, p. 366 : La richesse en Italie de 1872 à 1889.

Devenir social, 1895, p. 449 et suiv. : Le *latifundium* sicilien et son mode d'exploitation, par le prof. Giuseppe Salvio.

Eco dei Campi e dei Boschi, 1894 : Il latifondo e la sua possibile trasformazione, par le prof. G. Valenti.

Economic Review, 1891 : Agricultural contracts in South Italy, par le prof. S. Nitti.

Economiste français, 1894, 2^e semestre : La crise économique et sociale de la Sicile, par E. Fournier de Flaix.

Giornale degli economisti, vol. 2 et 3 : L'enfiteusi e la questione agraria in Italia e Irlanda, par le prof. G. Valenti ; — mars 1894 : Moti di Sicilia, par Enrico La Loggia ; — février 1895 : Terre incolte e latifondi, par le marquis di Rudini.

Journal des Economistes, mars et avril 1894. La crise en Sicile, par le vicomte Combes de Lestrade, traduit en italien dans le *Giornale degli Economisti*, 1894 ; — sept. 1901 : Les dernières crises agraires en Italie, par Paul Ghio.

Nuova Antologia, 15 avril 1883 : Il latifondo in Sicilia, par Baer ; — 16 juillet 1891 : Cooperazione e proprietà collettiva, par le prof. G. Valenti ; — 15 février 1895 : Paolo Balsamo e la questione agraria in Sicilia, par le prof. Ricca-Salerno ; — 16 janvier 1900 : Per la riforma agraria, par Maggiorino Ferraris.

Questions pratiques de législation ouvrière et d'économie sociale de M. Pic, 1901, p. 278 et suiv. ; — 1903, p. 6 et suiv. : Questions agricoles en Italie, par René Gonnard.

Réforme sociale, 1^{er} février 1887 : La crise agraire en Sicile, par Santangelo-Spoto ; — 15 novembre 1887 : L'agro romano et sa colonisation par P. Assirelli ; — 1^{er} mars 1904 : La question agraire en Irlande, par M. Paul-Dubois.

Revue des Deux-Mondes, janvier 1872 : L'agro romano par Th. Roller ; — juin 1872 : L'agro romano et la malaria, par E. de Laveleye ; — 1^{er} janvier 1898 : Le régime de la grande propriété dans les Calabres, par Georges Goyau.

Revue d'Economie politique, 1892 : La législation sociale en Italie, par le prof. Nitti.

Revue de Paris, 15 octobre 1894 : La crise sociale en Sicile par G. Lainé.

Revue de science et de législation financières, 1903, p. 717 : Chronique financière étrangère, par Nitti.

Riforma sociale, fas. IX, année II, vol. IV : Nicolo Palmieri e la questione agraria in Sicilia, par le prof. Ricca-Salerno ; — mars 1894 : Gabelloiti e contadini in Sicilia, par le prof. Salvioli ; — août 1894 : La legge agraria per la Sicilia, par Salvioli ; — mai 1901 et mars 1902 : La situazione agricola, par Mase-Dari.

Rivista agraria, décembre 1900 : La questione delle terre incolte, par Oreste Bordiga.

Rivista internazionale di scienze sociali, mars 1894 : La questione sociale in Sicilia, par Carini ; — 1900, fasc. 8 et 9 : Ancora l'agricoltura meridionale e del suo avvenire, par F. M. Materi.

Rivista italiana di politica e legislazione agraria janvier 1900 : La colonizzazione del Montello, par M. Chimirri.

Société d'Economie politique de Lyon, Compte-rendu 1894 : Les récentes émeutes en Sicile, rapport de M. E. Morel

BIBLIOGRAPHIE SPÉCIALE A LA MALARIA

Les travaux, surtout médicaux, sont innombrables sur la malaria. Je ne citerai que les principaux. On pourra consulter.

OUVRAGES

CELLI (professeur à l'Université de Rome), La malaria secondo le nuove ricerche, 2^e éd. 1900.

COLLET, Précis de Pathologie interne, II, p. 520.

DIEULAFOY, Manuel de pathologie interne, 14^e éd., t. 4, p. 327.

DUREAU DE LA MALLE, Economie politique des Romains 1840, t. 2, p. 1-52.

LAVERAN, Du paludisme et de son hématozoaire, 1891 ; — Traité du Paludisme, 1898 (c'est l'ouvrage fondamental).

MERCEY (de), La Toscane et le midi de l'Italie, 1858, t. 2, p. 187 et suiv.

TOMMASI-CRUDELI, Studi sul bonificazione dell'agro romano, Rome 1881 ; — Il clima di Roma, Rome 1886.

PÉRIODIQUES

American journal of the medical sciences, 1902, 2, 635.

British medical journal, n^o du 8 décembre 1900 ; — 1901, 2, 680 et suiv. ; — 1902, 1, 224, 1107, 1121, 1168, etc. ; — 1903, 1, 178, 452, etc.

Bulletin de l'Académie de médecine, 1903, 1, p. 672 et 678 ; séance du 26 mai.

Journal de médecine et de chirurgie pratiques, t. 73, 1902, p. 286.

Revue des Deux-Mondes, 15 août 1900 : La malaria en Italie, par Berteaux ; — 1^{er} mars 1902 ; Le rôle des moustiques dans la transmission des maladies, par Dastre.

Revue générale d'administration, t. 72, 1901, p. 407 ; — 1903, t. 76, p. 481 ; — 1903, 3, 482.

Revue d'hygiène, passim et notamment année 1900, p. 470, 855, 1035, 1040 ; — 1902, p. 190, 644, etc.

Revue scientifique (Revue rose), 1901, 1, p. 59, 601 ; — 1901, 2, 218 ; — 1902, 1, 760.

INTRODUCTION

L'expression « colonisation interne » semble contradictoire à la fois dans la langue française et dans la pratique française. On est habitué à regarder une colonie comme un établissement fondé en dehors du territoire principal de l'Etat, et la colonisation comme une série d'entreprises faites au loin. Toutes les définitions données l'ont été dans ce sens. Ainsi M. Rougier, dans son *Précis de législation et d'économie coloniales*, disait : « Les colonies sont des contrées séparées d'un Etat à la domination duquel elles se rattachent et ordinairement soumises à un régime particulier (1). »

Le *Dictionnaire universel théorique et pratique du commerce et de la navigation*, de 1873, définissait la colonie : « On donne ce nom à des établissements formés par une portion de la population d'un Etat, loin de son territoire et qui demeurent sous la dépendance de la mère-patrie ou métropole (2). » Réédité récemment sous le nom de *Dictionnaire du commerce, de l'industrie et de la*

(1) ROUGIER, *Précis de législation et d'économie coloniales*, p. 2.

(2) *Dictionnaire universel théorique et pratique du commerce et de la navigation*, 1873, t. 4, v° Colonies, p. 721.

banque, il s'exprime ainsi : « On appelle colonies des dépendances extérieures d'une nation, situées en général au loin, souvent sous un autre climat, et ayant un fond de population indigène différent de celui de la nation dominante (1). »

Enfin, pour terminer ces citations, je rappellerai ce que le nouveau *Dictionnaire d'Economie politique* appelle la colonie : « Un établissement fondé par les citoyens d'un pays, en dehors des limites actuelles de leur patrie, dans un territoire non encore approprié, et destiné dans leur pensée à devenir leur patrie nouvelle (2). »

Ainsi en France il n'a jamais été question de coloniser le territoire national. La colonisation interne soulève au contraire cette question. Il s'agit d'une colonisation faite non pas au loin, mais sur place, sous le même climat, dans les limites actuelles de la patrie, sur un territoire approprié depuis longtemps. Il est possible, en effet, que certaines régions du territoire national se trouvent, pour des causes diverses, insuffisamment habitées et mal cultivées, et qu'il y ait besoin de leur appliquer un véritable système de colonisation.

Il y a là de quoi étonner au premier abord des esprits français. Une colonisation interne ainsi comprise semble le contraire de tout ce qui a été dit chez nous, jusqu'à présent, sur la colonisation. Et cependant si le problème de la colonisation interne est généralement ignoré en France, il a été et il est très connu ailleurs. On rencontre la colonisation interne dans l'histoire et dans les pays étrangers. Je ne mentionnerai que quelques exemples.

Dans la Grèce antique, Athènes avait deux sortes de colonies. La première espèce, appelée *apoikia*, comprenait les colonies fondées au loin par des individus sans esprit de

(1) *Dictionnaire du commerce, de l'industrie et de la banque*, t. 1, v° Colonies, p. 914.

(2) LÉON SAY et CHAILLEY, *Nouveau dictionnaire d'Economie politique*, t. 1, v° Colonies, p. 432.

retour. Mais il y avait aussi ce qu'on appelait les *clérouques* qu'Athènes établissait chez les Grecs vaincus. L'Etat athénien distribuait des territoires à ses colons, dénommés *clérouques*. Les colons ou bien les cultivaient eux-mêmes ou plus souvent les faisaient cultiver par des fermiers choisis parmi les vaincus ; eux-mêmes revenaient à Athènes vivre du revenu de ces fermes, comme font aujourd'hui les *landlords* irlandais et autres. Ainsi une clérouque de 4.000 Athéniens fut fondée en Eubée en 518 avant la guerre contre les Perses. On choisissait comme clérouques les citoyens les plus pauvres, et l'Etat leur remettait des armes et de l'argent, sans cependant exclure les riches qui se présentaient d'eux-mêmes (1). Cette deuxième sorte de colonisation n'avait aucun rapport avec la première, et l'on peut bien y voir la première conception de ce qu'on appelle aujourd'hui la colonisation interne.

Il en est de même pour les colonies romaines primitives. Ceci amène à rappeler l'étymologie des mots *colon* et *colonie*. Tous deux viennent de *colere*, 'cultiver. *Colonus* signifie le paysan, le cultivateur. Etymologiquement et dans le langage usuel romain, la *colonia* est en première, ligne l'exploitation agricole, par conséquent ce qu'on nomme, dans l'économie rurale moderne, la ferme isolée. C'est là le sens primitif. Puis on appela *colonia* une réunion d'exploitations rurales : on aurait dû ici employer le pluriel, une colonie étant un ensemble de *coloniæ*. Le mot désignait donc la localité où il y avait des *coloni*, c'est-à-dire des paysans cultivateurs. Il a conservé cette signification dans la langue politique : la *colonia* est alors la localité créée par l'Etat qui y établit un certain nombre de paysans (2). Il est curieux de voir que Littré, qui au

(1) Aug. BOECKH, *Economie politique des Athéniens*, traduite par Laligant, 1828, t. 2, p. 499 et suiv.

(2) MOMMSEN et MARQUARDT, *Manuel des antiquités romaines*, traduit par Girard, t 6, 1^{re} partie, p. 27, et 2^e partie, p. 440. Ces auteurs ont insisté sur le sens primitif du mot *colonia*.

mot *Colon* donne comme premier sens, comme signification primordiale, « cultivateur d'une terre », dire ensuite, au mot *Colonie* : « Etablissement fondé par une nation dans un pays étranger (1) ». Il y a contradiction manifeste dans ces deux définitions fondamentales ; le sens de « Etablissement fondé à l'étranger » n'est pas le sens primordial du mot colonie ; c'est un sens admis par extension.

Les colonies romaines étaient des établissements fondés par Rome, à l'image de la métropole, dans une ville conquise. L'Etat y envoyait des colons qui restaient citoyens romains et se mélangeaient aux anciens habitants. Ceux-ci devenaient, au point de vue juridique, *cives minuto jure*. Ces colonies ont été très nombreuses sous la République, dans le Latium d'abord et ensuite dans le restant de l'Italie. On y envoyait des fils de famille, des citoyens pauvres, des citoyens condamnés à une amende et qui en évitaient ainsi le paiement (2). La *colonia* était donc une plantation, une colonie de défrichement et on ne peut pas dire que c'était une colonie dans le sens français actuel ; elle se rapprochait beaucoup plus de la colonisation interne. Adam Smith comparait les colonies romaines à des espèces de corporations (3). Elles avaient à la fois un caractère militaire et un caractère agricole : c'étaient des garnisons permanentes mises dans une province nouvellement conquise et qui y affermissaient la domination romaine, mais c'étaient en même temps des paysans établis pour la culture et l'exploitation du sol. C'était vraiment la colonisation interne. C'était l'occupation, le peuplement et la culture d'une partie du territoire insuffisamment peuplé par suite de la guerre et qui aurait risqué de devenir inculte. L'Etat distribuait des terres aux colons, et les terres, non attribuées en propriété aux colons, étaient la

(1) LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française*, t. I, p. 669-670.

(2) Gaston MAY, *Eléments de droit romain*, 1889, t. I, p. 83 et 85.

(3) Cité par l'ancien *Dictionnaire d'économie politique*, t. I, v° Colonies, p. 394.

propriété de l'Etat, *ager publicus*. L'Etat pouvait les rétrocéder à la colonie comme propriété communale, mais c'était toujours la propriété de l'Etat qui était le point de départ (1). Il y avait donc concession de terres aux paysans installés par l'Etat, et cette mesure pourra être rappelée quand il s'agira d'étudier les systèmes proposés aujourd'hui. Cette colonisation romaine est très intéressante, puisqu'elle portait sur les mêmes régions qui, on le verra, réclament une colonisation interne.

Ce caractère agricole et militaire des colonies romaines subsista jusque vers l'époque des Gracques. Après eux il disparut. Le côté militaire devint inutile parce que la domination de Rome était complètement établie et le côté agricole se perdit aussi parce que les grandes propriétés, les *latifundia* commençaient à se constituer. Depuis les Gracques, les colonies eurent un but social : elles servaient à établir les citoyens pauvres de Rome. A partir de Sulla quelques-unes furent des colonies militaires en ce sens qu'elles étaient composées de vétérans et de soldats, mais il s'agissait de les récompenser et non pas de fonder des établissements dans un but militaire. C'était toujours le but social (2).

Ces colonies, fondées ainsi dans un but social se rapprochaient, encore plus que les précédentes, de la colonisation interne. Elles étaient des établissements faits dans des régions peu éloignées de Rome, sous le même climat et sur un territoire approprié depuis longtemps.

Je ne parlerai pas du système romain pratiqué à la fin de la République et au commencement de l'Empire. On donna alors le nom de colonies à des cités sans qu'il y eut envoi de nouveaux citoyens romains, mais c'était par une fiction juridique. C'était une faveur accordée à certaines villes, pour leur faire avoir des prérogatives politiques.

(1) P. WILLEMS, *Le Droit public romain*, 5^e éd., p. 369 et suiv.

(2) P. WILLEMS, notamment p. 373, note 11.

Les empereurs avaient recours alors à une mesure politique et administrative qui est en dehors de mon sujet.

Tel est le sens primitif de la colonie : un établissement fait sur le territoire même de l'Etat.

Si l'on passe à l'époque moderne, on constate que la préoccupation de la colonisation interne a été et est encore celle de plusieurs Etats. Ainsi les Etats-Unis de l'Amérique du Nord sont constitués par 45 Etats, mais ils comprennent aussi ce qu'on appelle les « territoires » : l'Arizona, le Nouveau-Mexique, l'Oklahoma, le Territoire Indien et le district fédéral de la Colombie. Ce sont de vastes étendues de terrains, encore peu peuplés et mal cultivés, qu'il s'agit vraiment de coloniser. La situation est aussi sensiblement la même dans les Etats formés récemment avec d'anciens territoires, le Dakota, le Montana et Washington, constitués en Etats en 1889, l'Idaho et le Wyoming, devenus Etats en 1890, l'Utah en 1894. Là se trouvent encore des terrains à concéder à des particuliers, et il faut arriver à en faire des régions peuplées et bien cultivées (1). Des mouvements de population se produisent ; on voit une émigration s'opérant à l'intérieur même des Etats-Unis. Ainsi l'Oklahoma reçoit tous les jours une population composée d'immigrants venus du Kansas au nord et du Texas au sud. Ces immigrants ont « inondé ce territoire comme une marée, afin de s'emparer des terres au moment où elles étaient ouvertes à la colonisation (2) ». En général aucune loi américaine n'organise la propriété. Ce sont des associations de spéculateurs qui achètent les terres vierges, les défrichent et les vendent aux émigrants par lots ainsi préparés (3).

La situation est la même en Russie. Ce pays est très inégalement peuplé, et il y est nécessaire, comme aux Etats-

(1) J. BRYCE, *la République américaine*, traduit par BOUCART et JÈZE, t. II, p. 227 et suiv.

(2) Id. p. 238.

(3) STURANI (G. E.), *La colonizzazione interna*, p. 37.

Unis, que des déplacements de population s'effectuent d'une région à l'autre. La densité de la population est de 74 habitants par kilomètre carré dans la région de la Vistule, de 58 habitants dans la région des terres noires du sud-ouest, de 23 au Caucase, de 7 en Finlande, de 3 dans le Turkestan (abstraction faite de Boukhara et de Khiva). La Sibérie compte 5 habitants, non par kilomètre carré, mais par 400 kilomètres carrés dans son ensemble. Cette proportion perd d'ailleurs sa signification, si l'on songe quels espaces, surtout dans la région polaire, sont rendus par leur climat impropres à la culture et à tout établissement fixe (1). La Russie est donc obligée, elle aussi, de procéder à une colonisation interne. Elle doit peupler et cultiver de vastes régions, qui paraissent fertiles et dont l'exploitation s'imposera. Du reste la progression de l'Empire russe n'a été qu'une vaste colonisation sur place, sur le territoire même de l'Etat.

Une des périodes où cette colonisation interne russe a été très active, est celle qui a suivi l'émancipation des serfs des domaines seigneuriaux en 1861. Les anciens serfs furent pourvus de terres qu'ils payèrent par annuités. Il y eut diverses combinaisons financières qui leur permirent de s'acquitter et de devenir des paysans libres et propriétaires fonciers (2).

Enfin l'un des exemples les plus importants de colonisation interne est celui de la Prusse. L'Etat prussien a poursuivi sans relâche la germanisation des provinces qu'il avait acquises à la suite du démembrement de la Pologne. Grâce à la sécularisation des biens ecclésiastiques et à la confiscation des biens des rebelles et des émigrés, il par-

(1) KOVALEVSKY, *La Russie à la fin du XIX^e siècle*, p. 62-64. Ce livre a été publié par ordre de la commission impériale de Russie à l'Exposition française de 1900.

(2) Emile BOUVIER, *Cours de Science financière*, professé à la Faculté de Droit de l'Université de Lyon, 1901-1902; — KOVALEVSKY, *La Russie à la fin du XIX^e siècle*, p. 413 et 816.

vint à enlever une grande partie du sol à l'élément polonais, et par tous les moyens, il en facilita l'attribution à des propriétaires allemands. Aussi, dès le milieu du XIX^e siècle, on estimait déjà que près de la moitié de l'ancien territoire polonais était entre les mains de propriétaires de race germanique. La loi prussienne du 26 avril 1886 a complété cette œuvre de colonisation interne. Celle-ci ressemble beaucoup, par son but, à la colonisation romaine primitive. Comme elle, elle a un double objet : il s'agit d'abord de consolider l'influence germanique contre l'influence polonaise qui doit disparaître complètement ; il s'agit ensuite d'assurer la culture et l'exploitation des terres. La colonisation interne prussienne a donc 1^o un but politique ; — 2^o un but économique et social.

Cette entreprise de colonisation a réussi grâce à l'intervention puissante de l'Etat. Il s'agissait d'implanter une population sur des terres médiocres, et de faire prévaloir à la fois l'influence germanique et un bon système de culture. La loi de 1886 a créé une grande *commission de colonisation*, siégeant à Posen, et disposant d'un crédit de 100.000.000 M. Cette commission a été chargée de constituer la propriété paysanne dans les régions intéressées.

Le but économique et social semble avoir été mieux atteint que le but politique. Depuis le vote de la loi de 1886 jusqu'en 1898, le gouvernement prussien avait installé sur l'ancien territoire polonais environ 2.000 familles allemandes, soit à peu près 10.000 individus. Ces 2.000 familles se trouvaient un peu perdues au milieu d'immenses provinces, et l'on se demandait si les nouveaux habitants ne seraient pas absorbés par ceux-là mêmes que l'on veut conquérir. Par suite du contact journalier et même des alliances, des liens d'amitié et de parenté s'établiront forcément entre les colons nouveaux et l'ancienne population, et ainsi le parti des vaincus gagnera de nouveaux adhérents. Cependant, au 1^{er} janvier 1900, la Commission de

colonisation avait créé en tout 130 nouveaux villages avec 22 ou 24.000 habitants.

Mais l'expérience a donné de meilleurs résultats au point de vue économique. Avant 1886 les méthodes d'agriculture étaient des plus arriérées dans la Prusse orientale; les terres, mal cultivées, rendaient peu, et la misère des paysans était frappante. L'Etat prussien a choisi des colons présentant une grande valeur morale; il les a choisis après des enquêtes minutieuses, et il les a pris dans des régions où les procédés de culture étaient suffisamment avancés. Ils ont apporté ces procédés de culture avec eux et chaque colonie a formé une sorte de groupe modèle dont la vue et l'exemple ont été salutaires aux paysans voisins. Aussi la Prusse orientale est aujourd'hui bien mieux cultivée et plus prospère qu'autrefois.

Cette œuvre de colonisation interne réalisée par l'Etat prussien a fait l'objet de plusieurs études (1).

Ainsi l'idée de colonisation interne est quelque chose de normal; elle répond aux besoins de certains Etats. Elle est généralement peu connue en France, parce que nous n'avons heureusement pas à l'utiliser; chez nous la terre est bien cultivée et la population bien répartie; nous n'avons pas de régions particulièrement insalubres, pauvres ou stériles réclamant un traitement tout-à-fait particulier. Et pourtant, nous avons à peupler et à cultiver l'Algérie et la Tunisie dans certaines de leurs parties. Ne font-elles pas réellement partie de la France? Ne sont-elles pas « la France

(1) V. sur l'œuvre capitale de colonisation interne en Prusse, Ugo MAZZOLA *La colonizzazione interna in Prussia*. Le professeur Mazzola avait été chargé officiellement par le gouvernement italien, en 1897, d'aller étudier sur place la colonisation interne en Prusse, à titre de modèle et de guide pour la colonisation interne en Italie; — MANFREDI (Vittorio) *La colonizzazione interna in Europa*; — G. BLONDEL. *Les populations rurales de l'Allemagne*; — A. Souchon, *La propriété paysanne*, p. 143 et suiv.; — E. LEFÉBURE, *La réforme agraire en Prusse*, thèse de doctorat, Paris, 1902. On trouvera dans ce dernier ouvrage l'indication de la littérature allemande sur le sujet.

nouvelle »? Elles sont si près de nous, et déjà assimilées à un tel point que leur colonisation apparaît un peu comme une colonisation interne. Nous avons donc un certain intérêt à étudier celle-ci.

Mais il est un pays voisin, l'Italie, qui doit se préoccuper beaucoup de la question. La colonisation interne en Italie est un des grands problèmes qui se posent là-bas ; c'est une des questions nationales les plus discutées. Il m'a semblé qu'il était utile de faire connaître cette difficulté en France plus qu'elle ne l'a été jusqu'à présent. Je ne dirai pas qu'elle y est totalement ignorée, mais enfin un travail sur ce sujet présentera, je crois, quelques notions et quelques aperçus nouveaux.

En Italie certaines régions sont peu peuplées et mal cultivées ; ce sont des régions véritablement arriérées. Il y a à cette situation plusieurs causes, d'ordre varié, et l'on a proposé beaucoup de mesures pour y porter remède. La colonisation interne consiste dans un ensemble de dispositions prises par l'Etat, et qui ont pour but d'établir une plus favorable division des territoires au moyen de l'institution de nouvelles propriétés (1). Elle peut être définie :

Le peuplement et la mise en valeur des terres incultes et le passage de la culture extensive à la culture intensive des autres terres.

On comprend par cette simple définition, combien la question est complexe. On dit que le nouveau roi se préoccupe spécialement de la colonisation intérieure (2). En Italie c'est une question essentiellement pratique, beaucoup plus pratique que théorique. Elle ne présente pas un caractère politique comme en Prusse, sauf peut-être en Sicile ; il n'y a plus ici d'influence étrangère à combattre. Mais elle présente deux aspects :

(1) MANFREDI (Vittorio), *La colonizzazione interna in Europa*, p. 2.

(2) LOSCALZO (Emiddio), *Legislazione agraria sociale e colonizzazione interna*, p. 39.

1° Elle a un côté social, en ce qui concerne la crise de la population, l'organisation de la propriété foncière et la situation des paysans italiens. Pour certains auteurs italiens, colonisation interne est synonyme de solution pacifique de la crise sociale agricole (1);

2° Elle a un côté économique, en ce qui concerne la production agricole.

De là, la complexité des éléments de discussion.

On se demande d'abord pourquoi certaines terres sont incultes ou mal cultivées, et ces causes peuvent être elles-mêmes variées et délicates : causes physiques, comme la stérilité naturelle du sol ou l'insalubrité du climat, — causes morales venant des hommes, comme l'habitude des cultures arriérées, l'apathie dans le caractère, etc. Comment ensuite va-t-on combattre ces causes ? Il faudra provoquer des déplacements de population, c'est-à-dire une véritable émigration intérieure ; les lois de la population sont ici en cause, non pas peut-être la loi de Malthus, mais d'autres lois sur la répartition de la population. Il s'agira ensuite de provoquer l'amélioration des terres, ou, comme on dit en Italie, la *bonification* du sol, par l'assainissement, le drainage, certaines plantations, etc.

D'autre part, quels sont les produits agricoles à favoriser ? est-ce le blé, les céréales ou la vigne, etc. ? Enfin il se pose une grosse question financière : ces améliorations et transformations exigent naturellement beaucoup d'argent, et on se demande comment l'on réunira les sommes nécessaires ; fera-t-on appel aux efforts individuels des particuliers, à des sociétés ou à l'action de l'Etat ? Ceci conduit donc au dernier aspect du problème de la colonisation interne : quel doit y être le rôle de l'Etat ? Sur ce point on retrouve les deux tendances générales en économie politique, la tendance individualiste et la tendance socialiste.

J'étudierai donc, dans une première partie, les régions à coloniser, et, dans une seconde, les remèdes proposés.

(1) GUFFANTI, *La colonizzazione dei terreni incolti*, p. 1.

PREMIÈRE PARTIE

Les Régions à Coloniser

CHAPITRE PREMIER

Situation générale de l'Italie

Je n'ai pas à faire ici une description complète de l'Italie ; je veux rappeler simplement les renseignements qui intéressent le sujet de la colonisation interne. A cet égard quatre points seulement sont à développer :

- 1° La répartition de la population ;
 - 2° Le caractère agricole de l'Italie ;
 - 3° La situation financière, étudiée spécialement au point de vue des impôts directs ;
 - 4° La proportion de la propriété moyenne.
-

I

Répartition de la population

L'Italie tient un des premiers rangs au point de vue de l'augmentation générale de la population. Pour le territoire actuel elle s'élevait en 1795 à 16.257.000 habitants approximativement, autant qu'on peut l'établir avec la diversité des gouvernements de cette époque (1). En 1861, lors de la première évaluation régulière faite après l'unité italienne, il y avait 25.015.801 habitants. Le recensement de 1881 indiquait une population de 28.459.451, avec une augmentation de 1.658.297 habitants. Enfin on comptait au 1^{er} janvier 1903, d'après l'Almanach de Gotha de 1904, 32.961.247 habitants, avec une augmentation de près de 2.500.000 dans une autre période de six ans. La population augmente donc malgré l'émigration, dont je ne parlerai pas.

Ce qui est intéressant ici, c'est la répartition de la population sur les différentes parties du territoire italien. La population actuelle a une densité moyenne de 115 habitants par kilomètre carré (2). Dans les nations d'Europe, l'Italie occupe sous ce rapport le quatrième rang, après la Belgique avec une densité de 220 habitants, les Pays Bas avec 149, l'Angleterre avec 126. Après l'Italie, c'est l'Allemagne qui vient avec une densité de 97 habitants par kilomètre carré (3). En France, la densité moyenne est de 72.

(1) Isidore SACHS, *L'Italie, ses finances et son développement économique*, 1885, p. 929.

(2) C'est la proportion donnée par l'*Almanach de Gotha* de 1904.

(3) STURANI, *La colonizzazione interna*, p. 4; — SCHRADER, *Atlas de géographie moderne*, carte n° 24; — Isidore SACHS, *L'Italie, ses finances et son développement économique*, 1885, p. 929-930.

Mais la densité démographique des autres nations est amplement justifiée et compensée par leur développement industriel, qui réclame un grand nombre de bras et offre une large productivité capable de rétablir l'équilibre économique et la prospérité. Au contraire, en Italie, la cause du mal réside dans la disproportion croissante entre la population et l'activité économique, surtout agricole. De là l'excès d'offre de travail par rapport à la demande, et aussi l'excès de consommation par rapport à la production. De là aussi la mauvaise répartition de la population. Si les 33.000.000 d'habitants étaient distribués sur le territoire d'une façon normale, c'est-à-dire d'une manière correspondante à la demande de travail, l'agriculture italienne ne serait pas dans l'état de crise qu'elle subit actuellement.

Malheureusement cette population est agglomérée dans certaines zones, tandis qu'il y a des régions désertes et abandonnées. Le recensement de 1881 donnait une densité de 168 habitants par kilomètre carré en Ligurie; c'était le maximum de densité pour l'Italie. En Lombardie la densité était de 156; dans l'Émilie de 106; dans la Sicile de 100; dans la Basilicate de 49; dans la Sardaigne de 28, ce qui était le minimum de densité.

Telle est la répartition des habitants par grandes régions; c'est l'évaluation pour les 16 divisions territoriales appelées *compartimenti*. Mais l'inégalité de la répartition est encore bien plus frappante, si l'on considère les provinces. Chaque *compartimento* est en effet divisé en un certain nombre de provinces. Ainsi la Sardaigne est un *compartimento* divisé en deux provinces: Cagliari et Sassari; la Sicile est un *compartimento* divisé en sept provinces. Si alors on considère chaque province, on constate que la différence de densité est considérable. Voici quelques chiffres (1).

(1) Ces chiffres sont donnés d'après l'*Almanach de Gotha* de 1904, p. 931.

Province de Naples	1.287 habitants par kilom. carré.	
— Livourne ..	360	—
— Gênes	233	—
— Bologne . . .	142	—
— Ravenne ..	128	—
— Turin	141	—
— Aquila	62	—
— Potenza (1).	49	—

Il y a même des chiffres encore plus bas. Werner-Sombart cite un recensement de 1881 signalant 764 personnes domiciliées dans la campagne romaine, soit 0,264 habitant par kilomètre carré (2). Une seule exploitation de 15.000 hectares emploie une vingtaine d'hommes (3).

M. Gonnard a montré que l'accroissement de la population urbaine est beaucoup plus rapide encore que l'accroissement de la population en général (4).

L'inégalité dans la répartition de la population n'est pas en rapport avec l'insalubrité du climat. De même certaines régions naturellement fertiles sont incultes et désertes. Ainsi la Basilicate est une province fertile, et cependant c'est une de celles qui fournissent le plus à l'émigration, et même à l'émigration permanente (5). A l'inverse d'autres beaucoup moins fertiles sont surchargées d'habitants. Ainsi dans le bas de la province de Bologne, il y a pléthore de population, avec une augmentation constante. Cette

(1) La province de Potenza constitue à elle seule le *compartimento* de la Basilicate.

(2) WERNER SOMBART, *La campagna romana*, trad. ital. p. 111.

(3) WERNER-SOMBART, *id.* p. 112.

(4) R. GONNARD, *Questions agricoles, en Italie* dans les *Questions pratiques de législation ouvrière et d'économie sociale*, janvier 1903, p. 9.

(5) L. PAVESE, *Le terre incolte d'Italia*, p. 15-16; — J. SACHS, *L'Italie, ses finances et son développement économique*, p. 936-937; — VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Dictionnaire universel de Géographie moderne*, t. I, p. 353, v° Basilicate.

augmentation a été de 13 pour cent entre 1871 et 1898. Et cependant le bas Bolognais est un territoire mal cultivé, n'offrant presque aucune ressource et ne demandant pas de travailleurs; il est en grande partie couvert de marais (1).

La grande cause de ceci est l'existence des *latifundia*. Les grands propriétaires accaparent le sol, de sorte que les paysans ne peuvent plus vivre. De là la misère des paysans; les capitaux leur manquent pour la culture du sol. Dans une enquête faite en 1878 par le ministère de l'intérieur sur les causes de l'émigration, il fut établi que la misère en était la grande cause. Quand les émigrants reviennent avec une petite fortune, on constate que la valeur des terres se relève dans la région où ils rentrent (2).

Le remède à cette inégalité dans la répartition de la population serait l'émigration interne agricole. Elle pourrait se faire spontanément et individuellement, sans intervention de l'Etat, si l'émigrant était sûr de trouver des conditions d'existence meilleures que celles de son pays d'origine. Mais il n'en est pas ainsi. Les contrées peu peuplées ne peuvent servir de déversoir, parce que la rareté de la population est connexe à l'absence de culture et d'industrie. L'émigration dans les terres incultes suppose précisément la colonisation interne: pour attirer l'émigrant, il faut entreprendre la bonification préalable de la contrée. On est donc en présence d'un cercle vicieux, et l'on ne trouve pas en Italie l'émigration interne qui existe pour l'Oklahoma aux Etats-Unis, ou pour les régions polonaises de la Prusse. L'émigration italienne est surtout extérieure. Dans l'enquête faite en 1878, on n'a guère trouvé que l'émigration de l'Emilie (Parme, Modène, Bologne, etc.) qui ne sorte pas de l'Italie (3).

(1) STURANI, *La colonizzazione interna*, p. 5-6.

(2) J. SACHS, *l'Italie*, etc., p. 935 et 941.

(3) SACHS, *l'Italie*, etc., p. 941.

II

Caractère agricole de l'Italie

L'Italie est un pays où l'industrie la plus importante est l'industrie agricole. Il y a trois preuves de ce caractère agricole : l'étendue de la superficie cultivée — le nombre des personnes vivant exclusivement de l'agriculture — la valeur des produits agricoles.

1° SUPERFICIE CULTIVÉE. — La superficie géographique de l'Italie est, d'après les travaux officiels les plus récents, de 288.540 kilomètres carrés, y compris la superficie des lacs (1). Les chiffres donnés généralement sont les suivants :

Italie continentale.....	238.458 kilom. carrés	
Iles	50.082	—
Total.....	288.540	—
A déduire pour les lacs.....	2.107	—
Superficie effective.....	286.433	—

La superficie de la France est de 536.408 kilomètres carrés, de sorte que la superficie de l'Italie est d'un peu plus de la moitié de celle attribuée à notre pays ; elle en forme environ les 53 centièmes (2).

Or, sur ces 286.433 kilomètres carrés ou 28.643.300 hectares, la superficie des terres consacrées à l'agriculture est considérable. On trouve en effet :

Forêts.....	4.434.000 hectares	
Superficie inculte.....	4.500.000	—
Terres cultivées.....	19 909.000	—
	28.843.000	—

(1) VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Dictionnaire universel de géographie moderne*, t. II, v° Italie ; — ISIDORE SACHS, *L'Italie*, p. 928-929. — L'Atlas de Schrader donne 286.648 kilom. carrés.

(2) L'Atlas de Schrader (carte n° 12), donne pour la France 536.891 kilom. carrés.

La Commission d'enquête sur l'agriculture, en 1878, estimait qu'il y avait, en chiffres ronds, 24.000.000 d'hectares de terres productives, dont environ 4.000.000 pour les forêts, et 5.000.000 d'hectares de terres improductives.

Un auteur italien récent, L. Pavese, indique des chiffres qui se rapprochent sensiblement des précédents. D'après lui, la superficie du royaume se divise ainsi (en chiffres ronds) (1).

Terrains productifs (cultures et bois).	20.200.000	hectares
Terrains improductifs (par nature ou par destination).....	4.700.000	—
Terrains en pâture.....	3.900.000	—
	<u>28.800 000</u>	—

En somme, on peut évaluer à 20.000.000 d'hectares la superficie des terres cultivées en toutes sortes de cultures, à 4.000.000 la superficie des forêts, et à 4.800.000 la superficie des terrains occupés par les constructions, des terrains servant aux services publics (routes, chemins de fer, qui ont augmenté depuis 1870, etc.) et des terrains non bâtis et laissés complètement incultes.

Pour la France, les mêmes évaluations sont, en chiffres ronds (2).

Superficie agricole.....	35.000.000	hectares
Forêts.....	9.000.000	—
Villes, cours d'eau, routes, terres incultes, etc.....	<u>9.689.000</u>	—
Superficie totale.....	53.689.000	—

En résumé, la France, avec un territoire qui n'est pas le double du territoire italien, a une étendue de forêts plus que double et une superficie non agricole plus que double, tandis que la superficie agricole est loin d'être double.

(1) L. PAVESE, *Le terre incolte d'Italia*, p. 34. L'auteur met à part les terrains en pâture, parce qu'il les considère comme incultes (prairies purement naturelles).

(2) Atlas de Schrader, carte n° 12.

2° POPULATION AGRICOLE. — Il est assez difficile d'indiquer la répartition de la population par rapport aux professions agricoles, industrielles, commerciales, libérales, etc. Cependant, malgré l'imperfection des statistiques sur ce point, on a pu donner quelques indications utiles. En 1881, la population agricole s'élevait à 15.292.000 individus, comprenant à la fois les travailleurs et leurs familles vivant exclusivement de l'agriculture. Or, en 1881, la population totale n'était que de 28.459.451 habitants.

En Prusse, sur 100 habitants, il y en a 11,58 exerçant des professions agricoles; en Angleterre, 9,52; en Italie, 32,60 (1). Un auteur italien, M. Loscalzo, dit même que la population agricole italienne représente 66,2 pour cent de la population totale (2).

A l'inverse, la proportion des personnes qui se livrent à une profession industrielle est seulement de 12,27 pour cent, tandis qu'elle est en Angleterre de 22,33. Pour les individus adonnés au commerce, il y en a en Angleterre 4,40 pour cent, en Italie 1,76 (3).

Ces chiffres sont particulièrement démonstratifs, parce que l'on se plaint, malgré leur coefficient élevé, que les travaux agricoles sont délaissés et que la population se porte beaucoup trop vers les villes. Ces plaintes sont encore bien plus vives en Italie qu'en France. Si donc l'agriculture italienne avait à sa disposition tous les travailleurs dont elle a besoin, les chiffres indiqués précédemment seraient encore bien plus élevés et la démonstration du caractère agricole de l'Italie serait encore plus évidente.

(1) Tous ces chiffres sont empruntés à un auteur italien F. NITTI, *La législation sociale en Italie*, dans la *Revue d'Economie politique*, 1892, p. 657-8; — L. PAVESE (*Terre incolte d'Italia*), p. 8, estime à 14 millions le nombre des agriculteurs en Italie.

(2) LOSCALZO EMMIDIO, *La legislazione agraria sociale*, p. 16.

(3) F. NITTI, *la Législation sociale en Italie*, dans la *Revue d'Economie politique*, 1892, p. 658.

3° VALEUR DES PRODUITS AGRICOLES. — Reste un autre moyen qui serait tout à fait péremptoire si les statistiques étaient complètes, mais qui est encore précieux malgré leur imperfection. C'est le chiffre du revenu.

En 1885, on évaluait à 3 milliards de liras ou de francs le revenu brut de la production de la terre. Après déduction des dépenses de la culture, le revenu net était évalué à 1137 millions. Ce chiffre ne comprend pas les revenus des industries se rattachant aux substances végétales, comme la préparation des fruits confits ou la filature du coton (1). On peut supposer que le revenu net de la terre est aujourd'hui, avec une évaluation optimiste, de 1.300 à 1.400 millions au maximum. La valeur des produits agricoles de l'Italie dépasse en moyenne 5 milliards de liras, mais ce chiffre est atteint grâce à la valeur donnée aux produits agricoles par certaines industries (2). Le revenu net revenant à la propriété foncière paraît donc être de 1.400 millions au maximum dans la répartition de la richesse.

Malheureusement il n'y a pas en Italie de statistique donnant le produit total du revenu industriel; jamais les ministères n'ont pu obtenir de renseignements auprès des manufacturiers, qui craignent d'être trop fortement taxés à l'impôt sur le revenu. Mais on peut affirmer que ce produit est bien moindre qu'en France.

Pour la France, Maurice Bloch estimait en 1875 que le revenu de la propriété non bâtie devait être approximativement de 2 milliards, en avertissant d'ailleurs que ce chiffre devait être au-dessous de la vérité (3). On peut penser qu'il est aujourd'hui d'au moins 3 milliards, ce qui donne une proportion beaucoup moindre que pour l'Italie, malgré la différence de superficie.

Par contre, Maurice Bloch estimait à 13 milliards en

(1) J. SACHS, *l'Italie*, p. 890.

(2) *L'Europe économique et financière*, publication de l'*Economiste européen* à l'occasion de l'Exposition de 1900, p. 256.

(3) M. BLOCH, *Statistique de la France*, t. II. p. 30.

chiffres ronds le revenu total de l'industrie française (1). Il y aurait donc encore 8 à 10 milliards de revenus provenant du commerce, des fonds d'Etat et de sources diverses, puisque le revenu total en France est évalué généralement à 28 ou 30 milliards par an.

Ainsi en Italie, c'est l'agriculture qui l'emporte sur l'industrie. A l'époque de l'unification nationale, l'industrie n'avait acquis un certain développement que dans les régions septentrionales ; il n'y avait que de rares industries dans le Sud. Dès la constitution du nouveau royaume, on fit de grands efforts pour perfectionner les industries qui existaient déjà, et pour en créer de nouvelles. L'entrain des premiers moments fut énorme, et les capitaux s'offrirent volontiers pour les emplois industriels. Les premières tentatives échouèrent malheureusement et la confiance dans les entreprises industrielles se trouva longtemps ébranlée (2). Tout cela explique déjà que l'industrie soit encore peu développée.

L'Italie a essayé récemment de réagir ; elle a voulu devenir un pays d'industrie. La construction des machines a été développée à Naples, Livourne, Gênes, etc. La Spezia, Venise et Livourne ont des ateliers de constructions maritimes. Le fer, le drap font l'objet de grandes entreprises. Enfin l'industrie de la soierie prospère à Milan et dans la Lombardie ; cette région fait à la soierie lyonnaise une grande concurrence. Certains auteurs italiens ont même beaucoup vanté cette prospérité. Ainsi M. Nitti, professeur de science des finances à l'Université de Naples, reconnaît que l'Italie méridionale, pays entièrement agricole, a été sacrifié par le régime douanier de 1887, mais que le régime de la grande industrie s'est développé au Nord (3).

Malgré tout, l'Italie aura de la peine à devenir un pays

(1) M. BLOCH, p. 247.

(2) I. SACHS *l'Italie*, p. 852.

(3) Francesco NITTI, chronique dans la *Revue de science et de législation financières*, t. I, 1903, p. 716.

largement industriel comme la France, l'Angleterre, l'Allemagne ou les Etats-Unis. Il lui manque les richesses minérales. Elle a bien les minerais de fer de l'Ile d'Elbe, les marbres, le soufre de Sicile. Mais les combustibles minéraux font à peu près défaut. Or les éléments naturels ont une importance capitale pour la production économique : l'industrie est prospère et développée là où la nature donne les matières premières. Vers 1883 la production totale de la sidérurgie italienne était évaluée à 50.000 tonnes, et encore la moitié de cette production venait de la fabrication du fer par la refonte des vieux fers (1). Contre cette production réelle de 25.000 tonnes, un simple département français, comme la Meurthe-et-Moselle, produisait à la même époque à lui seul, 530.000 tonnes de fonte, le département du Nord 280.000 de fer et de tôle, etc. (2), L'Italie pourra donc développer quelques industries textiles, comme celle du coton, de la soierie, etc, ou les industries alimentaires se rattachant très directement à l'agriculture, comme la préparation des fruits confits, ou les industries d'art, l'industrie du meuble, etc. Mais elle n'aura jamais l'industrie sidérurgique, qui est une des principales, parce qu'il n'existe pas, dans le pays même, un bon combustible pour la fusion du minerai, et que ce minerai lui-même est peu abondant. L'Italie est un pays agricole et restera un pays principalement agricole.

Il résulte de ce caractère agricole plusieurs conséquences. D'abord l'Italie devrait nourrir largement toute sa population. M. de Gasparin estimait que la France, avec une culture continue et intensive, pourrait nourrir 260 millions d'hommes (3). L'Italie, avec une superficie environ moitié plus petite que celle de la France, et en tenant

(1) Isidore SACHS, *l'Italie*, etc. p. 878.

(2) CAUWÈS, *Précis du Cours d'Economie politique*, 2^e édition, 1881, p. 348, note 4.

(3) DE GASPARIN, *Cours d'agriculture*, t. V, p. 141 et suiv. cité par Cauwès.

compte des exagérations possibles, pourrait donc nourrir au moins 80 ou 100 millions d'individus, si elle était bien cultivée. Mais elle l'est très mal. Les procédés de culture sont des plus arriérés ; l'usage des machines agricoles est restreint, les engrais naturels peu abondants, les engrais chimiques peu employés (1). La population, on l'a vu, abandonne la campagne pour les villes ou l'étranger. L'agriculture italienne est donc très en retard : elle ne rend pas ce qu'elle devrait rendre. Aussi y a-t-il non seulement beaucoup de terres mal cultivées, mais encore beaucoup de terrains complètement incultes. Le budget de l'économie nationale est grevé de 300 millions d'importation de produits agricoles, somme que l'Italie pourrait garder si la culture était mieux pratiquée (2).

Ceci explique en partie que, au 31 décembre 1892, il n'y ait en Italie que 8.257 communes, alors qu'en France il y en a plus de 36.000. D'après la proportion des superficies, et si les communes avaient en Italie la même étendue qu'en France, il devrait y en avoir 48.000 ou 49.000. Comme il y en a moitié moins, le territoire moyen de chaque commune est donc beaucoup plus étendu qu'en France. Il est possible que cela vienne de préoccupations purement administratives, mais il faut tenir compte aussi de ce qu'il y a de nombreuses terres incultes ou mal cultivées dans les campagnes. Ainsi la commune de Rome, qui est d'ailleurs la plus grande de toute l'Italie, comprend 242.000 hectares presque la superficie du département du Rhône, qui a 285.700 hectares, et alors que le département de la Seine n'en a que 47.900. Or, cette commune de Rome comprend précisément l'*Agro romano*, l'une des régions malsaines et presque incultes qui ont besoin de la colonisation intérieure. Il aurait été inutile de créer des communes rurales

(1) VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Dictionnaire*, t. II, p. 907.

(2) STURANI, *La colonizzazione interna*, p. 9; — EMIDDIO LOSCALZO (*Legislazione agraria sociale*, p. (17) dit que l'Italie importe chaque année 40 millions d'hectolitres de grains.

qui n'auraient eu que très peu d'habitants, et qui auraient été trop pauvres pour avoir un budget suffisant.

D'autre part, les impôts directs, on le verra, sont très développés en Italie et aggravent encore la situation de la propriété foncière ; celle-ci est surchargée. Dans un pays industriel, les bénéfices de l'industrie peuvent compenser les pertes d'une crise agricole. Ainsi en France, lorsque le phylloxéra sévissait, la crise de la vigne a été très dure pour certains propriétaires, mais elle a eu en somme peu d'influence sur le développement général de la richesse, parce que la France avait une industrie d'une prospérité croissante. Au contraire, dans les pays agricoles comme l'Italie, s'il se produit une crise agraire, il n'y a rien pour faire compensation. Ceci se voit surtout dans l'Italie méridionale, en Sicile notamment.

III

Situation financière. — Importance des impôts directs Charges de la propriété foncière

Le système financier de l'Italie n'est pas, comme celui de la France ou de l'Angleterre, le produit d'une lente formation historique ; c'est la combinaison de plusieurs systèmes différents, avec prédominance du système de l'un des Etats, celui du Piémont. Lors de la réunion des différentes parties de la péninsule en 1860, on ne regarda pas, au milieu de l'enthousiasme général, la situation financière de chaque état. Le Piémont ou royaume de Sardaigne était dans une condition financière très mauvaise ; le royaume

de Naples ou des Deux-Siciles avait une situation très florissante. Il était même le pays de la péninsule le mieux ordonné au point de vue financier ; il avait le domaine public le plus vaste ; le cours des rentes publiques y était aussi le plus élevé (1). M. Nitti résume ainsi sa situation financière :

a) Les impôts y étaient moins lourds que dans tous les autres Etats italiens.

b) Les biens domaniaux et les biens ecclésiastiques représentaient une richesse très grande et supérieure à celle de tous les autres pays de l'Italie.

c) La dette publique était non seulement deux fois inférieure à celle du royaume de Sardaigne, mais même inférieure à la dette de la Toscane. Avec une population égale à peu près à la moitié de celle du royaume de Naples, le royaume de Sardaigne avait une dette plus que deux fois supérieure (2).

Par là s'explique la diversité des conditions actuelles entre l'Italie du Nord et l'Italie du Sud. En faisant de l'unité politique, dit M. Nitti, on a organisé sans le vouloir la décadence économique de l'Italie du Sud ; on calcule que l'unité politique a coûté à l'ancien royaume des Deux-Siciles à peu près 5 milliards de francs. Il existe aujourd'hui un grand problème à résoudre, celui de la situation respective du Nord et du Sud de l'Italie. Comme on l'a dit, « l'Italie du Sud est la Cendrillon de la famille italienne (3) ». Jusqu'à présent, on a tout fait pour le Nord ; dans l'avenir, la politique économique et financière ne pourra plus continuer dans ce sens. Le régime des impôts, la distribution des dépenses publiques, la politique des travaux publics, la politique douanière, tout a contribué à déprimer une partie de

(1) F. NITTI, *Chronique financière étrangère*, dans la *Revue de science et de législation financières*, t. I, p. 689.

(2) F. NITTI, *id.*, p. 690.

(3) *Revue politique et parlementaire*, 40 mars 1904, p. 615.

l'Italie et à en développer l'autre (1). On a parlé quelquefois du « relèvement économique de l'Italie », mais il s'agit toujours de l'Italie du Nord, et on est forcé d'avouer que le reste de la péninsule est « un boulet attaché à l'Italie du Nord, qui seule est énergique et féconde (2). »

Actuellement la situation du budget italien est prospère. Après les années de déficit sont venues les années d'excédent. Voici des chiffres :

Année	Recettes	Dépenses	Excédent de recettes
1897-1898 (3)	1.629.490.000 l.	1.620.030.000 l.	+ 9.460.000 l.
1898-1899	1.658.820.000 l.	1.626.160.000 l.	+ 32.660.000 l.
1899-1900	1.671.520.000 l.	1.633.100.000 l.	+ 38.420.000 l.
1902-1903 (4)	1.822.228.501 l.	1.812.363.541 l.	+ 9.864.960 l.

Seulement on se demande si la prospérité économique de la nation correspond à la prospérité budgétaire de l'Etat, et si les excédents budgétaires n'ont pas pour cause des impôts très lourds. Les revenus domaniaux de l'Etat sont en petite quantité. Les revenus du domaine autres que ceux des chemins de fer étaient évalués, pour l'année 1902-1903, à 12.750.000 liras seulement. De là l'importance des impôts directs, dont la proportion est bien plus grande que dans tous les pays d'Europe; sauf l'Espagne. Comme il y a en somme peu d'industrie, la propriété foncière est la grande ressource en Italie et il faut bien frapper la richesse là où on la trouve. Dans le budget italien les trois grands impôts directs: la *contribution foncière*, la *contribution sur le revenu des édifices*, l'*impôt sur la richesse*

(1) F. NITTI, id., p. 690; — Combes de Lestrade, *la Crise en Sicile*, dans le *Journal des Economistes*, mars-avril 1894.

(2) Le relèvement économique de l'Italie, Conférences faites à la Société d'Economie politique de Lyon, le 23 mars 1900, par M. MABILLEAU, et à l'Office social de Lyon, le 8 mars 1903, par M. Paul VALAYER. La phrase que je cite est de M. MABILLEAU.

(3) En Italie, l'année financière commence le 2 juillet et finit le 30 juin.

(4) Budget de prévision. Tous ces chiffres sont empruntés à la *chronique* précitée de M. NITTI.

mobilière, représentent proportionnellement une grande partie des revenus de l'Etat; tous les grands pays de l'Europe font une part bien plus prépondérante aux impôts indirects. Dans le budget italien, les trois contributions directes représentent bien plus du quart des revenus de l'Etat, ce qui est une proportion bien supérieure à celle de la France, et surtout à celle de l'Angleterre (1). Ainsi pour 1902-1903, le rendement total des impôts directs était prévu pour 484.197.000 pour l'Etat, sur un total de recettes prévues de 1.822.228.501 liras. En France, où le budget est à peu près le double, le rendement des contributions directes pour l'Etat est cependant sensiblement le même: il est évalué à 497.229.218 francs pour 1904.

L'impôt foncier italien a, il est vrai, diminué un peu son rendement pour l'Etat. Longtemps il a été le plus productif des trois impôts directs; aujourd'hui il occupe la deuxième place; bientôt il occupera la troisième. Mais pendant que les finances de l'Etat diminuent l'impôt sur la propriété foncière, les centimes additionnels des provinces et des communes augmentent dans presque toute la péninsule. L'impôt sur les fonds ruraux payé à l'Etat a été de :

Année 1868.....	414.950.000 liras
» 1890-91.....	106.350.000 »
» 1902-03 (prévision).....	99.415.000 »

En 1901, la terre a payé 102.000.000 à l'Etat et 137.600.000 aux provinces et aux communes (2); elle paie donc plus aux administrations locales qu'à l'Etat, ce qui augmente encore les charges qu'elle subit.

L'impôt foncier italien est un impôt de répartition. Il est très injuste à raison de ce fait qu'il pèse lourdement surtout sur l'Italie du Midi et sur les régions les moins riches. Il y a encore en Italie un grand nombre de cadastres; plusieurs remontent à une époque éloignée. La loi

(1) F. NITTI, id., p. 706.

(2) F. NITTI, id., p. 706-707.

du premier mars 1886 décida la confection d'un nouveau cadastre. On pensait alors que l'Italie du Midi payait trop peu : c'était tout le contraire. Quand le cadastre sera achevé, ce qui n'arrivera pas de sitôt, l'impôt foncier deviendra un impôt de quotité. Or, M. Nitti estime que le nouveau cadastre, loin de réduire les injustices existantes, les a développées, surtout en ce qui concerne l'Italie méridionale. Les provinces qui ont pu achever leur cadastre, paient moins ; mais celles qui payaient déjà beaucoup dans l'Italie méridionale, paient toujours de la même manière.

Voici un tableau, dressé en 1885, indiquant l'impôt foncier moyen payé par hectare et la proportion de l'impôt perçu par 100 lires de revenu cadastral (1).

	Impôt moyen par hectare	Impôt p ^r 100 lires de revenu
Sardaigne	4.38	18.76
Modène.....	6.38	79.29
Anciens Etats romains.	4.25	49.80
Vénétie.....	5.29	44.27
Sicile.....	3.20	17.12

Ce tableau démontre clairement sur quelles bases *hypothétiques*, comme on l'a dit, repose l'impôt sur les terres en Italie. « L'énorme disproportion qui existe dans les contingents des différentes régions devient encore plus sensible, dans la répartition entre les différentes provinces, et communes. L'élévation de l'impôt devient très souvent un obstacle à l'amélioration des conditions agricoles, et les cas ne sont pas rares où l'impôt atteint le prix du loyer de la terre. Il est alors préférable pour le propriétaire d'abandonner la culture, ce que prouvent suffisamment les quantités de biens offerts aux enchères par les percepteurs à la suite du non-paiement des impôts (2). » En 1897,

(1) I. SACHS, *l'Italie*, etc. p. 328.

(2) I. SACHS, *l'Italie*, etc. p. 328.

l'Etat italien a saisi 6.644 immeubles pour cause d'insolvabilité vis-à-vis du fisc, et les saisies ont eu lieu surtout en Sicile, en Sardaigne, et dans le sud de la péninsule ; sur les 6.644 saisies, 5.370 ont eu lieu dans les provinces de Cagliari, Girgenti, Palerme et Sassari (1). Un auteur italien dit que, de 1883 à 1893, il y a eu dans la seule province de Caltanissetta, en Sicile, 16.662 expropriations poursuivies par le fisc (2).

La situation n'a pas beaucoup changé depuis 1885, puisque le cadastre général italien n'est pas établi, et que la péréquation de l'impôt foncier n'est pas faite (3).

Il faut ajouter à l'impôt foncier, outre les charges provinciales et communales, les autres charges fiscales qui pèsent sur la propriété foncière. Ces charges sont, d'après la méthode suivie par Maurice Bloch et M. Souchon, les droits de mutation et d'hypothèque et les intérêts de la dette hypothécaire (4).

Dans le projet de budget italien pour 1902-03, on trouve :

(1) *Bulletin de statistique et de législation comparée*, publié par le ministère français des finances, 1879, 2, 136; — Napoleone Colajanni, (député au parlement) *Gli avvenimenti di Sicilia*, p. 40, note.

(2) Pasquale VILLARI (Sénateur du royaume) *La Sicilia e il socialismo*, p. 110.

(3) En France, la péréquation de l'impôt foncier n'est pas faite non plus, mais cependant il n'y a aucune comparaison possible avec l'Italie. Avant 1890, on se plaignait chez nous des inégalités de l'impôt foncier, et elles étaient faibles relativement à l'impôt foncier italien. Ainsi, en 1879, dans certains départements, comme la Vienne, le taux de l'impôt foncier était de 7.70 pour cent ; c'était le maximum. Il était de 3 pour cent dans la Nièvre, de 1.96 pour cent dans la Seine. La loi du 8 août 1890, qui a séparé l'impôt foncier et l'impôt sur les constructions, a décidé que l'impôt foncier ne doit jamais dépasser, pour l'Etat, 4,60 pour cent du revenu net de la terre. C'est là un maximum qui n'est pas atteint dans certains départements.

En 1875, la propriété foncière en France était imposée en moyenne à 4 fr. 34 par hectare, mais avec des différences d'un département à l'autre (M. Bloch, *Statistique de la France*, 1875, t. 2, p. 35).

(4) M. BLOCH, *Statistique de la France*, t. 2, p. 36-37 ; — A. SOUCHON, *La propriété paysanne*, p. 108 et suiv.

Impôt de succession.....	37.500.000	lires
Impôt d'enregistrement.....	57.000.000	»
Impôts hypothécaires.....	6.700.000	»
	101.200.000	»

soit, en chiffres ronds, 102.000.000. On peut mettre les trois quarts de cette somme à la charge de la propriété rurale, soit 76.000.000. L'impôt du timbre était prévu pour 68.000.000 sur lesquels 30.000.000 environ portent sur la propriété rurale. La dette hypothécaire, grevant la propriété rurale, était évaluée en 1886 à 4 milliards, ce qui représente environ 200 millions d'intérêts (1). Ce chiffre est relativement faible, mais il est précisément un signe d'infériorité pour la propriété italienne, car le développement du crédit foncier est un signe de prospérité pour la propriété rurale et l'agriculture. M. de Bismarck disait déjà en 1868 que l'hypothèque avait été une bénédiction pour la petite propriété de son pays. Les économistes ont insisté sur cette idée. L'hypothèque, dit Roscher, est peut-être la meilleure voie à suivre pour l'accroissement de la fortune des ruraux (2). On l'a dit aussi en France (3). La dette hypothécaire est donc bien une charge de la propriété, mais c'est une charge utile; elle met les capitaux à la disposition des propriétaires, ce qui leur procure un bénéfice supérieur aux intérêts payés. La dette hypothécaire de la propriété italienne n'est donc pas assez considérable; les capitaux se portent ailleurs, et c'est regrettable.

(1) Ce chiffre de 4 milliards est donné d'après des statistiques sûres. Il est indiqué et justifié dans les renseignements fournis par le *Bulletin de statistique et de législation comparée*, publié par le Ministère des finances français, 1885, t. 2, p. 737 et suiv., et 1886, t. 2, p. 89. C'est également le chiffre donné par M. Isidore Sachs, *l'Italie*, etc., p. 333.

(2) ROSCHER, *Traité d'économie politique rurale*, traduction Vogel, p. 381.

(3) V. les citations de M. Souchon, *La propriété paysanne*, p. 431.

Le total des charges de la propriété rurale en Italie paraît donc être le suivant :

IMPOTS :		
Impôt foncier d'Etat.....	99.000.000	lires
» (droits locaux).....	140.000.000	»
Impôts hypothécaires, de succession et d'enregistrement.....	76.000.000	»
Impôt du timbre.....	30.000.000	»
Total des impôts (1).....	345.000.000	»
DETTE HYPOTHÉCAIRE :		
Intérêts de la dette hypothécaire.....	200.000.000	»
Total des charges de la propriété foncière	545.000.000	»

On a vu que le revenu foncier net, c'est-à-dire déduction faite des frais de culture, est d'environ 1.400.000.000 de liras. On arrive donc au chiffre effrayant de 39 pour cent environ. Et encore ce chiffre élevé n'est qu'une moyenne : l'impôt foncier est, à lui seul, de 79 pour cent quelquefois. C'est à raison de cette moyenne élevée que les charges sont souvent égales au revenu, et que les propriétaires sont obligés de renoncer à la culture.

La conclusion, c'est que l'organisation financière italienne comporte trop d'impôts directs. Ce genre d'impôts ne présente pas assez d'élasticité pour l'Etat; car on sait qu'un des mérites des impôts indirects est que leur rendement est variable; seuls, ils peuvent subvenir aux besoins crois-

(1) En 1886, le *Bulletin de statistique et de législation comparée* (1886, 2, 91) arrivait, par divers procédés un peu différents des miens, au chiffre de 355.988.547 liras comme total des impôts supportés annuellement par la propriété rurale italienne. La différence avec le chiffre que j'indique vient tout simplement de l'augmentation normale dans le rendement des impôts entre 1886 et 1902. — L. Pavese (*Terre incolte d'Italia*, p. 6, 7) estime même à 500.000.000 le chiffre des impôts payés par les agriculteurs italiens, mais il exagère manifestement. VALENTI (*L'agricoltura e la classe agricola*, p. 198 et suiv.) donne également des tableaux statistiques intéressants.

sants de l'Etat (1). En même temps cette organisation est mauvaise pour la propriété foncière, c'est-à-dire pour la principale source de richesse en Italie. Cela aggrave encore la crise agricole et rend de plus en plus nécessaire l'œuvre de colonisation interne.

IV

Proportion de la propriété moyenne.

Etat arriéré de la culture.

Il est démontré aujourd'hui, en économie rurale, que la moyenne propriété paysanne est le type supérieur de propriété ; elle est supérieure soit à la grande propriété, soit à l'exploitation parcellaire des petites propriétés. M. Souchon notamment a montré, après Roscher et bien d'autres, les avantages de la propriété moyenne au point de vue social et au point de vue économique. Au point de vue social elle est un élément de conservation contre les partis extrêmes ; elle ralentit l'émigration vers les villes, elle est une cause d'augmentation de la population nationale (2). Au point de vue économique elle donne un rendement très avantageux (3). Roscher cite un proverbe lombard significatif :

(1) Emile BOUVIER, *Cours de science financière*, professé à la Faculté de Droit de l'Université de Lyon, année 1903-1904 ; — P. LEROY-BEAULIEU, *Traité de la science des finances*, 6^e éd., 1899, t. 1, p. 293 ; — BARTHÉLEMY, *La défense des impôts indirects*, dans la *Revue de Paris*, août 1903.

(2) A. SOUCHON, *La propriété paysanne*, p. 11 et suiv.

(3) A. SOUCHON, id., p. 33 et suiv. ; — ROSCHER, *Traité d'économie politique rurale*, traduction Vogel, p. 214.

« Le soc de la charrue est du fer ; le tranchant de la bêche est de l'or. » Ceci veut dire que le grand propriétaire fait labourer, tandis que le petit propriétaire a sa bêche pour travailler lui-même sa terre. Les auteurs italiens cités par Roscher sont partisans : 1^o De l'exploitation par le propriétaire lui-même ; 2^o De la moyenne et de la petite propriété (1).

D'ailleurs, il ne faut pas confondre la grande propriété et la grande culture (2). Un grand propriétaire peut pratiquer ou laisser pratiquer la petite culture, par exemple en laissant agir ses fermiers ; à l'inverse les petits propriétaires peuvent pratiquer la grande culture par l'association, associations syndicales, coopératives, etc. ; il peut y avoir des laiteries, fromageries, etc. coopératives, puis des achats de machines, engrais, etc., en commun. Le but à atteindre en économie rurale, c'est donc l'établissement de la propriété moyenne.

Mais que faut-il entendre par là ? On a proposé plusieurs criteriums, l'étendue des propriétés, l'importance des revenus, etc. Roscher observe que « la mesure de l'économie politique n'est pas une mesure géométrique, mais celle de la valeur. Aussi parlons-nous de grande, moyenne et petite propriété selon le revenu ou la position sociale qu'un bien procure à son propriétaire, ou à celui qui l'exploite, ou encore, ce qui revient à peu près au même, selon la quantité de capital et de travail nécessaire pour l'exploiter conformément au degré d'intensité (de la culture) qui est dans l'usage du pays (3). » Je crois qu'il faut s'attacher à plusieurs éléments pour faire la distinction. La moyenne propriété est caractérisée à la fois par l'étendue du terrain, sans qu'on puisse donner un chiffre immuable,

(1) ROSCHER, id., p. 215.

(2) Je ne discuterai pas les avantages de la grande ou de la petite culture, ni de la culture intensive ou extensive. V. notamment Roscher, p. 200-207.

(3) ROSCHER, p. 482-483.

— par le fait que le propriétaire cultive lui-même, — enfin par le fait que la récolte de cette propriété est suffisante pour nourrir le maître et sa famille. Il faut même tenir compte de circonstances locales, et, comme dit Roscher, « des usages du pays ». Ce qui sera moyenne propriété dans un pays sera petite propriété dans un autre. La grande propriété sera celle que le chef de famille ne pourra exploiter directement lui-même sans recourir d'une façon régulière au travail salarié, et la petite propriété sera celle qui ne nourrira pas son propriétaire, obligé alors de recourir lui-même au salaire pour avoir un supplément de ressources (1).

Quel est alors l'état de la propriété en Italie? Si l'on considérait le pays dans son ensemble, on serait tenté de dire qu'il est par excellence le pays de la petite et de la moyenne propriété. La superficie moyenne de la propriété est en effet pour tout le royaume de 5,74 hectares. D'après M. de Foville, en 1880, on comptait que chaque propriétaire foncier avait en moyenne 7 hectares (2). Mais ce n'est là qu'une moyenne purement abstraite, qui ne correspond nullement à la réalité. Dans l'Italie du Nord la propriété est très divisée; elle est fractionnée en parcelles de 4 et même de 2 hectares. Au contraire il y a beaucoup de grands domaines, de *latifundia*, dans l'Italie du Sud et en Sicile. D'autre part, le chiffre moyen de 5,74 hectares est celui qui correspond à chaque rôle de contribution sur les terres; or il arrive qu'un même propriétaire peut être imposé à deux ou plusieurs rôles différents; par exemple celui qui est propriétaire dans plusieurs communes est compté dans les rôles pour autant de fois qu'il est propriétaire dans des communes distinctes (3). Il faut donc examiner chaque région, et surtout les régions intéressées au développement de la colonisation interne.

(1) Comparez SOUCHON, p. 40.

(2) DE FOVILLE, *La France économique*, 1889, p. 75; *Le morcellement*, p. 224.

(3) ISIDORE SACHS, *L'Italie*, p. 331-332.

Si alors on considère les faits existants, on s'aperçoit que l'Italie est, au moins dans certaines contrées, le pays de la grande propriété. L'Agro romano est, en grande partie, aux mains d'un très petit nombre de propriétaires (4). En Sicile, la plus grande partie du sol est soumise à la grande propriété (2), et de 1852 à 1871 le nombre des propriétaires est descendu de 608.604 à 549.957 (3). La petite propriété disparaît en Sicile et en Sardaigne (4). L'existence des *latifundia* en Italie est tellement connue qu'il est inutile d'insister.

A côté des grandes propriétés, il y en a aussi en Italie beaucoup de très petites. Dans beaucoup de régions, en Sicile notamment, on voit, à côté d'immenses domaines, des parcelles véritablement infimes. Il manque une classe de propriétaires moyens (5). L'une des causes de ceci est le contrat d'emphytéose. D'après le code civil italien, c'est la concession perpétuelle ou temporaire d'un fonds à charge de l'améliorer et de payer une redevance annuelle. L'emphytéote peut toujours racheter le fonds emphytéotique, ou bien le céder en totalité ou en partie (6). Ces deux

(4) WERNER SOMBART, *La campagna romana*, p. 69-70 ; — VALENTI, *La campagna romana*, p. 49 et suiv. ; — L. PAVESE, *Terre incolte d'Italia*, p. 22 ; — Georges GOYAU, *Le régime de la grande propriété dans les Calabres*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} janvier 1898, p. 90.

(2) N. COLAJANNI, *Gli avvenimenti di Sicilia*, p. 36 et suiv. ; — Guisepppe SALVIOLI, *Gabeliotti e contadini in Sicilia*, dans la *Riforma Sociale*, 1894, vol. 4.

(3) N. COLAJANNI, id., p. 75 ; — VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Dictionnaire*, t. 5, v^e Sicile dit que les domaines ont une étendue moyenne de 4.000 hectares ; ceux de plus de 6.000 hectares ne sont pas rares.

(4) N. COLAJANNI, id., p. 485-487.

(5) N. COLAJANNI, *Gli avvenimenti di Sicilia*, p. 74 ; — LOSCALZO EMMIDIO, *Legislazione agraria sociale*, p. 48 et suiv.

(6) Voici les dispositions du code civil italien, relatives à l'emphytéose :

Art. 4556. — L'emphytéose est un contrat par lequel on concède, à perpétuité ou à temps, un fonds, à la charge de l'améliorer et de payer un revenu annuel déterminé en argent ou en denrées.

Art. 4557. — L'emphytéose est réglée par les conventions des parties,

facultés ont été vivement critiquées : « Si l'on conçoit clairement la nécessité de la faculté de rachat pour atténuer les inconvénients de l'emphytéose perpétuelle, on ne voit pas du tout pourquoi la même faculté a été admise pour le cas d'emphytéose même temporaire. Dans cette dernière hypothèse en effet, il n'y a pas de raison pour permettre à l'une des parties de se soustraire unilatéralement à l'exécution de son obligation.

« Dans le droit italien moderne, la faculté de rachat est une preuve de l'existence de l'emphytéose, dont elle est une condition essentielle (1). » Cette faculté a d'ailleurs une conséquence fâcheuse : elle empêche les propriétaires de consentir des contrats d'emphytéose, parce qu'ils ont peur de se voir enlever leurs terrains. Aussi la loi du 23 février 1904

en tant qu'elles ne sont pas contraires aux dispositions des art. 1562, 1563 et 1564.

Art. 1558. — Les impôts fonciers et toutes autres charges qui grèvent le fonds, sont à la charge de l'emphytéote.

Art. 1559. — L'emphytéote ne peut prétendre à la remise ou à la réduction de la redevance pour quelque stérilité extraordinaire ou perte de fruits que ce soit.

Art. 1562. — L'emphytéote peut disposer tant du fonds emphytéotique que de ses accessoires, soit par acte entre vifs, soit par acte de dernière volonté.

Pour la transmission du fonds emphytéotique, de quelque manière qu'elle arrive, il n'est dû aucune redevance au concédant.

La sous-location n'est pas admise.

Art. 1564. — L'emphytéote peut toujours racheter le fonds emphytéotique moyennant le paiement d'un capital en argent correspondant à la redevance annuelle sur la base de l'intérêt légal, ou à la valeur de la même redevance, si elle est en denrées, sur la base de leur prix moyen dans les dix dernières années.

Les parties peuvent toutefois convenir du paiement d'un capital inférieur à celui sus-énoncé. Lorsqu'il s'agit d'emphytéose concédée à temps déterminé et n'excédant pas trente ans, elles peuvent aussi convenir du paiement d'un capital supérieur, qui ne pourra pourtant pas excéder le quart de celui établi ci-dessus.

(1) HUC et ORSIER, *Le Code civil italien et le Code Napoléon*, 1868, t. 1, p. 276-279.

sur la Basilicate défend à l'emphytéote de racheter le fonds avant 60 ans (1).

La faculté de céder le fonds emphytéotique est tout aussi nuisible. Il en est résulté un morcellement tel que les terres sont devenues des propriétés plus de nom que de fait. Les parcelles cédées sont si petites que souvent la redevance n'est que d'une lire (2). Ces parcelles sont inutilisables; une terre si exiguë ne peut plus nourrir son propriétaire et elles sont forcément mal cultivées, puisque ces petits propriétaires ne s'associent généralement pas; ils arrivent à ne plus pouvoir payer les redevances même les plus minimales. Aussi l'on réclame la modification des lois sur l'emphytéose pour empêcher la subdivision continuelle en interdisant l'affranchissement ou la vente du fonds primitif sans le consentement du concédant. La redevance devrait être indivisible. Sur ce point, conservateurs et socialistes sont d'accord (3).

L'existence d'une très grande propriété d'une part, et d'autre part d'une « poussière de propriété », a cette conséquence que la terre est très mal cultivée en Italie. Des régions autrefois bien cultivées sont presque abandonnées aujourd'hui, par exemple la Sicile, et par suite,

(1) *Revue politique et parlementaire*, 10 mars 1904, p. 615 et suiv. En droit français, la loi du 25 juin 1902 sur l'emphytéose ne parle pas de cette faculté de rachat; il faut en conclure que l'emphytéote ne peut pas imposer le rachat au propriétaire. En droit romain, d'après la loi 3 au Code de Justinien, IV, 66, l'emphytéote n'avait pas non plus ce droit de rachat. Même s'il voulait céder à un tiers le fonds emphytéotique le propriétaire avait un droit d'option: il pouvait ou bien exercer le retrait ou bien exiger du vendeur le paiement d'une somme égale au cinquantième du prix de vente ou de l'estimation de la chose.

(2) P. VILLARI, *La Sicilia e il socialismo*, p. 111-112; — E. LONGAO, *Il lavoro e le classi rurali in Sicilia*, p. 115.

(3) P. VILLARI, id.; — V. MANFREDI, *La colonizzazione interna in Europa*, p. 51; — GHINO VALENTI, *L'agricoltura e la classe agricola nella legislazione italiana*, p. 131-133; — DI RUDINI, *Terr. incolte e latifondi*, dans le *Giornale degli Economisti*, février 1895.

des régions salubres naturellement sont devenues insalubres.

C'est ce qui apparaîtra d'après l'examen des régions intéressées à la colonisation interne. Après le tableau général des conditions économiques de l'Italie il faut voir en effet quelques détails.

CHAPITRE II

L'Agro Romane

La question de l'*agro romano* a une grande importance au point de vue de la colonisation intérieure en Italie ; cette région peut être envisagée comme le prototype de toutes celles de l'Italie centrale et méridionale où le système agricole se résume dans le mot *latifundium*. L'étude de l'*agro* a donc une portée qui s'étend bien au-delà de son territoire, et comme l'a dit Sismondi, en parlant de la campagne de Rome on traite une question générale (1). Puis par sa position même, aux portes de la capitale, l'*agro* est destinée et même a déjà commencé à être le champ d'expérience des tentatives d'amélioration nées de l'action gouvernementale, tentatives qui ne feront sans doute que s'accroître, et qui en cas de réussite, ne manqueront pas de s'étendre par rayonnement jusqu'aux extrémités les plus reculées de la péninsule.

D'après une publication officielle du 18 janvier 1886 (2)

(1) SISMONDI, *Etudes, Essai 10*.

(2) *Relazione sull' andamento della bonificazione agraria dell' agro romano a tutto il dicembre 1885*; cité par VALENTI, *La campagna romana*, p. 8; — Les Marais Pontins sont la continuation de l'Agro. Ils ont environ 300.000 hectares. L'insalubrité et le genre de culture y sont les mêmes, mais le terrain, formé d'alluvions, y est encore plus fertile. (L. Pavese *Terre incolte d'Italia*, p. 36 et suiv). — Une association coopérative a commencé en 1891 à assainir et à coloniser des terrains à Ostie. Elle occupe aujourd'hui plus de 350 hectares et a très bien réussi (Sturani, *La colonizzazione interna*, p. 32-33).

les limites de la campagne romaine sont ainsi déterminées: c'est un vaste territoire désolé, en forme de triangle ou plus exactement d'éventail ouvert, limité au sud et au couchant par la mer, au nord par les premiers contreforts des monts Sabbatini, au levant par les cimes des monts Curniculani et Tiburtini et enfin en bas par les monts Tusculani. C'est là l'*agro romano*, dont la superficie mesure environ 208.000 hectares, en y comprenant la ville de Rome, qui est posée au milieu de cette immense steppe, sans la moindre cité rivale, « seule comme le lion » disent les Italiens.

On a dit quelquefois que l'*agro romano* était une vaste et monotone plaine légèrement inclinée vers la mer. En réalité la partie vraiment plane est limitée aux vallées du Tibre et de l'Aniene et à la zone maritime. Le reste est formé par une série d'ondulations qui vont en s'élevant peu à peu de la mer aux premiers contreforts de l'Apennin. M. Raffaele Pareto, dans un livre très apprécié sur la campagne romaine, distingue trois zones: 1° La zone inférieure bordant le littoral et appelée en Italien *maremma*: c'est un terrain, en partie sablonneux, en partie alluvial et couvert de nombreux marais. 2° La zone des plateaux, formée de terrains de nature volcanique, domine la zone du littoral. 3° La zone de l'Apennin, qui est formée par les monts Lepini et les chaînes calcaires qui servent de prolongement à l'Apennin (1). La malaria est particulièrement intense dans la première zone et elle va en diminuant à mesure qu'on s'élève au-dessus du niveau de la mer. C'est la seule différence entre les trois zones, qui présentent toutes le même aspect: vastes étendues désolées, où ne s'élève aucune maison, où ne paraît aucun habitant.

Une autre opinion erronée est de croire que la campagne romaine est d'une fertilité inouïe: c'est là une appréciation exagérée, la vérité est qu'il y a des terres très fertiles, parti-

(1) Raffaello PARETO, *Relazione sulle condizioni agrarie ed igieniche della Campagna di Roma*, 1872, p. 1, et suiv.

culièrement le long du littoral et dans les vallées, et à côté il y a toutes les terres de collines qui sont beaucoup plus pauvres. Mais à l'inverse, il ne faut pas croire non plus que l'*agro romano* soit un pays complètement inculte, comme l'ont dit beaucoup d'auteurs, même sérieux. Il y a au contraire un système traditionnel d'utilisation des terres (1). La base du système d'exploitation est dans l'existence de grandes unités culturelles appelées *tenute*, entre lesquelles est divisée la superficie de l'*agro*. Il y a une trentaine d'années on comptait environ 360 *tenute*, et en outre 28 petites fermes ou *pediche* d'une étendue totale de 900 hectares environ. Parmi les *tenute*, il fallait en retrancher 48 inférieures à 100 hectares, et il restait 312 *tenute* variant entre une extension minimum de 100 hectares et une extension maximum de 7.400 hectares. Il faut toutefois remarquer que les *tenute* de 100 à 300 hectares, bien qu'atteignant le nombre de 122, n'occupaient que 23.744 hectares, soit à peine la huitième partie de la campagne romaine (2). Il n'y a pas de statistique plus récente et celle-ci ne doit pas être tout à fait exacte aujourd'hui, car l'exploitation a eu une tendance à la concentration.

On peut attribuer à la *tenuta* romaine type une superficie de 500 à 1000 hectares : au-dessous et au-dessus de ces deux chiffres, le système de culture actuellement en vigueur ne peut plus fonctionner normalement. Il consiste dans l'élevage des bestiaux et la production du blé.

Celui-ci est ordinairement cultivé dans les terrains les plus fertiles, c'est-à-dire dans ceux de plaine. Dans certaines localités et dans certaines périodes la culture s'est bien étendue aux terres plus pauvres des collines, mais ce n'est qu'exceptionnellement. La culture du grain, dans des terrains très fertiles, se pratique parfois

(1) G. VALENTI, *La campagna romana*, p. 40.

(2) G. VALENTI, *La campagna romana*, p. 40.

(3) *Notizie statistiche sur l'agro romano* publiées par la Direction du Recensement, Rome, 1871.

consécutivement pendant sept ou huit ans, mais normalement elle est soumise à un système de rotation qui prend le nom de *terzeria* ou de *quarteria* : dans le premier cas, on sème du blé la première année, puis la seconde année du blé ou bien de l'avoine, et enfin la troisième année le terrain est mis au repos en pâturage. Dans la *quarteria*, le terrain se repose pendant deux années consécutives (1). Mais la culture du blé va sans cesse en diminuant dans l'*agro romano*. D'après un rapport du comice agraire de Rome, elle n'occupait en 1870-1871 que 21.640 hectares, 12.378 en 1877, aujourd'hui encore moins (2).

Le principal revenu de l'exploitation romaine est formé par l'élevage du bétail, suivant la méthode appelée en Italie *pastorizia* ou *pascolo brado*, c'est-à-dire pâturage sauvage. Les animaux vivent en liberté dans les vastes étendues de la campagne romaine, l'étable leur est chose inconnue, et ils sont presque aussi peu apprivoisés que les bestiaux des pampas de l'Amérique du Sud. Autrefois l'élevage principal était celui des bovidés, puis venait celui des chevaux et enfin celui des moutons en dernier lieu. Mais depuis le milieu du siècle dernier il s'est opéré une transformation. Les montagnards des Apennins, grands éleveurs de moutons, se virent fermer certaines régions de l'Italie centrale qui, autrefois uniquement affectées au pâturage, furent successivement mises en culture, et ils affluèrent dans la campagne romaine pour y faire hiverner leurs troupeaux. Il devint dès lors plus avantageux de leur louer les pâturages que d'y élever des bœufs et des chevaux, et peu à peu le gros bétail céda la place aux troupeaux de moutons (3). Quant aux buffles, dont les auteurs ont tant parlé, il n'en

(1) VALENTI, *La campagna romana*, p. 44.

(2) WERNER SOMBART, *La campagna romana*, p. 37.

(3) *Monografia della Città di Roma e della Campagna romana*, vol. I, p. 412, publiée par le ministère italien de l'agriculture; — *Relazione ministeriale* du 3 mai 1883, p. 406 (*Atti della Camera dei Deputati, documenti* 36-A.).

reste plus que quelques-uns dans les marécages du littoral.

Il ne faut pas passer sous silence une troisième source de revenus de l'exploitation : c'est la fauchaison des prairies naturelles, dont le foin est exporté dans les autres régions de l'Italie et même à l'étranger.

Enfin il faut tenir compte de l'exploitation des forêts, qui occupent au moins le vingtième de tout le territoire ; elles sont assez négligées, et par un phénomène étrange la vente du bois produit moins que la location du droit de faire pâturer les troupeaux dans les taillis et les futaies.

On voit que le sol de l'*agro romano* n'est pas inutilisé. L'exploitation comporte des règles bien déterminées et qui, jusqu'à un certain point d'après quelques-unes, se présentent comme parfaitement en rapport avec les conditions économiques et sociales de cette région. Le système actuellement en vigueur est intimement lié à l'existence du *latifundium*. Il est assez difficile de savoir si c'est lui qui a créé les conditions de la campagne romaine, ou si au contraire sa formation a été favorisée par ces conditions mêmes ; il suffit pour le moment de constater les faits.

Depuis des siècles le sol de l'*agro romano* se trouve divisé entre un très petit nombre de propriétaires. Le recensement de 1871 en comptait 204 : à première vue ce chiffre paraît donner une étendue moyenne de 1000 hectares à chaque propriétaire, ce qui rentre dans les limites d'une répartition normale de la propriété. Mais en réalité il en est tout autrement. Si l'on commence par mettre à part quelques grands propriétaires latifondistes, on voit que la majeure partie de la campagne est en leurs mains. En effet, il y a d'abord 8 propriétaires qui possèdent à eux seuls la moitié de l'*agro*, soit une superficie de 100.000 hectares. Parmi ces 8 propriétaires, il y en a 4 qui possèdent plus de 10.000 hectares et qui occupent une étendue globale de 70.000 hectares, ce qui fait une moyenne de 18.000 hectares pour chacun. Il y a en outre treize propriétaires de 2.000 à 5.000 hectares s'étendant sur une surface de 40.416 hec-

tares (1). On voit donc par cette énumération que plus de 140.000 hectares de la campagne romaine appartiennent à 21 propriétaires, et il ne reste que 60.000 hectares à répartir entre les 183 propriétaires restants. Or on conçoit que l'existence de quelques petites propriétés disséminées parmi les *latifundia* ne peut en rien modifier les conditions générales (2).

La propriété est entièrement libre dans *l'agro romano*, les majorats et les fidéicommissaires ayant été abolis et les biens ecclésiastiques ayant été aliénés. Sauf quelques propriétés appartenant aux Œuvres Pies, tout le sol de *l'agro* appartient à l'aristocratie et à la haute bourgeoisie dans la proportion de 51 pour cent aux nobles et 41 pour cent aux bourgeois (3).

Il est de tradition que les grands propriétaires romains ne s'occupent jamais de leurs domaines : ils n'y résident même presque jamais, et, comme leur unique but est d'en retirer un revenu, ils choisissent le procédé le plus commode, le fermage. C'est ici que se place l'institution la plus curieuse de *l'agro romano*, celle des *mercanti di campagna*, expression qui peut se traduire assez exactement en français par *fermier général*. On est ici en présence de la combinaison qu'on appelle en France le *marchandage* : on voit un intermédiaire qui paie un prix au propriétaire et qui fait exécuter les travaux agricoles par d'autres, en les payant très peu et en faisant un bénéfice sur les produits. Le *mercante di campagna* est moins, à proprement parler, un cultivateur qu'un entrepreneur agricole ; il réside en général à Rome même, d'où il dirige l'administration commerciale, tandis qu'il fait diriger la culture des terrains par un employé supérieur. Le nombre des *mercanti* est encore plus restreint que celui des propriétaires ; on n'en compte pas plus de 400

(1) WERNER SOMBART, *La campagna romana*, p. 69.

(2) VALENTI, *La campagna romana*, p. 49.

(3) WERNER SOMBART, *La campagna romana* p. 71.

dans toute la campagne, et encore chaque année il se produit une concentration (1). Il faut du reste, comme nous l'avons fait pour la propriété, distinguer les grands *mercanti* et les petits fermiers, tenanciers de domaines peu étendus. On voit alors que la grande majorité des terres de l'*agro* est aux mains de quelques fermiers seulement. On n'a pas de statistique pour déterminer leur nombre exactement, mais Werner Sombart estime, d'après ses calculs personnels, que la moitié de la campagne romaine est louée par dix fermiers, ce qui fait une moyenne de 10.000 hectares pour chacun. A titre d'exemple, on peut citer l'exploitation Ferri qui loue environ 8.000 *mubbia* de terrain, soit 14.720 hectares (2).

Le *mercante di campagna* appartient à la bourgeoisie romaine, et la plupart des grosses fortunes de Rome ont pour point de départ l'exercice de cette profession (3). Ils forment une association assez fermée et exerçant une sorte de monopole, car les grands propriétaires, désireux avant tout de s'assurer le recouvrement régulier de leurs revenus, s'attachent moins aux prix de location offerts qu'à la solvabilité du fermier et ainsi la concurrence est fort réduite. Tout est monopole, dit L. Pavese, dans la façon de faire valoir les *latifundia* (4). Il en résulte également que les baux, généralement faits pour six, neuf ou douze ans, sont indéfiniment renouvelés. Le prix de location des terres est du reste assez élevé, et il a une tendance constante à la hausse. Suivant les statistiques faites par l'ingénieur Canevari en prenant pour base 137 *tenute*, le prix moyen des biens vendus de 1860 à 1880 a été de 485 livres l'hectare, et le prix moyen des fermages de 43 livres 30. Or les impôts sont environ de 10 livres par hectare, les taxes pour les syndicats hydrauliques et

(1) WERNER SOMBART, *La campagna romana*, p. 83.

(2) WERNER SOMBART, *La campagna romana*, p. 85.

(3) VALENTI, *La campagna romana*, p. 22.

(4) L. PAVESE, *Terre incolte d'Italia*, p. 25 et suiv.

vicinaux de 4 livres et les dépenses d'administration de 1 lire 50, soit un total de 15 livres 50 environ. Il reste donc au propriétaire un revenu net moyen de 27 livres 80 par hectare.

Ces chiffres ont une grande importance, car ils démontrent que le système d'exploitation de l'*agro romano* assure au propriétaire une excellente rémunération de son capital, et que par suite il ne peut qu'être satisfait de l'état actuel qui lui assure un revenu foncier de 5,70 0/0.

Voici alors comment le *mercante di campagna* tire parti des terres qu'il a louées. Il y a dans leur exploitation une sorte de division : d'un côté l'administration agraire proprement dite, et de l'autre le *masseria* qui est l'unité pastorale formée par l'ensemble des troupeaux. La direction générale est bien la même naturellement pour les deux branches, mais les organes d'administration sont distincts. La *masseria* comprend tous les troupeaux qui appartiennent au *mercante di campagna*. Les deux seules opérations importantes en sont l'achat et la vente, car les frais intermédiaires d'entretien sont réduits au minimum. A la tête de la *mandria* se trouve le *capo vergaro*, qui a sous ses ordres un petit état-major de *vergari* ou bergers, une trentaine d'hommes environ, et c'est tout. Sous la conduite des *vergari* les troupeaux sont abandonnés dans la campagne en toute liberté (1).

Il faut remarquer que le grand fermier ne réserve pas à sa *mandria* toute l'étendue des pâturages qu'il possède : il en sous-loue une notable partie, notamment aux montagnards pasteurs de l'Apennin, comme je l'ai dit.

Au contraire, en ce qui concerne la culture proprement dite, le système de la sous-location, très pratiqué autrefois, a tendu à disparaître pendant le cours du XIX^e siècle, et l'exploitation directe a remplacé l'usage des contrats passés

(1) VALENTI, PAYESE, WERNER SOMBART, etc., ouvrages cités ; — René BAZIN, *Les Italiens d'aujourd'hui*, p. 415.

avec les paysans des contrées voisines et comportant une redevance en nature. La culture du blé a bien diminué, on l'a vu, mais le peu qui en subsiste encore est fait pour le propre compte du *mercante*. Pour effectuer les travaux nécessaires : préparation du terrain, ensemencement, moisson et battage de la récolte, ainsi que pour la fauchaison des prairies, le *mercante di campagna* traite avec des entrepreneurs, appelés *caporali*, qui recrutent dans les pays voisins des bandes de travailleurs qu'ils amènent dans l'*agro romano* à l'époque des travaux (1).

J'arrive ainsi à parler des cultivateurs et ouvriers agricoles de la campagne romaine. Leur malheureuse situation est bien connue et il est superflu, après tant d'écrivains même français, de venir retracer leurs souffrances dans la lutte qu'ils ont à soutenir contre la malaria pour arriver à vivre moyennant un véritable salaire de famine. Mal nourri, mal vêtu, couchant dans les champs *malgré la malaria* ou bien dans des cavernes et des huttes de paille, le travailleur agricole mène au ^{xx}e siècle une vie qui pourrait lui faire envier celle de ses prédécesseurs, les esclaves qui sous l'empire romain cultivaient les domaines des riches patriciens. En 1881, il y avait dans l'*agro* 556 maisons pour 12.734 personnes (2). Indépendamment de toute autre considération, la nécessité de relever la condition des classes rurales de la campagne romaine s'impose urgente, et l'on ne saurait trop déplorer que rien encore n'ait été fait.

Le nouveau gouvernement italien, à peine installé à Rome, avait cependant paru prendre à cœur de remédier au triste état de la campagne romaine. Un décret royal du 20 octobre 1870 nomma une commission chargée d'étudier les réformes à faire dans le territoire de l'*agro romano*.

(1) Angelo CELLI, *Come vive il campagnolo nell'agro romano*, p. 15 et suiv.

(2) Angelo CELLI, p. 20.

C'était l'inauguration de la politique que le gouvernement italien a toujours suivie dans la matière qui nous occupe : nommer des commissions, rédiger des projets de loi et ajourner toujours les réformes pratiques. En effet ce fut seulement le 11 décembre 1878 que fut promulguée la première loi concernant l'*agro romano*; elle n'en a d'ailleurs modifié en rien les conditions.

La liquidation des biens des communautés religieuses dans la province romaine aurait pu, si cette opération avait été bien conduite, servir à jeter les bases d'un système de colonisation ayant pour but la reconstitution de la petite propriété. Telle fut bien à l'origine la conception du législateur, mais malheureusement les préoccupations d'ordre fiscal dénaturèrent les principes théoriques, et cette liquidation n'a également rien pu modifier. La loi du 19 juin 1873 déclara expropriées les communautés religieuses dans l'*agro romano*, et leurs biens s'élevant à 46.733 hectares furent mis en vente aux enchères publiques (1). Il était dit qu'autant que possible les biens seraient divisés en petits lots, et en outre qu'une partie pourrait être concédée en location héréditaire contre le paiement d'une redevance et avec possibilité de rachat selon les règles du code civil. Mais il était facile cependant de prévoir que nul paysan ne pourrait se risquer à acquérir des lots si nul délai ne lui était donné pour acquitter le prix, et que même il lui serait impossible de prendre en emphytéose des terrains incultes et marécageux, alors que nulle institution de crédit agricole ne pouvait lui fournir des avances pour leur mise en valeur. En outre il était évident qu'avec la faculté donnée au grands propriétaires et aux riches *mercanti di campagna* de concourir à ces ventes les lots seraient accaparés par eux, et ne serviraient qu'à agrandir le *latifundium* voisin ou même à en constituer de nouveaux. C'est ce qui se produisit; un rapport officiel de

(1) WERNER SOMBART, *La campagna romana*, p. 180 et suiv.

la commission de liquidation en fait l'aveu (1). « Les efforts faits par le gouvernement, y est-il dit, pour détruire dans la campagne romaine les possessions territoriales de l'Eglise n'ont eu aucun résultat pratique; les acheteurs qui se sont présentés ont toujours acquis plusieurs petits lots pour les réunir en un seul tènement, et cela, soit parce que beaucoup de lots étaient dépourvus de bâtiments, soit parce que la nature du terrain ne se prêtait pas à une culture par parcelles (2). » A la fin de 1881, il avait été vendu 53 tènements d'une superficie totale de 27.213 hectares, sur lesquels six seulement avaient été divisés en petits lots. Or sur les six, cinq formant seize parcelles furent adjugés à un seul acquéreur, car on n'en trouva pas d'autres, et quant au premier divisé en trois parcelles, il se présenta bien trois acheteurs, mais peu après deux d'entre eux cédèrent leurs lots au troisième (3).

Du reste le fractionnement ne pouvait être qu'illusoire, étant donné que les divisions s'effectuaient sans tenir aucun compte de la nature, ni de la situation des fonds. Par exemple, on divisa inutilement en trois parcelles le tènement de la *Conca* de 5.625 hectares, placé à l'extrémité de l'*agro*, à une très grande distance de Rome et complètement dépourvu d'habitations. Pourquoi du reste aurait-on perdu du temps à essayer le fractionnement, alors que la vente en bloc était assurée et beaucoup plus lucrative? Les dispositions de la loi avaient été scrupuleusement observées, la vente de petits lots avait été tentée et n'avait pas réussi; c'était une excuse bien suffisante pour ne pas tenter de nouveaux essais. Et ce principe admis, on finit par ne plus se préoccuper que des intérêts du trésor et les grandes propriétés furent toutes vendues non divisées. De cette façon furent adjugés 36 tènements à des prix variant

(1) Monographie intitulée, *Sulle condizioni dell'agricoltura e pastorizia della provincia di Roma*, vol I, p. 112.

(2) A. CELLI, *Come vive il campagnolo nell'agro romano*, p. 68.

(3) WERNER SOMBART, *La campagna romana*, p. 182.

de 50.000 à 100.000 lires chacun, 42 tenements de 100.000 à 150.000 lires, 4 de 500.000 à un million de lires, 2 dépassèrent même un million, et naturellement tous les acheteurs furent de grands propriétaires ou des *mercanti di campagna* (1).

Le résultat des opérations d'emphytéose ne fut pas moins désolant. Pour un ensemble de biens de 14.022 hectares de superficie, il se présenta 21 concurrents. La grandeur moyenne de chaque lot était de 750 hectares environ ; le petit paysan ne pouvait donc pas acheter. Les lots furent pris par de riches propriétaires ou par de grands fermiers de la campagne, il est donc évident que l'organisation sociale du territoire resta ce qu'elle était auparavant (2). Il est vrai que, dans la rédaction des clauses du contrat d'emphytéose, la clause d'amélioration était insérée (disparition des marais stagnants, obligation de reboiser, construction de bâtiments, etc.). Mais l'emphytéote, patricien romain ou riche *mercante di campagna*, eût été ainsi obligé d'entreprendre des travaux contraires à son intérêt, et il fit tout son possible pour s'y soustraire. Admettons même qu'il ait commencé à les exécuter : une fois les diverses plantations faites, l'emphytéote ne s'en est plus occupé et les a laissées dépérir. De même, s'il a creusé des fossés d'écoulement, il s'est bien gardé de les entretenir. Quant aux bâtiments, il s'est contenté d'élever de misérables baraques pour les ouvriers, et ceux-ci n'y couchent que s'ils travaillent à proximité. Il a agi de même en ce qui concerne les écuries, se contentant d'élever une grossière étable qui reste toujours vide, et enfin, il a évité l'obligation qui lui était imposée de mettre chaque année en prairies artificielles 10 hectares de terrains incultes, en semant chaque année 10 hectares de prairies et en changeant chaque année l'assiette. C'est là la conduite

(1) WERNER-SOMBART, Id., p. 183.

(2) VALENTI, *L'agricoltura e la classe agricola*, p. 77 et suiv.

qu'ont tenue depuis 1875 tous les propriétaires emphytéotiques de l'*agroromano*, et ainsi leurs tenures sont administrées comme les grandes propriétés libres qui les entourent. Le gouvernement n'a jamais pu rappeler les concessionnaires à l'observation de leurs obligations, car il n'a qu'un moyen coercitif à sa disposition, le retrait de la concession. Mais il lui faudrait rembourser les quelques améliorations exécutées et comme on les lui ferait payer un prix exorbitant, il s'est bien gardé de le faire et n'a jamais troublé la quiétude des nouveaux latifondistes.

Malgré l'insuccès de cette tentative, le législateur tenta encore, de bonne foi peut-être, de prendre des mesures nouvelles pour la régénération de la région romaine. Une loi fut votée en 1878. Je n'en parlerai pas parce qu'elle a été remplacée par la loi de 1883 (1). Au commencement de 1880, le ministre des travaux publics nomma une commission d'enquête pour étudier une nouvelle orientation des réformes agraires. La commission, sous la direction d'un homme actif et intelligent, M. di Tucci, se mit aussitôt à l'œuvre et dès le mois de juillet 1880, remit au ministre un rapport qui constituait un véritable plan de colonisation de la campagne romaine. Elle avait interrogé les principaux propriétaires et *mercanti di campagna*, et leurs réponses à tous pouvaient se condenser dans cette phrase stéréotypée : « Nous, propriétaires et fermiers, nous nous trouvons très bien de l'état de choses actuel et nous sommes opposés à tout changement. Du reste une réforme dans le mode de culture, comme par exemple le fractionnement et la culture intensive, n'est pas possible en raison des conditions climatologiques et de la faible épaisseur de la couche de terre végétale qui recouvre le tuf de la campagne romaine (2) ».

(1) *L'Annuaire de législation étrangère* (année 1878, p. 348) donne le texte de la loi du 11 déc. 1878 avec une longue notice sur l'*agroromano* ; — V. aussi René BAZIN, *Les Italiens d'aujourd'hui*, p. 172.

(2) WERNER-SOMBART, *La campagna romana*, p. 488.

Malgré ce début peu encourageant, la commission proposait des réformes positives et qui semblaient destinées à avoir les plus heureux effets pour la guérison de l'*agro*. Les principales propositions de la Commission peuvent ainsi se résumer :

1° Construction, avec le concours financier de l'Etat, de quatre villages, appelés « centres habitables (1) » et situés, autant que possible, à proximité des quatre voies ferrées qui se réunissent à Rome.

2° Colonisation des centres avec environ 200 familles, soit environ un millier d'habitants en tout.

3° Expropriation, par les soins de l'Etat, de la surface nécessaire pour implanter ces villages, qui devront pouvoir renfermer environ 4.000 personnes durant les premières années et 5.000 au moins après la première période d'établissement. Pour procurer aux nouveaux colons la terre nécessaire à leur subsistance, le gouvernement pourra inviter les propriétaires limitrophes à céder spontanément une superficie approximative de 600 hectares. Une fois écoulé un certain délai imparti aux propriétaires, le gouvernement devra exproprier, conformément à la loi, l'étendue nécessaire à la vitalité du nouveau centre, au préjudice des propriétaires qui n'auront pas voulu se résoudre à la cession spontanée.

4° Avant d'envoyer les nouveaux colons habiter la colonie, le gouvernement pourvoira à ses frais à la construction des routes et fossés d'écoulement pour assainir le pays, ainsi qu'à la fourniture de l'eau potable.

5° L'Etat avancera aux nouveaux colons les capitaux nécessaires pour les frais de premier établissement : construction de maisons d'habitation et premier ensemencement du terrain.

6° Pour le remboursement de ces capitaux, le colon res-

(1) PINTO, *Roma, l'agro Romano ed i centri abitabili*.

lera tenu de payer une redevance annuelle qui pourra être fournie en nature.

7° Organisation de la police et de la sûreté publique dans les nouveaux centres.

8° Dispositions financières pour l'organisation des opérations fiscales, d'une manière aussi simple et aussi peu vexatoire que possible, et ouverture d'un crédit spécial, de la part de l'Etat, pour toute personne qui voudrait introduire des réformes utiles ou de nouvelles cultures dans la campagne romaine.

On comprend que pour l'exécution d'un semblable projet, il aurait fallu que l'Etat fit d'assez grands sacrifices financiers : aussi les ministres furent-ils épouvantés à la lecture du rapport élaboré par la Commission, et le Conseil des ministres commença par supprimer la création de trois villages sur quatre. Peu après, la commission parlementaire, chargée d'étudier le projet ainsi mutilé, supprima encore ce dernier vestige des conceptions primitives, et enfin, après toutes les suppressions que lui firent subir les discussions parlementaires, il en sortit la loi du 8 juillet 1883 qui ressemble peu au projet primitif (1). De réformes sociales il n'est plus guère question et même il semble que tout l'idéal du législateur ait été une sorte d'exploitation plus perfectionnée, mais toujours sous forme de pâturage avec maintien du *latifundium*. De plus la loi qui n'était applicable qu'à une zone de 10 kilomètres autour de Rome, n'y a même pas été appliquée (2).

La question de l'*agro romano* a été brusquement remise sur le tapis en 1903 avec un projet de loi présenté par M. Bacelli, ministre d'agriculture, industrie et commerce. Ce projet n'a encore été approuvé que par la Chambre des Députés, mais tout fait prévoir qu'il le sera sous peu défini-

(1) René BAZIN, *Les Italiens d'aujourd'hui*, p. 175 et suiv.

(2) L'*Annuaire de législation étrangère* (année 1883, p. 443) donne le texte de la loi du 8 juillet 1883.

tivement. Il s'occupe des mesures de bonification et des moyens propres à les réaliser. Les mesures de bonification sont des mesures sanitaires, le morcellement des *latifundia*, l'établissement de voies de communication, la bonification hydraulique, etc. Ce qui est plus délicat, c'est d'en assurer l'exécution. Pour cela le projet actuel donne à l'Etat le droit d'exproprier les grands propriétaires moyennant une indemnité égale à 80 fois l'impôt foncier ; les terrains seront alors revendus par lots moyens, assez considérables pour pouvoir nourrir chacun une famille entière, et avec obligation de faire certains travaux et certaines améliorations. L'Etat encourage tous les propriétaires à faire des travaux de bonification, en exemptant d'impôts pendant dix ans les terrains bonifiés et les constructions rurales. Enfin il s'occupe du côté pécuniaire et prévoit des combinaisons financières pour payer les expropriations et faire des prêts (1).

Tel est le résumé du projet actuel. C'est encore un essai bien timide et il ne s'étendra pas à tout l'*agro romano*, mais il laisse du moins espérer qu'il marquera l'avènement d'une politique nouvelle venant remédier aux tristes conditions économiques et sociales de la campagne romaine.

(1) *Atti parlamentari, Legislatura XXI, 2^e sessione 1903, documenti del senato* (n. 189).

CHAPITRE III

La Sicile

La crise agraire qui sévit sur la Sicile a pris un caractère particulièrement alarmant, car elle a entraîné une crise à la fois sociale et politique qui s'est déjà manifestée violemment, lors des troubles de 1893 et 1894. Ces soulèvements populaires ont pu alors être étouffés par une violente répression, mais les classes agricoles, de plus en plus aigries par la misère croissante, sont restées très agitées. Le mouvement socialiste s'y développe, et l'île peut d'un jour à l'autre redevenir le théâtre de tumultes agraires, si aucune mesure n'est prise pour en améliorer les conditions économiques et sociales.

La Sicile jouit cependant d'un climat exceptionnellement heureux et naturellement salubre : c'est un des pays où la température est la plus égale. Il est vrai que dans certaines parties les marécages sont dangereux, mais la faute en est à l'homme qui laisse croupir les eaux (1). Le terrain sicilien est très fertile, mais mal cultivé : l'homme a bouleversé la nature.

Le problème de la colonisation apparaît ici comme plus compliqué encore que dans l'*agro romano*. D'une part on se trouve en présence d'une très grande concentration de la propriété, avec tous les maux qu'entraîne le *latifun-*

(1) VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Dictionnaire universel de géographie moderne*, t. 5, v° Sicile, p. 905; — ELISÉE RECLUS, *Nouvelle géographie universelle*, t. 1^{er}, p. 460 et suiv.

dium, et d'autre part on rencontre également la petite propriété morcelée jusqu'à la pulvérisation (1).

La Sicile est en effet partagée en deux zones distinctes (2). La première, et la plus étendue, comprend la majeure partie des provinces de Trapani et de Palerme, les provinces de Girgenti et de Caltanissetta, une grande partie de la province de Syracuse, les arrondissements de Nicosia et de Callagirone dans la province de Catane, enfin l'arrondissement de Mistretta et une partie de celui de Castrolibero dans la province de Messine : c'est la zone où domine le *latifundium* avec toutes ses conséquences économiques, sociales et politiques, c'est-à-dire culture extensive, comprenant l'alternance des céréales avec le pâturage errant et la jachère — contrats agraires vexatoires pour le paysan — population rurale agglomérée en quelques centres distants parfois de plus de 15 kilomètres des champs que les habitants doivent cultiver — campagnes malsaines, peu sûres, privées d'eau, inhabitées et du reste inhabitables dans les conditions présentes. C'est également la zone qui nous intéresse particulièrement, car c'est celle qu'il s'agit de coloniser, comme la campagne romaine avec laquelle elle présente tant d'analogies.

La seconde zone, d'une étendue bien plus restreinte, comprend, outre quelques oasis épars dans la province de Syracuse, une bande peu large sur les rivages de la partie septentrionale de l'île, à partir de Mazzara et Trapani sur

(1) N. COLAJANNI, *Gli avvenimenti di Sicilia*, p. 75. En Sicile on passe brusquement de la très grande à la très petite propriété. P. Villari cite un fond concédé en 1860, et qui appartient aujourd'hui à 15 personnes, dont plusieurs ne paient qu'une lire de redevance. Un autre, concédé pour 18.000 livres de redevance, est divisé entre 930 personnes payant de 4 à 9 livres. Il devient impossible au propriétaire de recouvrer ces redevances infimes. (P. VILLARI, *La Sicilia e il socialismo*, p. 111-112).

(2) Sidney SONNINO et Leopoldo FRANCHETTI, *La Sicilia nel 1876* — A. di San GIULIANO, *Le condizioni presenti della Sicilia*, p. 6. et suiv.

la côte occidentale jusqu'au versant oriental de la province de Messine. Dans cette zone la propriété est très divisée, l'agriculture est variée et très intensive, les agrumes et le vin sont les deux sources principales de richesse et la culture des céréales n'y est que secondaire. Bien que le *latifundium* ne s'y rencontre pas, elle est loin de se trouver dans des conditions prospères. Il y a eu une période florissante après la formation de l'unité italienne ; tous les produits, vins, fruits, oranges, citrons, olives se vendaient à des prix élevés. Mais peu à peu tout changea. La France avait de moins en moins besoin de vins italiens, parce qu'elle avait reconstitué ses vignobles détruits par le phylloxéra, qui à son tour dévastait les vignobles siciliens. La rupture des traités de commerce aggrava encore la situation. De 1890 à 1898 on a calculé que le prix du vin avait baissé de 60 pour cent et le prix des fruits de 75 pour cent. Il en résulte un très grand malaise dans la classe des petits cultivateurs, et le signal des troubles de 1893 a été précisément donné dans ces régions où la propriété est très divisée : Cette constatation paraît intéressante, car elle montre que la crise sicilienne n'est pas limitée à la région des *latifundia* ; sans vouloir préjuger la question on peut se demander s'ils sont à eux seuls la cause de tout le mal (1).

La Sicile a toujours été la terre classique des *latifundia*. Déjà sous la domination romaine la propriété était concentrée en un très petit nombre de mains, et les grands patrimoines de cette époque se sont perpétués jusqu'à nos jours presque sans changement. Il y avait eu cependant une transformation dans la condition de la propriété durant la période féodale (2). Les anciens *latifundia* devinrent des fiefs, lesquels étaient grevés d'une foule de servitudes au profit des paysans : droit de pacage, droit d'affouage, droit

(1) A. di SAN-GIULIANO, *Le condizioni presenti della Sicilia*, p. 26, 27 et 30. Pour cet auteur, la cause principale de la situation en Sicile consiste dans la dépréciation de tous les produits agricoles.

(2) Vitto PASSALACQUA, *I latifondi e le leggi agrarie*, p. 39-50.

de glanage, droit de ramasser les glands et de couper de l'herbe, etc. : il en résultait que les classes rurales pouvaient dans une certaine mesure vivre sur les terres du seigneur. L'abolition de la féodalité en 1812 est venue faire revivre les modes de la propriété romaine. En effet la constitution de 1812 s'exprimait ainsi dans son article 41 :

« Il n'y aura plus de fiefs en Sicile et toutes les terres y seront possédées comme allodiales, en conservant toutefois dans les familles l'ordre de succession qui y est en usage actuellement. De même les juridictions baronales cesseront, et en revanche les barons seront affranchis de toutes les charges auxquelles ils avaient jusqu'à ce jour été assujettis en raison de leurs droits féodaux ».

La suppression de la féodalité ne fut donc guère avantageuse pour les paysans. Du jour au lendemain l'ancien fief se transforma en franc-allevé, et les anciens usagers perdant le droit d'exercer des *usi civici* sur les nouveaux *latifundia* se virent transformés en prolétaires n'ayant d'autre ressource que leurs bras (1). Il est vrai qu'entre les ex-feudataires et les communes, il y a eu un partage de la terre sur la base de l'intensité des droits d'usage exercés par les habitants, mais la répartition a été si mal faite que ceux-ci en ont bien peu profité (2).

La situation devint plus mauvaise encore pour les classes agricoles, quand les lois de 1866 et 1867 décrétèrent l'abolition de la main-morte ecclésiastique. Les ventes se firent en bloc, et il se constitua de vastes domaines d'où disparurent les coutumes séculaires que les couvents et les évêchés avaient tolérées(3).

(1) Enrico LONCAO, *Il lavoro e le classi rurali in Sicilia*, p. 58-62; — COLAJANNI, *Gli avvenimenti di Sicilia* p. 90 et suiv. ; — G. SALVIOLI, *Le latifundium sicilien et son mode d'exploitation*, dans le *Devenir Social*, t. 1, 1895 p. 450.

(2) FORTUNATO, *La questione demaniale nelle provincie napoletane*; — COLAJANNI, *Gli avvenimenti di Sicilia*, p. 35, note.

(3) MANFREDI, *La colonizzazione interna in Europa*, p. 49.

En résumé tout a contribué pendant le cours du XIX^e siècle à implanter en Sicile un régime de grande et même d'immense propriété sous forme de *latifundium*. Ce qui caractérise la grande propriété en Sicile, c'est qu'elle est jointe à la culture extensive, et par suite quand on parle de *latifundium* on entend par là la grande unité culturale, plutôt qu'un tènement plus ou moins étendu appartenant à un seul individu ; on peut en effet concevoir un *latifundium* divisé entre plusieurs personnes, en ce qui concerne la propriété, et subsistant encore comme unité de culture.

La concentration de la propriété est encore rendue plus funeste par l'absentéisme des grands propriétaires. Aucun ne réside dans ses terres : les plus riches vivent à Palerme ou dans les villes du continent. Plusieurs même sont des étrangers qui ne connaissent pas leurs domaines (1). Les plus pauvres habitent les petites villes de la Sicile. Car il est inexact de se représenter les latifondistes siciliens comme de grands seigneurs plusieurs fois millionnaires, ainsi que le disent couramment les socialistes. Sans doute, quelques-uns sont très riches, mais la généralité des 1500 grands propriétaires, qu'une statistique de 1881 comptait dans la Sicile, est loin de se trouver dans une situation brillante. Il y a une antithèse complète entre eux et les latifondistes de la campagne romaine. Voici ce que dit à ce sujet un Français, le vicomte Combes de Lestrade, dans une étude qui fait autorité même en Italie (2). « Les propriétaires de grands domaines, ou comme on les appelle encore, par un souvenir classique, de *latifundia*, ont vu leurs revenus baisser, d'abord parce qu'au milieu du progrès général ils sont restés stationnaires, puis d'une façon moins relative à cause

(1) Il faut faire une exception en faveur du duc d'Aumale qui fit de grandes améliorations dans sa propriété du Zucco, près de Palerme (P. VILLARI, *La Sicilia e il socialismo*, p. 57).

(2) COMBES DE LESTRADE, *La crise en Sicile*, dans le *Journal des Economistes*, mars et avril 1894. Cet article, traduit en Italien, a paru dans le *Giornale degli Economisti* (1894).

de la baisse des blés et de la ruine de leurs vignobles... Au total, de toutes les accusations portées contre la grande propriété, la plus ridicule est celle d'enrichir son propriétaire aux dépens de ceux qui la travaillent. Le grand propriétaire est près de la ruine complète et ses souffrances ont précédé celles des classes laborieuses qui en dérivent... La marche de la crise est facile à déterminer. Prenons la situation d'un propriétaire quelconque en 1860, par exemple. Ses revenus et ses dépenses étaient équilibrés à peu près... Subitement les charges augmentent, et on sait avec quelle rapidité. La comparaison entre le budget des Deux-Siciles et celui du royaume d'Italie suffit à le montrer. En même temps, le prix de tout ce qu'il achète augmente, celui de tout ce qu'il vend diminue ». Pour faire face à ces dépenses le propriétaire emprunte et le déficit s'accroît par les intérêts à payer. Peu après arrive la fièvre du vin et les propriétaires, voyant là un moyen de se relever, hypothèquent leurs terres pour planter de la vigne. Mais surviennent le phylloxéra et la baisse des vins. Et alors le propriétaire ne peut plus payer ses impôts ni les intérêts de ses dettes.

« Il est à bout de forces, continue M. Combes de Lestrade. Il a dû faire tous les sacrifices possibles en renonçant à toutes les dépenses de vanité. On ne peut pas lui demander de réduire les autres, à lui dont la sobriété et la parcimonie nationales se contentent d'un minimum. La lutte qu'il soutient est tellement âpre, le souci de satisfaire au fisc tellement poignant, il souffre tellement de comparer la position qui attend ses enfants à celle qu'avait son père qu'il envie plus qu'il ne plaint le voisin qu'on a exproprié, et qui vit à la ville, mal sans doute, mais ne songeant qu'au pain quotidien. Voilà la vraie situation des grands propriétaires. Il y a des exceptions, nous le savons. Elles ne prouveraient rien. Elles sont peu nombreuses. D'ailleurs il n'en existe pas à cette affirmation : tous les grands propriétaires sont appauvris et si tout ne se modifie pas, tous deviendront pauvres (1) ».

(1) COMBES DE LESTRADE, *loc. cit.*

Cette appréciation, bien que très favorable aux propriétaires, est juste en ce sens que ceux-ci sont réellement très endettés : la dette hypothécaire de la Sicile dépasse un milliard. Dans ces conditions, on ne peut espérer que les propriétaires privés de capitaux puissent changer le mode traditionnel de tirer parti de leurs terres qui est l'affermage en bloc.

On retrouve en effet en Sicile, avec quelques variantes et sous un autre nom, l'institution du *mercante di campagna* de l'*agro romano*. Le *gabellotto* fait métier de louer les grands domaines, en payant au propriétaire un revenu fixe, pour les céder à d'autres à de plus dures conditions. Ils sont, en résumé, des capitalistes qui se livrent à la spéculation terrienne comme ils se livreraient à toute autre spéculation. Il faut, en effet, pour cultiver ces vastes propriétés, des troupeaux pour le pâturage, des bœufs pour labourer, de l'argent pour payer les ouvriers et les taxes. C'est le *gabellotto* qui apporte ses capitaux et son activité et libère le propriétaire de tout souci, tout en lui assurant un revenu fixe et régulier. Le bail a lieu ordinairement pour trois ou six ans, rarement pour neuf ans, parce que le propriétaire espère toujours que les conditions de l'agriculture s'amélioreront et que le prix de location pourra être augmenté. Le *gabellotto* n'a donc aucun intérêt à faire des dépenses d'améliorations, qui profiteraient à son successeur ou au propriétaire qui augmenterait le fermage. Son intérêt est au contraire de tirer le plus possible du sol, sans s'inquiéter s'il le laisse épuisé à celui qui vient après lui. En résumé, le *gabellotto* est de sa nature un agriculteur stationnaire, rebelle à tout progrès (1).

De même que le grand propriétaire, le grand fermier sicilien se trouve dans une situation des plus précaires et il y a une opposition complète entre lui et le riche *mercante di campagna* romain. Pendant toute la première

(1) P. VILLARI, *La Sicilia e il socialismo*, p. 61 et suiv.

moitié du XIX^e siècle les *gabellotti* s'enrichissaient ; beaucoup même devinrent grands propriétaires en achetant des lots de terrains domaniaux ou de biens ecclésiastiques (1). Mais après 1860, la concurrence entre les grands fermiers devint plus vive et le prix des fermages s'éleva (2). Différentes causes ont contribué à amener ce résultat : notamment l'extension et l'amélioration des voies de communication, et aussi les prix élevés des denrées par suite des traités de commerce conclus avec la France. Aussi le nombre des fermiers augmenta durant cette période. Beaucoup de petits cultivateurs ayant acquis quelques avances, voulurent essayer d'arriver à la fortune en louant de grands domaines. Les anciens *gabellotti*, encouragés par les bonnes affaires, voulurent maintenir leurs positions et firent hausser les prix des fermages. Ainsi, d'après des enquêtes officielles, on a calculé que les fermages ont doublé en une vingtaine d'années. Voici quelques chiffres relatifs à la province de Trapani (3).

	1860-1864	1880-1884
Terrains ensemencés . . par hectare	34.20 livres	70.26 livres
Vignobles »	85.33 »	123.88 »
Plantations d'oliviers . . »	56.42 »	76.56 »
Pâturages »	12.61 »	24.45 »

A ce moment également, le fermage changea de forme. Souvent auparavant il était payable en nature, peu à peu il se transforma en argent. Or, tandis que le fermage en nature était soumis aux conditions du marché, la nouvelle forme n'en faisait pas courir les aléas. Déjà cependant on pouvait prévoir les signes précurseurs de la crise agricole. La concurrence américaine se faisait sentir, les vignobles étaient ravagés par le phylloxéra à un tel point que dans beaucoup d'endroits on les avait remplacés par le blé ou le

(1) CARINI, *La quistione sociale in Sicilia*, p. 24.

(2) E. LONCAO, *Il lavoro e le classi rurali in Sicilia*, p. 82-84 et 90.

(3) SALVIOLI, *Gabellotti e contadini in Sicilia nella zona del latifondo*, dans la *Riforma sociale*, 1894, vol. 1.

pâturage. La terre soumise trop longtemps à une culture épuisante produisait de moins en moins; etc. Aussi la situation des fermiers devenait sans cesse plus difficile, beaucoup durent cesser la lutte et actuellement les *gabellotti*, loin de s'enrichir, ont beaucoup de peine à retirer chaque année un bénéfice suffisant pour leur permettre de vivre(1) : ils ne peuvent y arriver qu'en pressurant toujours davantage les classes rurales, comme on peut le voir en étudiant la façon dont les *latifundia* sont exploités.

Après l'avoir affirmé, le *gabellotto* divise le fonds en trois parties. Il garde généralement pour lui la première qui est composée de pâturages afin de pouvoir posséder une *masseria* de bétail. Des deux autres parties qui sont destinées à la culture des céréales, il s'en réserve ordinairement une qu'il fait cultiver à ses frais par des journaliers. Quant à la troisième, il la sous-loue à de petits cultivateurs, par lots de 4 à 5 hectares : le contrat est fait pour 2 ou 3 ans. Ces petits tenanciers, appelés *borgesi*, forment une classe sociale un peu au-dessus de celle des simples journaliers ; ils possèdent une charrue, une paire de bœufs ou de mulets, parfois même une maison et un petit morceau de terre en propre. Les contrats, assez variables dans les détails, peuvent se ramener à deux groupes principaux.

D'abord le contrat de *terratico* ou *a terraggeria*. Dans ce cas le *borgese*, qui prend le nom de *terraggiere* ou de *terraticchiere*, doit donner à son patron trois, quatre ou même cinq *terraggi* ou *salme* de grain pour chaque *salma* (2) de terre ; c'est-à-dire qu'il doit donner 3, 4 ou 5 fois ce qu'il a ensemencé. Il n'est tenu aucun compte des cas fortuits ; peu importe que l'année soit bonne ou mauvaise. Si la grêle détruit toute la récolte il doit payer quand même (3).

(1) N. COLAJANNI, *Gli avvenimenti di Sicilia*, p. 76 et suiv.

(2) La *salma* de terre vaut 1 hectare 746. — La *salma* de grain vaut 2 hectolitres 75.

(3) P. VILLARI, *La Sicilia e il socialismo*, p. 66.

L'autre forme de contrat est la *metateria*, en vertu de laquelle le *borgese* ou *metatiere* doit donner au *gabellotto* deux tiers de la récolte, plus la semence qui lui a été avancée par son patron; parfois il doit donner les trois quarts au *gabellotto* sans restituer alors la semence.

A première vue, et en songeant que le cultivateur ne travaille qu'une partie de l'année, on pourrait admettre que ces contrats ne sont pas aussi léonins que beaucoup le prétendent. Mais ce qui en réalité les rend vraiment durs et même insupportables, c'est leur caractère variable, indéterminé et sans cesse soumis à la concurrence; puis ce qui les aggrave surtout, ce sont les redevances accessoires, auxquelles on donne le nom significatif d'*angherie*, littéralement *extorsions*: droit de *sfrido*, pour compenser la perte que subit au vannage le grain de la semence, — droit de *cuccia* ou de *maccherone*, qu'il faut donner au *campiere* (garde particulier, — droit de *galletto*, droit de *strazzatura* et une foule d'autres. Tous ces droits sont des survivances des coutumes féodales; ils ne sont pas tous obligatoires; quelques-uns sont volontaires en principe, mais le petit tenancier est en réalité forcé de s'y soumettre pour ne pas encourir le mauvais vouloir de son patron (1). Il y a encore d'autres manières de spolier le *borgese*. Certains *gabellotti* recourent même à l'emploi de fausses mesures pour grossir la part qui doit leur revenir (2). Dans les années moyennes il reste cependant au *borgese* une certaine quantité de grain pour sa part. Supposons qu'il en ait pour une valeur de 350 livres. On a calculé qu'il avait travaillé environ 100 jours, ce qui porterait sa journée à 3 l. 50. Ceci paraît d'abord très rémunérateur. Mais si l'on considère que cela représente pour lui le travail de toute l'année, il faut bien en conclure qu'il n'a pas gagné en moyenne une lire par

(1) BAER, *Il latifondo in Sicilia*, dans la *Nuova Antologia*, 15 avril 1883.

(2) A. DI SAN GUILIANO, *Le condizioni presenti della Sicilia*, p. 48.

jour pour lui et toute sa famille (1). Et dans les mauvaises années, que deviendra-t-il ?

Il faut ajouter de plus que le *borgese* est en proie à l'usure d'une manière révoltante. Le plus souvent, en effet, il n'a aucune avance ; en attendant la récolte il faut cependant qu'il vive avec sa famille et qu'il puisse tous les deux mois payer les impôts. La conséquence inévitable est que le *borgese* doit emprunter ou, suivant l'expression du pays, recevoir de son patron des *soccorsi* en grains. Il doit dans ce cas payer un intérêt de 25 pour cent, même si le *soccorso* est donné peu de temps avant la moisson (2). L'usurier de profession est encore plus exigeant. En résumé l'usure est le fléau des populations rurales de la Sicile, qui se trouvent par elle maintenues dans un état complet de servitude (3).

Les petits tenanciers, *metatieri* ou *terratichieri* représentent cependant une classe un peu au-dessus du prolétariat auquel j'arrive. Il faut distinguer les ouvriers agricoles qui travaillent à l'année ou au mois, et ceux qui travaillent à la journée. Parmi les premiers, il convient de signaler comme particulièrement dur le sort de ceux qui gardent les troupeaux. M. Colajanni dépeint ainsi leur existence :

« Les bergers dorment rarement à couvert. Pendant l'hiver, recouverts de peaux de mouton qui leur donnent l'aspect d'hommes primitifs, ils restent exposés aux pluies et aux tempêtes. L'été, durant les journées accablantes, ils sont heureux quand ils trouvent un arbre ou un repli de terrain qui leur procure un peu d'ombre. Ils se nourrissent de pain desséché, d'herbes cuites sans assaisonnement, et parfois, si un animal meurt, ils mangent sa chair. Tous ces

(1) Voir dans le *Giornale degli economisti*, octobre 1894, un article signé « *Un libero scambista siciliano* ».

(2) COLAJANNI, *Gli avvenimenti di Sicilia*, p. 60. D'après cet auteur, l'intérêt monte quelquefois à 30 pour cent.

(3) P. LONCAO, *Il lavoro e le classi rurali*, p. 126. L'auteur dit que l'usure atteint le taux de 2 sous par lire et par mois.

hommes affectés au pâturage ne retournent chez eux qu'une fois par mois ou même tous les trois mois, au grave détriment des rapports de famille. Leurs salaires, outre leur maigre nourriture, varient de 75 à 200 livres par an. En outre ils ont le droit de posséder en propre quelques animaux parmi ceux de leur patron, ce qui augmente leur salaire d'une trentaine de livres. On comprend qu'avec ces salaires dérisoires une famille ne peut vivre honnêtement, et alors les gains supplémentaires sont fournis par le brigandage, les bergers étant presque toujours amis et complices des voleurs de bestiaux et des brigands : faut-il en être surpris ? (1) ».

Mais ce sont surtout les simples journaliers agricoles, les *braccianti* qui sont vraiment les parias de l'île. Suivant la récolte et suivant la saison, ils gagnent de 40 centimes à une lire par jour. Ceux qui gagnent une lire sont parmi les plus heureux, et cela ne leur arrive que pendant quelques mois de l'année (2). On comprend donc que la misère la plus affreuse atteint ces familles, dès qu'une maladie ou un chômage forcé amené par des pluies ou d'autres causes vient supprimer ce faible salaire. Il y a une trentaine d'années, les moissonneurs gagnaient jusqu'à 2 l. 50 par jour ; pendant ces dernières années, on les a vus parfois payés seulement 75 centimes pour des journées de 16 heures sous un soleil de feu (3). Leurs maux sont encore augmentés par ce fait que les paysans n'habitent pas dans les campagnes, mais vivent agglomérés dans de gros centres. Les journaliers doivent donc faire chaque matin et chaque soir une longue marche pour aller au travail et en revenir. Si la distance est trop grande, ils doivent alors passer la nuit au milieu des champs, sous des abris rudi-

(1) N. COLAJANI, *Gli avvenimenti di Sicilia*, p. 66-67.

(2) E. LA LOGGIA, *Moti di Sicilia*, dans le *Giornale degli economisti*, mars 1894.

(3) A. DI SAN GIULIANO, *Le condizioni presenti della Sicilia*, p. 93 et suiv.

mentaires, exposés à la malaria qui existe dans de nombreuses régions de la Sicile. L'agglomération dans les villes a également le malheur de soumettre les paysans à la perception des taxes communales, notamment l'octroi et le *fuocatico*, qui sont écrasantes, le *dazio consumo* (octroi) portant surtout sur les denrées de première nécessité comme le pain (1).

La situation ne fait qu'empirer chaque année, car la population va toujours en augmentant et par suite le nombre des prolétaires cherchant de l'ouvrage grandit, tandis que par suite de la crise agraire le travail devient moins abondant. La population qui en 1861 n'était que de 2 millions environ, atteint aujourd'hui 3 millions et demi (2).

L'émigration pourrait servir de débouché à ce surcroît de population, mais des obstacles de toutes sortes sont établis pour arrêter l'émigration afin d'empêcher toute hausse des salaires (3). Et puis n'est-il pas profondément regrettable de voir chaque année de nombreux Siciliens abandonner leur patrie, alors que celle-ci renferme assez de richesses latentes pour subvenir aux besoins de tous ses enfants ? Il suffirait de savoir s'en servir. La Sicile fut longtemps appelée le grenier de l'Italie : son sol est fertile, et, s'il était cultivé d'une manière moins spoliatrice, il pourrait retrouver son antique fécondité.

Après les troubles de 1893-1894, Crispi, alors Président du Conseil, présenta un projet de colonisation de la Sicile. Les biens ruraux des communes et autres personnes morales devaient être morcelés et donnés en emphytéose perpétuelle, avec obligation pour l'emphytéote de cultiver lui-même. Toutes les opérations de morcellément étaient réglées par des commissions agraires composées de magistrats, d'un conseiller de préfecture et d'un ingénieur. Pour

(1) P. VILLARI, *La Sicilia ed il socialismo*, p. 85-86.

(2) PASSALACQUA, *I latifondi e le leggi agrarie*, p. 158.

(3) A. DI SAN GIULIANO, *Le condizioni presenti della Sicilia*, p. 79-80.

les biens des particuliers, les propriétaires ayant plus de 100 hectares de terrain devaient faire à la préfecture une déclaration et indiquer les améliorations qu'ils entendaient faire. Une fois les offres des propriétaires acceptées, ceux-ci pouvaient conserver sous leur gestion directe une étendue de 100 hectares ; le surplus devait être divisé en lots de 5 à 29 hectares loués aux paysans. La redevance était fixée sur la moyenne décennale des baux précédents ou réglée par la commission agraire. Si au contraire le propriétaire refusait d'améliorer ses terrains, ils étaient d'office concédés en emphytéose ; la seule garantie qui lui était réservée, c'est que pendant 30 ans il avait le droit de s'opposer au rachat du fond emphytéotique (1).

Ce projet souleva une violente opposition. Les vrais défauts étaient : 1^o Les commissions agraires étaient composées d'hommes ayant des connaissances juridiques, mais non pas économiques ou techniques ; — 2^o Crispi ne prévoyait aucun moyen financier ; comment les particuliers auraient-ils pu bonifier 1 million d'hectares environ ? Pour construire environ 50.000 maisons de paysans, à 3.000 livres l'une, il aurait déjà fallu 150.000.000 de livres (2). La Sicile est incapable de fournir de pareilles sommes. Négligeant ainsi le point de vue essentiel, le côté financier, le projet Crispi n'était qu'une vaste réclame électorale.

Mais le principal motif qui le fit échouer fut l'opposition des grands propriétaires siciliens, ayant à leur tête le marquis di Rudini, l'un des plus considérables latifondistes. On invoqua le caractère absolu de la propriété individuelle ; le projet violait le droit de propriété. La plupart des députés siciliens se firent les défenseurs des grands propriétaires

(1) G. SALVIOLI, *La legge agraria per la Sicilia*, dans la *Riforma Sociale*, 10 août 1894 ; — baron Bordonaro, *Il latifondo e il progetto di legge Crispi, osservazioni di un Siciliano senatore del Regno* Palerme 1894 ; Vito PASSALACQUA, *I provvedimenti agrari per la Sicilia e il progetto Crispi*, Palerme 1894.

(2) SALVIOLI, id.

et le gouvernement retira le projet. Cet échec ne l'empêcha pas d'avoir un grand retentissement ; car il a toujours été considéré par les socialistes siciliens comme le moyen qui aurait mis fin à tous les maux dont souffre l'île ; tous ceux qui ont proposé des réformes contre la crise agraire l'ont pris comme base de leurs conceptions.

La Sicile traverse en ce moment une période critique : toutes les classes de la société sont atteintes et c'est pour le gouvernement italien un devoir pressant de chercher à y porter remède. Il n'y a pas seulement pour lui un intérêt économique et humanitaire, c'est encore son intérêt politique, car du haut en bas de l'échelle sociale les idées séparatistes commencent à se manifester, et si elles se développaient, l'Italie pourrait un jour avoir à lutter, non plus comme en 1893 contre quelques bandes de paysans désarmés, mais contre une population entière combattant pour son existence.

CHAPITRE IV

L'Italie méridionale

I

Les Calabres

Voisines de la Sicile dont elles ne sont séparées que par le détroit de Messine, les trois provinces calabraises (Reggio, Catanzaro et Cosenza) qui terminent la pointe occidentale de l'Italie présentent également de vastes étendues à coloniser.

La crise agricole y est si intense et la misère des classes rurales si grande, que l'on s'accorde à reconnaître que ce serait déjà faire un grand pas dans la voie du progrès que d'y transporter le régime de la campagne romaine (1). Cette région offre de grandes analogies avec la Sicile ; on y retrouve les mêmes maux, accrus encore s'il est possible. Le *latifundium* domine presque partout et la malaria existe dans la plupart des plaines qui s'étendent le long du littoral ; seule la partie montagneuse au centre en est indemne. La Calabre possède cependant des terres très fertiles, et elle

(1) L. PAVESE, *Terre incolte d'Italia*, p. 85 et suiv.

eut dans l'antiquité une période très florissante sous la domination grecque. Il y avait alors des villes prospères, comme Sybaris et Métaponte, entourées de campagnes soigneusement cultivées et qui maintenant sont transformées en steppes incultes et insalubres. Un écrivain français qui, en qualité d'étranger doit être à même de juger les choses impartialement résume ainsi la situation de la Calabre (1) :

« En haut, à la sphère supérieure, de grands propriétaires, inaccessibles en leur absentéisme et ne connaissant souvent leurs terres que par le revenu qu'ils en tirent ; à un degré au-dessous, des entrepreneurs de fermages forts de leur situation d'intermédiaires et en abusant ; non moins indispensables à ceux qui les emploient qu'à ceux qu'ils emploient, laissant espérer aux possesseurs de la terre que les redevances afflueront à leur cassette avec la ponctualité d'un coupon de rente, et prétendant d'autre part édicter eux-mêmes la loi de l'offre et de la demande sur le marché de sueur humaine où ils sont attendus comme clients ; puis, en descendant encore d'un échelon, voici venir les fermiers sous-adjudicataires, les petits colons acceptant des conditions onéreuses de sous-location sans savoir s'ils seront en mesure d'y faire face : enfin tout en bas les journaliers, sollicités par la faim de mettre leurs bras au rabais..... L'histoire nous montre les populations des Calabres, toujours guettées par deux ennemis : les brigands et la malaria. De là, leur attrait invariable à se grouper en grosses bourgades pour réprimer le frisson de la peur et à percher ces bourgades sur des éminences pour prévenir le frisson de la fièvre. Aujourd'hui les brigands ont disparu, mais la fièvre subsiste et elle impose un surcroît de fatigue aux paysans qui doivent soir et matin cheminer une ou deux heures entre la terre où ils travaillent et le village où ils dorment ».

(1) G. GOYAU, *Le régime de la propriété dans les Calabres*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} janvier 1898, p. 93.

On voit combien ce tableau offre d'analogies avec celui de la Sicile. Les terrains sont soumis à une rotation séculaire de blé, de pâturage et de jachère avec plantation de légumineuses dans les terrains secs, et à une rotation de blé, de maïs et de pâturage dans les terrains qui peuvent être irrigués. Le locataire ou colon paie une redevance en nature dans les années où le sol est cultivé, et quand le fonds est mis en pâturage il paie un fermage en argent.

En prenant comme base les terrains de bonne qualité, mais non de fertilité exceptionnelle, les prix de location sont les suivants par hectare (1) :

En plaine non irrigable et en colline :

1 ^{re} année blé 4 1/2 <i>tomoli</i> (de 55 litres) à 10 livres	lires 45
2 ^e année pâturage, fermage en argent.....	» 7.50
3 ^e année jachère et fèves 4 1/2 <i>tomoli</i> à 8 livres	» 36
Total pour 3 ans.....	» 88.50

soit une moyenne de 29 livres 50 par hectare et par an.

En plaine irrigable, il est perçu :

1 ^{re} année blé, 9 <i>tomoli</i> à 10 livres.....	lires 90
2 ^e année maïs, 9 <i>tomoli</i> à 8 livres.....	» 72
3 ^e année pâturage, location en argent.....	» 9
Total pour 3 ans.....	» 171

soit une moyenne de 57 livres par hectare et par an.

Etant données les conditions déplorables de l'agriculture, ces fermages, quoique paraissant au premier abord peu élevés, sont cependant écrasants pour le tenancier. Celui-ci ne peut arriver à payer qu'en travaillant jour et nuit, le jour en cultivant sa terre et la nuit en faisant paître son troupeau. Dans les mauvaises années il ne peut acquitter le *terratico* (redevance en nature) et sa dette est alors portée au compte de l'année suivante avec le taux exorbi-

(1) L. PAVESE, *Terre incolte d'Italia*, p. 87-88.

tant de 25 pour cent d'intérêt « légal » (1). Le patron, propriétaire ou plus souvent fermier général, a le privilège de prélever sa part de denrées à main armée au moyen de ses gardes particuliers.

En résumé, les contrats de fermage tels que les détaillent les documents officiels et les commentaires des économistes italiens entraînent la spoliation du cultivateur (2).

Il y a même actuellement une tendance à voir l'exploitation directe remplacer la pratique du fermage, soit parce que le grand entrepreneur agricole ne supporte plus l'obligation de partager fut-ce par fractions inégales le produit du sol, soit plutôt parce que les cultivateurs, tombés dans le prolétariat, n'ont même plus les ressources suffisantes pour cultiver par eux-mêmes. Le nombre des propriétaires diminue sans cesse. En 1870, il y avait dans la province de Reggio 18.000 propriétaires sur 350.000 habitants ; en 1893, il y en avait beaucoup moins sur 420.000 habitants.

La situation des prolétaires ruraux de la Calabre est identique à celle des journaliers siciliens.

Le propriétaire ou le grand fermier a presque toujours pour son propre compte la *masseria* dont les bestiaux paissent sur les terrains incultes ou boisés et dans les terrains mis en pâturage par suite de la rotation triennale. Ces troupeaux passent l'été sur les collines et descendent dans les plaines pendant l'hiver. Le produit qu'on en retire est très mesquin, car la race est complètement dégénérée, n'étant l'objet d'aucun soin ni d'aucune sélection. Rien n'est plus misérable que l'existence du personnel préposé à la garde de la *mandria*. Ces paysans qui sont obligés de vivre au milieu des champs et qui ne rentrent pas le soir

(1) PAVESE, *Terre incolte d'Italia*, p. 86.

(2) G. GOYAU, *Le régime de la propriété*, etc., p. 90.

(3) Il y a notamment les travaux de la *Commissione per i contratti agrari*, procès-verbaux des séances, Rome, 1895 ; — F. Nitti, *I contratti agrari in Italia*, Rome, 1891 ; — F. Nitti, *Agricultural contracts in South Italy* dans *The economic Review*, juillet, 1893.

dans les bourgs sont comme des déportés ; ils deviennent des demi-sauvages (1). Le salaire d'un *massaro di mandria* ou maître-berger est d'un *tomolo* de blé par mois, plus 6 livres 37 en argent, soit en tout 16 livres 37 par mois, ce qui fait qu'ils doivent vivre et faire vivre leurs familles avec la somme dérisoire de 196 livres par an environ. Les simples *vaccari*, *pecorari*, *giumentari* et *porcari* ont même un salaire moins élevé, 160 à 170 livres par an (2).

C'est là la condition des paysans ne possédant rien, mais la situation est aussi triste pour les petits propriétaires ou plutôt pour les infimes propriétaires qui subsistent encore en quelques points de la Calabre. Les partages héréditaires ont peu à peu morcelé les terres entre les familles au point de ne plus laisser à chacune qu'une parcelle insuffisante à ses besoins ; puis le fisc ne souffre aucun retard dans le recouvrement de l'impôt ; si en cas de mauvaise année le percepteur ne peut être payé, la petite propriété familiale est aussitôt saisie. En 1893, le nombre des immeubles vendus judiciairement dans les Calabres dépassa le chiffre de 1.500. Or, pour 773 il s'agissait du non-paiement d'une somme d'impôt inférieure à 50 livres, et en 231 cas d'une somme inférieure à 5 livres. La crise s'est accentuée encore dans les dernières années.

Dans ces conditions, il n'y a pas lieu de s'étonner que l'émigration calabraise atteigne presque l'émigration légendaire de la province voisine, la Basilicate. En 1894, 13.350 Calabrais quittèrent leur pays natal, et en 1895, l'émigration monta à 17.000.

Aucune province du royaume n'a cependant été plus délaissée que la Calabre et jamais les pouvoirs publics n'ont pris de mesures pour remédier à la crise qu'elle traverse. Tout s'est borné à quelques commissions d'enquê-

(1) G. GOYAU. *Le régime de la grande propriété dans les Calabres*, p. 93.

(2) L. PAYESE, *Terre incolte d'Italia*, p. 89 et 90.

tes et à de volumineux rapports qui dorment maintenant dans les archives du ministère de l'agriculture. La grande réforme des biens domaniaux qui aurait pu servir à relever de la misère un nombre immense de paysans a été, là comme ailleurs, si mal faite qu'elle n'a servi qu'à augmenter le *latifundium* et qu'elle n'a point laissé de traces visibles d'améliorations agraires et sociales (1).

Rien non plus n'a été fait par les particuliers. Soit qu'ils ne veuillent pas agir, soit qu'ils ne le puissent pas, les grands propriétaires sont restés inertes. Il vivent au loin ; s'ils dépensent quelque argent dans le pays, c'est pour acheter de nouvelles parcelles, mais bien peu essaient d'améliorer leurs terres. On cite, dans la province de Catanzaro, le baron Barraco qui a peu à peu transformé ses vastes domaines et relevé la condition sociale des cultivateurs vivant sur ses terres ; mais personne n'a suivi son exemple (2). Et cependant ne peut-on pas craindre qu'un jour prochain la misère des classes rurales ne provoque en Calabre une poussée révolutionnaire que par quelques sacrifices immédiats les latifondistes pourraient éviter ? On a pu entendre il y a quelques années, devant le tribunal de Catanzaro le procureur du roi, M. Dominique Ruiz tenir un langage que l'on aurait pu attribuer à un orateur socialiste : « En face de cette misère, s'écriait-il, en face de ce lamentable état des classes qui produisent, en face du désordre économique et moral qui en dérive, je me demande : Doit-on permettre aux grands propriétaires fonciers de laisser incultes d'immenses étendues de terre, comme ils font en Calabre, diminuant ainsi la production de telle sorte qu'elle tombe au dessous des besoins de la population ? Le droit de propriété doit-il donc être si absolu qu'il exclue toute interdiction aux propriétaires du sol de

(1) EMIDDIO LOSCALZO, *Il Governo dei demani comunali e la questione agraria nel mezzogiorno d'Italia*, Naples 1898.

(2) G. GOYAU, *La grande propriété dans les Calabres*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1^{re} janvier 1898, p. 101.

négliger et de tenir secrètes les richesses naturelles qui sont en même temps richesses publiques..... C'est le devoir suprême de la société d'exiger que le droit à la propriété soit respecté ; mais il faut que ce droit soit réduit à ses limites raisonnables et discipliné par de sages lois d'un caractère social ».

II

La Basilicate et la Pouille

Au nord de la Calabre se trouve la province de Basilicate et enfin à l'est, entre l'Adriatique et la mer Ionienne, la province de Pouille. Il n'y a que quelques mots à en dire, car toutes les régions de l'Italie méridionale présentent des conditions absolument identiques et il suffirait de répéter textuellement ce qui a été dit pour la Calabre : même régime de grandes propriétés amenant l'insalubrité et le dépeuplement des campagnes, même misère des classes rurales et par conséquent mêmes problèmes à résoudre.

La Basilicate surtout attire depuis quelque temps l'attention des pouvoirs publics, tant est grande la crise agricole et sociale qui y sévit. Ce ne sont pas seulement les paysans qui sont malheureux mais aussi les propriétaires qui n'ont pas d'argent du tout. Pendant une émeute de février 1901 dans les Pouilles, les paysans envahissaient de vive force les champs et suppliaient qu'on les laissât travailler. La foule affamée demandait à travailler jour et nuit si l'on voulait, elle se serait contentée d'un *salaires de 4 sous par*

jour pour ne pas mourir de faim (1). Chaque année la population diminue, d'une part à cause de l'émigration, et d'autre part à cause de la mortalité résultant de la misère. Ainsi durant les 20 dernières années sa population a subi une diminution de 47.700 habitants, pendant que dans la même période la population globale du royaume augmentait de 4 millions. Le chef-lieu, Potenza, à lui seul a vu sa population descendre de 21.000 à 16.000 habitants.

Il faut ajouter à ces maux le poids des impôts. Ainsi le député Napoleone Colajanni a révélé à la séance du 13 juin 1896 que la Basilicate paie à l'Etat, à la province et aux communes 16 millions de lires annuellement, somme dont plus de la moitié provient de l'impôt foncier. Or on peut évaluer la production brute de cette province à 70 millions de lires et admettre que le produit net atteint le quart, soit 17 millions (2). Et les impôts montent toujours pendant que la richesse publique diminue.

En 1902, M. Zanardelli, président du Conseil, entreprit un voyage officiel en Basilicate pour se rendre compte par lui-même de l'état des choses. Dans le rapport qu'il fit publier à son retour, il disait que les tristes conditions de cette province avaient dépassé toute son attente. Il ajoutait : « Nous avons parcouru pendant plusieurs jours des étendues de montagnes nues, brûlées, sans aucune production, sans même un brin d'herbe, puis des vallées aussi improductives. On cheminait pendant des heures sans trouver une maison, et, au silence désolé des monts et des vallées succéda la plaine pestilentielle où les rivières sans digues ravagent constamment les récoltes et s'élargissent en vastes marécages. Les campagnes sont en grande partie désertes à cause de la malaria. De plus la

(1) PAUL GHIO, *Les dernières crises agraires en Italie*, dans le *Journal des Economistes*, septembre 1901, p. 394.

(2) F. P. MATERI, *Ancora l'agricoltura meridionale*, dans la *Rivista Italiana di politica e di legislazione agraria*, fascicules 8 et 9, 1900.

population dans beaucoup d'endroits est presque privée de voies de communication. Il y a 21 communes sans aucun chemin praticable et quelques-unes d'elles n'ont même pas de sentiers de mulets : elles n'ont d'autres ressources que d'emprunter le lit des torrents, si bien qu'en temps de pluie on ne peut ni y aller ni en sortir (1) ».

La Basilicate a mérité longtemps l'appellation de *terra incognita* par laquelle les Italiens ont coutume de la désigner. Dans les plaines de l'Italie septentrionale, il s'agit avant tout du taux des salaires ; le grand propriétaire ne paie pas assez. Dans les Pouilles il s'agit au contraire d'une véritable question agricole, car la situation des paysans est intimement liée à la situation des propriétaires (2).

Le ministère Giolitti a fait voter le 23 février 1904 une loi en faveur de la Basilicate. C'est le commencement, dit-on, d'une série de mesures annoncées pour tout le midi. Le titre I de la loi s'occupe du crédit agricole. Elle organise une caisse provinciale à laquelle elle avance deux millions et attribue les terrains non boisés du domaine public. Dans chaque commune il y aura une Caisse agricole, succursale de la Caisse provinciale, et un établissement qui avancera aux cultivateurs du grain pour les semences (3).

Le titre II comprend différentes mesures pour l'agriculture, notamment la réforme du régime emphytéotique. Jusqu'à présent l'emphytéote pouvait devenir propriétaire de sa terre moyennant le paiement du capital dont les intérêts à 5 pour cent représenteraient la redevance annuelle. Le propriétaire, craignant d'être dépossédé, acceptait rarement le contrat d'emphytéose. Mais la loi nouvelle exige, pour le rachat, que 60 ans se soient déjà écoulés. D'autres

(1) *L'Economista*, 1902, p. 645.

(2) Paul GHIO, *Les dernières crises agraires en Italie*, dans le *Journal des Economistes*, septembre 1901, p. 395.

(3) *Revue politique et parlementaire*, 10 mars 1904, *La vie politique en Italie*, p. 623.

chapitres sont relatifs aux chaires ambulantes d'agriculture, aux champs d'expérience, etc.

Le titre III est consacré au régime forestier et le titre IV aux travaux publics. Les travaux hydrauliques reçoivent 21.600.000 liras, les routes 13.000.000, les chemins vicinaux 1.300.000, les travaux pour l'aménagement d'eau potable 10.000.000 et les chemins de fer à voie étroite comprendront trois lignes nouvelles jouissant de la garantie kilométrique.

Le titre V s'occupe des réformes fiscales. L'impôt foncier sur la propriété non bâtie est diminué. Les habitations ne supportant pas plus de 4 liras d'impôt sont dégrevées. Les caisses provinciales et tous les établissements de crédit agricole sont soustraits à l'impôt sur le revenu (1).

Au total il s'agit d'une dépense de 51.000.000, plus 484.000 liras à la charge du ministère de l'Agriculture et du Commerce, plus 261,886 liras par an à la charge du ministère de l'Instruction publique, plus aussi les frais résultant de la construction des voies ferrées, de l'organisation du crédit et des moins-values sur les impôts. Mais la loi nouvelle ne parle pas du morcellement des *latifundia*.

Ainsi le midi de l'Italie a besoin de colonisation interne. Dans toutes les provinces napolitaines il y a aussi des plaines, marais, fonds de vallées et plages incultes, aussi étendus que tout l'*agro romano*. Aux maremmes napolitaines sont symétriques les maremmes de la Pouille sur l'Adriatique. Il faut citer encore la maremme ionique pour laquelle le gouvernement n'a jamais présenté de projet de bonification.

(1) *Revue politique et parlementaire*, id. p. 624.

(2) PAYESE, *Terre incolte d'Italia*, p. 82-83.

CHAPITRE V

La Sardaigne

Cette île présente des conditions bien différentes de celles de la campagne romaine et de l'Italie méridionale. Il n'y a pas ici à critiquer un mauvais mode de répartition de la propriété foncière, car en général il n'y a pas de *latifundia*. La Sardaigne pourrait être considérée comme une colonie de peuplement parce que la population y est très peu nombreuse ; étant données ses ressources naturelles, elle pourrait nourrir un nombre d'habitants bien plus élevé. Elle n'a que 28 habitants par kilomètre carré, et l'émigration lui enlève chaque année plusieurs milliers de personnes. La culture est primitive et la malaria rend les campagnes malsaines.

Le gouvernement italien a toujours laissé la Sardaigne dans l'abandon et n'a presque rien fait pour en améliorer les conditions locales : « Cependant, comme le dit un auteur, les immenses étendues de terrain vierge de toutes cultures, la rareté de la population, la crise agricole qui devient sans cesse plus aiguë dans cette île infortunée, le manque d'un régime des eaux rationnel, la rareté des capitaux à destiner à l'agriculture, la propriété rurale non pas seulement dépréciée mais avilie, le peu de sécurité, la malaria qui sévit dans de vastes régions, et le phénomène autrefois inconnu et aujourd'hui grandissant de l'émigration, dans un territoire déjà aussi peu peuplé, tout cela aurait dû être connu du gouvernement continental et atti-

rer sur la Sardaigne quelque chose de mieux que de stériles déclarations et des promesses d'intérêt aussitôt oubliées (1).

Le problème de la colonisation en Sardaigne est intimement connexe à la question des biens domaniaux de l'Etat et des communes. A cause du petit nombre d'habitants la propriété collective y a conservé longtemps une grande extension, comparativement aux propriétés particulières. Durant la période féodale toutes les terres inoccupées furent bien comprises dans les fiefs, mais les habitants conservèrent toujours le droit de se pourvoir sur le sol de ce qui était nécessaire à leurs besoins. L'exercice des droits d'usage a donc eu en Sardaigne jusqu'à nos jours une très grande importance : on les désigne sous le nom d'*ademprivi* et les terrains sur lesquels ils s'exercent se nomment biens *ademprivili* (2).

Le droit d'*ademprivio* s'exerce dans les forêts en coupant des arbres pour les constructions et du bois à brûler, en faisant du charbon de bois, en ensemençant les clairières, etc ; sur les terrains cultivés en y faisant paître les troupeaux et en les ensemençant, etc.

Aux droits d'*ademprivio* s'opposent les droits de *cussorgia*. Les premiers sont exercés par la généralité des habitants d'une commune, et par suite représentent un droit personnel inaliénable provenant de la qualité de citoyen de la dite commune. Les seconds au contraire sont des concessions d'usage faites à tel ou tel individu avec un caractère exclusif, sans regard à la qualité de la personne et par conséquent ils revêtent le caractère de droits réels.

Les deux droits d'*ademprivio* les plus importants étaient le droit de pâturage et le droit de culture. De plus, en vertu d'une tolérance tacite, les propriétés particulières non

(1) L. PAVESE, *Terre incolte d'Italia* p. 402.

(2) G. VALENTI, *l'agricoltura e la classe agricola nella legislazione italiana*, p. 88 et suiv.

grevées d'*ademprevio* étaient cependant soumises au pâturage quand elles n'avaient pas de récoltes sur pied, et afin de s'y soustraire, lorsqu'elles étaient cultivées, elles avaient fini par adopter le même assolement que la partie du communal dont elles étaient voisines ou dans laquelle elles étaient enclavées, en friche quand le communal était en friche, ensemencées quand il était ensemencé. Autrement il leur eût été impossible de se défendre contre les dévastations du bétail errant. Ainsi par la force même des choses, tous les terrains d'une commune étaient assujettis aux mêmes servitudes et aux mêmes entraves (1).

Un pareil système n'était guère propre au développement des cultures ; il maintenait la prédominance du pâturage ; l'agriculture se traînait sans cesse dans la même routine, et seule la rareté de la population a rendu cet état de chose tolérable.

Lors de l'abolition de la féodalité en 1838 et 1839 il s'était opéré une triple division dans les terres : propriétés privées, propriétés communales, propriétés domaniales. Mais les *ademprevi* avaient subsisté, et il restait toujours d'immenses étendues de terrains incultes, servant uniquement au pâturage. En 1856 le comte de Cavour eut l'idée de coloniser ces landes désertes et au mois de février il présenta à la Chambre un projet de loi accordant à la société Bolmida frères et C^e la concession de 60.000 hectares de biens domaniaux, à la condition de les mettre en culture et de les coloniser en y fondant des villages d'au moins 50 maisons chacun. Mais devant les polémiques passionnées qui furent soulevées, Cavour retira son projet. L'idée fut reprise un peu plus tard, et au moment où l'île fut dotée d'un réseau de chemins de fer, une loi du 4 janvier 1863 donna en pleine propriété à la compagnie concessionnaire de la voie 200.000 hectares de terrains *ademprevili* appartenant au domaine. C'était une forme de subvention dont le

(1) A. BOULLIER, *L'île de Sardaigne*, p. 170 et suiv., Paris 1865.

gouvernement attendait en même temps une œuvre économique et sociale, l'intérêt de la Société étant d'aliéner ces terrains en les fractionnant le plus possible, afin de peupler les régions traversées par les nouvelles voies ferrées.

En même temps une loi du 23 avril 1865, n° 2252, supprima tous les droits d'*ademprivio* et de *cussorgia*, en ajoutant que tout acte ultérieur d'exercice de ces droits constituerait une violation du droit de propriété, punissable selon le droit pénal commun. Mais cette application n'a jamais eu lieu, et aujourd'hui encore sur la plupart des terrains s'exercent abusivement les droits d'*ademprivio*; la question est donc toujours pendante. La loi attribuait aux communes en libre propriété tous les biens *ademprivili* et *cussorgiali* existant dans l'île, à la charge par les communes de désintéresser les titulaires de ces droits et de vendre dans un délai de trois ans lesdits terrains.

Après les opérations de répartition entre les communes et la compagnie des chemins de fer sardes, concessionnaire de 200.000 hectares, on reconnut que les terres à répartir mesurant en bloc 478.274 hectares, il devait revenir aux communes 278.274 hectares (1).

Mais l'application effective de la loi donna lieu à tant de difficultés que les communes ne purent satisfaire à leur obligation de vendre les terrains, bien que des lois successives soient venues prolonger les délais. Du reste le gouvernement ne put vendre les terrains qui avaient été concédés à la Société des chemins de fer et qui étaient rentrés dans le domaine de l'Etat, parce que celle-ci n'avait pas pu les vendre. Aujourd'hui l'étendue de ces biens domaniaux *ex-ademprivili* monte encore à 92.400 hectares (2).

Quoique découragé par tant d'insuccès, le gouvernement nomma une Commission chargée d'étudier les moyens

(1) Rapport du sénateur MAMELI, *documenti parlamentari*, session de 1869, N 51 bis.

(2) V. MANFREDDI. *La colonizzazione interna in Europa*, p. 52.

pour la mise en valeur des terrains incultes de la Sardaigne. Les études de cette commission servirent à élaborer un projet de loi qui fut présenté à la Chambre, le 19 décembre 1891, par le ministre Chimirri, sous le titre pompeux de *colonisation de la Sardaigne*. Comme tant d'autres, il échoua. Le projet de loi Chimirri, ne se serait appliqué qu'aux seuls biens *ex-ademprivili* domaniaux et non aux biens communaux, il s'inspirait des principes suivants (1).

1° Division des biens *ex-ademprivili* en domaines dont l'étendue ne devrait pas dépasser 50 hectares et qui seraient concédés à des familles de cultivateurs pourvues du matériel nécessaire pour cultiver le fonds.

2° Concession du domaine à titre de location gratuite, avec obligation de faire les cultures indiquées et de conserver le matériel dans son intégralité, sous peine de déchéance de la concession sans indemnité pour les travaux et améliorations effectués.

3° Obligation de construire sur le fonds une habitation et une écurie. Autorisation était donnée aux établissements de Crédit Foncier et aux Caisses d'épargne d'avancer les capitaux nécessaires, remboursables en vingt-cinq annuités qui n'auraient commencé à courir qu'au bout de cinq ans, terme avant lequel les concessionnaires n'auraient payé que les seuls intérêts.

4° Acquisition de la pleine propriété du domaine et des bâtiments, au bout de cinq ans, pour les colons qui auraient accompli toutes les obligations à eux imposées.

5° Exemption du paiement de l'impôt foncier pendant les cinq premières années.

Ce projet est resté lettre morte, mais un essai partiel de colonisation a cependant été fait en Sardaigne, il y a une douzaine d'années.

Pour répondre à de vives instances du Gouvernement, le

(1) Projet de loi sur la *Colonizzazione della Sardegna*, 4^{re} session 1890-91-92 n. 283.

préfet de Sassari se mit en relation avec les propriétaires voisins [afin d'entreprendre avec eux des opérations de colonisation. Certains propriétaires entrèrent dans ses vues, se déclarèrent prêts à recevoir sur leurs terres des colons du continent et promirent de leur concéder : 1° Quatre à cinq hectares de terrain inculte ; 2° L'habitation, les bestiaux, les semences et le matériel agricole ; 3° Deux kilogrammes de farine de maïs par jour et par homme jusqu'à la récolte, plus l'huile et le lard pour l'assaisonnement et enfin un demi-litre de vin ; 4° L'entretien des femmes et des enfants également jusqu'à la récolte. Le contrat adopté était le métayage absolu, c'est-à-dire la division rigoureuse de tous les produits par moitié. Quant aux prix des avances, il devait être remboursé par les paysans dès la première récolte si elle était abondante ; dans le cas contraire, il ne devait l'être que partiellement, le surplus pouvant être imputé sur les récoltes successives. En plus de cela presque tous les propriétaires promettaient à leurs colons de leur procurer de l'ouvrage sur la partie de leurs terrains dont ils n'effectuaient pas la concession, et le salaire devait être payé en argent.

Le Gouvernement confia au préfet de Venise la mission de choisir les nouveaux colons, car celui-ci affirmait avoir sous la main plus de 350 familles (environ 1.500 personnes) disposées à se rendre en Sardaigne. Le 16 novembre 1889 partirent pour Sassari 9 familles formant ensemble 56 personnes, dont 47 hommes, femmes ou enfants entre 7 et 17 ans, et 9 enfants au-dessous de 7 ans ; peu après 3 autres familles suivirent les premières. Toutes les dépenses du voyage furent à la charge du ministère. Mais bientôt des difficultés s'élevèrent entre les propriétaires et les colons, ces derniers se plaignant d'avoir trouvé des terrains incultivables avec des habitations insuffisantes (une seule pièce), et affichant des prétentions qui d'après les propriétaires n'étaient pas justifiées par les termes du contrat stipulé. Le préfet s'appliqua à apaiser ces litiges et

y parvint d'abord, mais bientôt une famille voulut être rapatriée et peu après une autre suivit cet exemple. Enfin d'autres familles désertèrent les champs pour aller se fixer à Portotorres où s'exécutaient alors de grands travaux; les autres intentèrent des procès aux propriétaires des terrains, en les accusant de vexations de tout genre, et force fut de renoncer à l'expérience et de faire rapatrier les quelques colons qui restaient (1).

Il ne faut pas se dissimuler que la colonisation des terres incultes en Sardaigne est une entreprise difficile. Les 200.000 hectares environ de biens domaniaux et communaux que le Gouvernement pourrait offrir aux colons sont pour une notable partie peu fertiles, car après l'abolition de la féodalité l'individualisation de la propriété s'exerça d'abord sur les terrains qui se trouvaient dans les meilleures conditions au point de vue de la fertilité et de la situation et actuellement ce sont les parties les plus maigres qui restent encore à occuper (2). Or il faut introduire une nouvelle population dans l'île; on ne peut en effet y trouver des colons, et tout chef de famille ayant la bonne fortune de posséder un capital d'exploitation suffisant ne voudra jamais aller végéter dans les solitudes de la Sardaigne, où il ne pourrait retirer de terres stériles qu'un produit mesquin. Seules des familles de prolétaires complètement dénués de ressources pourraient s'en contenter. Il y a quelques années, en 1892, une société coopérative de Milan a acheté un tènement à Surrigheddu et a colonisé avec succès 455 hectares (3).

Mais ce n'est pas seulement pour ces terrains que la question se pose : toute la Sardaigne a besoin de l'action

(1) *Relazione sull'opera spiegata dall'amministrazione dell'agricoltura negli ultimi anni (Annali d'agricoltura, 1892, p. 172 et suiv.)*.

(2) G. VALENTI, *L'agricoltura e la classe agricola nella legislazione italiana*, p. 95-96.

(3) STURANI, *La colonizzazione interna*, p. 33.

du Gouvernement pour voir ses campagnes assainies et son agriculture régénérée, et la *bonificazione* des terres déjà cultivées doit marcher de pair avec la *colonizzazione* des terres encore incultes.

CHAPITRE VI

Colonisation de la forêt domaniale du Montello

Bien que la Vénétie ne soit pas rangée en général parmi les régions de l'Italie où se pose avec acuité le problème de la réforme agraire, c'est cependant dans ce pays qu'a été réalisée la première œuvre de colonisation intérieure entreprise par l'initiative gouvernementale. Après le tableau attristant des chapitres précédents, on constate ici d'heureux résultats.

Dans la province de Trévise, à une vingtaine de kilomètres de cette ville, se trouvait la forêt du Montello qui faisait autrefois partie du patrimoine de la république de Venise. Les populations voisines exerçaient depuis un temps immémorial de nombreux droits d'usage sur cette forêt. Il en résultait même des litiges continuels entre les *bisnenti* (titulaires de ces droits) et le gouvernement de Venise qui veillait avec un soin jaloux sur le Montello dont les bois étaient employés à la construction des navires (1).

Après la constitution du royaume d'Italie, la forêt du Montello passa dans le domaine du nouveau gouvernement, héritier des droits de la République de Venise, et une loi de 1875 pour l'affranchissement des droits d'usage exercés sur les biens domaniaux déclarés inaliénables vint supprimer les *usi civici* dans le Montello. Mais cette loi ne put jamais y être appliquée, car les malheureux *bisnenti*

(1) SURANI, *La colonizzazione interna* p. 38.

des communes avoisinantes, qui vivaient en grande partie avec les ressources provenant de l'exercice de ces droits d'usage, opposèrent une résistance acharnée devant laquelle le gouvernement dut céder.

De 1885 à 1891 il fut présenté au Parlement six projets de loi ayant pour but de régler la question du Montello (1), mais aucun n'aboutit. Ils s'inspiraient trop de concepts juridiques, et pas assez des intérêts sociaux qui étaient en cause. Enfin le 19 décembre 1891, le ministre Chimirri présenta à la Chambre un projet, qui après quelques modifications introduites par la Commission parlementaire, devint la loi du 21 février 1892 (2). « Cette loi, dit M. Valenti, laissait de côté la question oiseuse de la survivance juridique du droit des *bisnenti* sur les terres du Montello, et reconnaissait que le fait pour ceux-ci de soutenir obstinément depuis des siècles le droit de vivre sur ces terres était fondé sur le plus valable des titres : le besoin économique. Et sans se préoccuper d'un intérêt problématique du trésor qui pratiquement n'aurait jamais pu être satisfait, on en arrivait au louable dessein de satisfaire les exigences des populations, au moyen d'une entreprise de colonisation qui permettrait à la fois le progrès de la culture, et l'amélioration de la condition économique et morale des travailleurs du sol (3).

En vertu de la loi de 1892, la forêt du Montello dont la superficie totale était d'environ 6.000 hectares fut divisée en deux parties égales. L'une devait être concédée à ceux qui prétendaient avoir le droit d'exercer des *usi civici* sur le Montello, c'est-à-dire aux habitants des cinq communes de

(1) *Atti della camera dei Deputati*, Législature XV, 1^{re} session, docum. n° 336. — Législature XVI, 1^{re} session, docum. n° 117 ; 2^e session, docum. n° 6 et 6 *bis* ; 4^e session, docum. n° 154. — Législature XVII, 1^{re} session, docum. n° 58.

(2) *Atti della Camera dei Deputati*, Législature XVII. Session 1^{re}, docum. n° 282 et 282 a.

(3) VALENTI, *L'agricoltura e la classe agricola*, p. 119.

Montebelluna, Cornuda, Volpago, Arcade et Nervesa, à condition qu'ils fussent pauvres et domiciliés depuis au moins 10 ans dans les dites communes. L'autre portion, soit 3.000 hectares également, devait être vendue aux enchères publiques par lots, afin que le produit, une fois prélevées les dépenses de morcellement et les trois quarts les dépenses de création de chemins, servit à constituer une Caisse spéciale de prêts agraires en faveur des concessionnaires du Montello. Cette mesure avait pour but d'éviter l'inconvénient qui s'était produit autrefois, spécialement lors des morcellements de biens domaniaux dans le midi de la péninsule, à savoir l'impossibilité pour les concessionnaires de mettre en valeur les terres qui leur avaient été assignées, par suite du manque de ressources financières.

La loi décidait ensuite que la moitié destinée aux usagers devait être la plus voisine des lieux habités, et qu'elle devait être divisée en autant de lots qu'il y avait d'usagers dans les conditions prescrites. Les lots devaient être tirés au sort et la concession en être faite pour 6 ans à titre de location gratuite, avec obligation pour le concessionnaire d'acquitter les impôts et de mettre en culture dans un délai de 2 ans le fonds assigné. Une fois les 6 ans écoulés, les concessionnaires qui auraient satisfait aux obligations devaient devenir propriétaires du lot qui leur aurait été attribué.

Enfin la loi déterminait les opérations de la Caisse constituée pour faire des prêts aux concessionnaires : 1° avances pour achat de bestiaux et de matériel agricole ; 2° avances sur billets à échéance de 9 mois.

Le gouvernement se mit sans retard à l'exécution de la loi. La part de forêt destinée à être concédée aux anciens *bisnenti* fut divisée en 1.224 lots d'une étendue moyenne de 2 hectares 39 environ, et les concessions furent faites, non pas aux personnes, mais aux familles, afin de les intéresser en quelque sorte collectivement à la bonne exploitation de leurs terres.

Sur les autres 3.000 hectares dont la vente devait être faite aux enchères pour constituer le fonds de la caisse de prêts agricoles, on détacha 150 petits domaines pour les céder moyennant des paiements échelonnés, à autant de familles ouvrières qui avaient été exclues de la distribution gratuite, comme n'étant pas complètement pauvres, mais qui cependant se trouvaient dans une situation peu aisée, et qui avaient de tout temps exercé sur le bois du Montello des droits d'usage présentant une certaine importance. Il leur était aussi imposé l'obligation de n'aliéner en aucune manière pendant 6 ans le fonds ainsi acquis. La vente de ces lots forma un prix total de 366.000 liras dont le premier acompte, soit 61.000 liras fut immédiatement versé dans la « Cassa Montelliana ». En outre il fut également vendu à l'amiable, à une famille, 68 hectares de terres stériles, qu'elle louait à l'Etat depuis un demi-siècle, et qu'elle avait peu à peu améliorées et cultivées par un travail constant (1). Le reste des terrains composant cette seconde moitié de la forêt fut aussitôt mis en vente, et dès le 31 décembre 1895 il avait été adjugé 222 lots pour la somme globale de 1.451.395 liras, avec une augmentation de 68.000 liras sur la mise à prix.

Ces fonds furent aussitôt versés dans la Caisse des prêts agricoles, dont on confia le service à la Banque populaire de Montebelluna. Les possesseurs de lots purent commencer à recevoir des subventions, soit par prêts sur billets pour la culture, jusqu'à concurrence d'une somme de 100 liras par famille, soit par prêts amortissables en 6 ans en plusieurs termes, pour l'acquisition du bétail et du matériel agricole, jusqu'à concurrence d'une somme de 500 liras au taux de 3 % et avec la garantie d'un voisin au-dessus de 100 liras (art. 116 de la loi). Les avances de la première catégorie s'élevèrent au nombre de 97, celles de la seconde à 627 sur

(1) *Rinnovamento Economico*, janvier et février 1896, article de M. Elia ROMANO, p. 63-64.

lesquelles 307 seulement dépassèrent 100 liras. Les 417 subventions inférieures ou égales à 100 liras furent donc accordées sur la simple obligation personnelle de l'emprunteur. Les avances pour l'acquisition de matériel et de bétail furent déclarées amortissables en 2, 3, 4 ou 5 paiements annuels égaux, selon le désir de l'emprunteur. L'opération a très bien réussi puisqu'il n'y a eu qu'une seule famille qui n'a pas pu rembourser les 300 liras qu'elle avait empruntées (1). Il faut ajouter qu'entre temps il avait été versé à la « Cassa Montelliana » 181.054 liras provenant de la vente des derniers lots.

Les résultats de la colonisation ont été très bons. Le nombre des familles concessionnaires a dépassé 2.000, car les 1224 lots furent assignés de la manière suivante :

535 lots concédés à une seule famille.

559 lots concédés chacun à deux familles.

84 lots concédés chacun à trois familles.

8 lots concédés chacun à quatre familles (2).

Il n'y a qu'un petit nombre de familles qui soient venues, résider sur leur fonds, car au 31 décembre 1902 il n'avait été construit dans les divers lots que 135 habitations dont 103 avec écuries, et habitées seulement par 827 personnes (3). Il convient du reste de remarquer que tous les concessionnaires ne trouvent pas une occupation suffisante dans la culture de leurs lots : un tiers environ doit chercher du travail au dehors, soit 2.000 personnes environ sur la population totale qui est de 6.000 personnes (4).

(1) *Rivista Italiana di politica e legislazione agraria*, janvier 1900 article de M. CHIMIRRI.

(2) *L'Economista*, 16 février 1903, p. 108.

(3) *Atti parlamentari*, législ. XXI, 2^e session de 1903. Documenti n. 189.

(4) En ce qui concerne les lots qui ont été vendus aux enchères, il y avait été construit à la fin de 1902, 200 habitations paysannes habitées par 1622 personnes et 168 maisons étaient pourvues d'une écurie. Le nombre des cultivateurs pouvant vivre exclusivement des produits de leur propriété s'élevait à environ 3.200 (*Atti parlamentari*, *id.*

Dès 1900, le gouvernement eut à se préoccuper de l'attribution des lots en pleine propriété et la loi du 26 février 1900 (n° 51) est venue en régler les conditions.

La loi commence par établir à qui doivent être dévolus les lots concédés à l'origine collectivement aux familles à titre de location gratuite, et l'art. 1 décide que la concession en libre propriété du lot doit être faite au chef mâle de la famille précédemment tenancière à titre de location, et si ce chef de famille est mort depuis l'époque de l'approbation de la liste des usagers, il est remplacé par ceux qui le représentent dans l'ordre de la succession légitime, pourvu qu'ils fissent déjà partie de la famille au moment de l'approbation de la liste. Une disposition importante est celle de l'art. 2 qui, pour éviter le morcellement excessif du sol décide que dans la division des lots la part assignée à chaque chef de famille, ne pourra en aucun cas être inférieure au cinquième du lot primitif. Mentionnons également l'art. 8 qui est ainsi conçu :

« La caisse du Montello est mise en liquidation et les capitaux actuellement existants ou qui viendront à être remboursés seront remployés en titres de rentes sur l'Etat, afin d'être plus tard employés à faciliter, par des prêts au taux de 3 %, les nouvelles colonisations qui pourront être entreprises suivant les méthodes employées pour la colonisation du Montello ».

La loi du 15 février 1900 s'est appliquée aussitôt : au commencement de 1902, le Ministère avait déjà rendu 432 décrets de concession définitive, et au fur et à mesure que les colons acquittent leurs obligations, c'est-à-dire paient les impositions foncières en retard et les emprunts qu'ils ont faits à la « Cassa Montelliana », le ministère rend les décrets de concession en libre propriété ; à l'heure actuelle la presque totalité des lots a passé dans le patrimoine des familles concessionnaires.

La colonisation du Montello est encore trop récente pour qu'il soit possible de porter sur elle un jugement définitif. Il

est certain que les résultats immédiats sont excellents. Six mille hectares de terrains presque incultes sont maintenant soumis à une productivité intense et la population de plusieurs communes a été rachetée de la misère. Les cultures qui prévalent dans ces petites exploitations sont celles des céréales, blé et maïs, des fourrages, de la vigne et du mûrier. A présent des vignobles et des champs luxuriants ont remplacé les futaies sauvages du Montello.

Il faut toutefois remarquer que la colonisation a été bien facilitée par suite de la non-existence du principal obstacle qui s'oppose à la régénération de la plupart des contrées de l'Italie méridionale : je veux parler de la malaria, qui était inconnue dans la région du Montello. Au contraire avec la présence de ce terrible ennemi du paysan italien, le sort de la nouvelle colonie eût pu être bien différent peut-être.

Voilà pour le présent. Mais quel sera dans l'avenir le sort de la colonisation du Montello ? Ne verra-t-on pas d'ici quelques années, d'un côté la propriété s'émietter et de l'autre la propriété se concentrer en un petit nombre de mains ? La question avait déjà été prévue, lors de la discussion de la loi en 1892, et dans son rapport sur le projet M. Bertolini s'en préoccupait. Mais aucune solution n'a été donnée. M. Valenti estime que c'est là le point noir de l'entreprise et il conclut ainsi :

« Pratiquement la colonisation du Montello n'aboutira à rien. Et tout vient de ce que nous n'avons plus à notre disposition le contrat qui seul soit praticable : l'emphytéose. Si l'on veut vraiment faire de la colonisation et en tirer des effets durables, il faut reconstituer l'emphytéose sur le type romain et édicter par une loi spéciale la règle que dans les concessions qui seront faites dans un but de colonisation, par l'Etat, d'autres personnes morales ou même par des particuliers, la clause de rachat du fonds emphytéotique sera exclue d'une manière complète (1) ».

(1) G. VALENTI, *L'agricoltura e la classe agricola*, p. 57 : — V. aussi VALENTI, *L'enfiteusi e la questione agraria*, dans le *Giornale degli Economisti*, vol. 2 et 3.

D'autres auteurs font un second reproche au gouvernement : c'est d'avoir vendu la moitié de la forêt au lieu de la concéder intégralement aux anciens *bisnenti* (1). Ils estiment que les prolétaires ont été ainsi frustrés d'une partie de ce qui leur était dû, puisqu'on a vendu la moitié de leur sol pour leur donner à eux-mêmes les moyens de vivre : « Si ce procédé de colonisation devait continuer à triompher, disent-ils, on pourra voir un jour présenter un projet de loi qui demande l'autorisation de vendre une moitié de l'Italie pour améliorer les conditions de l'autre moitié. » Il semble pourtant que les populations voisines du Montello n'ont pas à se plaindre. En échange de leurs droits d'usage, assez vagues et assez contestables, le gouvernement a fait l'abandon de la moitié de sa propriété et il a employé le produit de la vente de l'autre moitié à secourir la colonie naissante ; on ne peut que louer son désintéressement.

Quoiqu'il en soit, la colonisation de la forêt du Montello reste une entreprise intéressante et il y a lieu de regretter que le gouvernement italien n'ait pas continué à s'engager dans cette voie. L'art. 8 de la loi du 26 février 1900 semblait cependant l'y inviter, puisqu'il décidait que les capitaux provenant de la liquidation de la Caisse du Montello devaient être employés en nouvelles entreprises de colonisation. Et en effet il est resté une somme de 700.000 liras qui a été versée à la Caisse des Dépôts et Prêts où elle se trouve encore. Peut-être va-t-elle bientôt recevoir sa destination, car le projet de loi, actuellement soumis au Parlement sur la colonisation de l'*Agro Romano* insiste sur l'urgence d'employer ces capitaux à la colonisation des biens domaniaux existant dans les diverses provinces du Royaume (2).

(1) Voir notamment EMIDDIO LOSCALZO. *Legislazione agraria sociale*, p. 70.

(2) *Atti parlamentari*, Legisl XXI, 2^e session de 1903, *disegni di legge e relazioni*. Senato del Regno n° 189.

DEUXIÈME PARTIE

Les remèdes proposés. — Les méthodes de colonisation interne.

Après avoir exposé le mal, il faut voir les remèdes qui ont été proposés. Il s'agit d'arriver pour l'Italie à la fois à l'assainissement et à la mise en valeur des terres par la culture. Le but à réaliser est donc double : il y a une tâche médicale consistant à diminuer et même à supprimer le paludisme, il y a ensuite une tâche économique consistant à établir la moyenne propriété et à développer les modes perfectionnés de culture. Tout le problème gravite donc autour de cette idée : *l'existence d'une propriété moyenne bien cultivée dans une région salubre.*

De là deux questions : comment assainir les régions paludiques ? comment constituer la propriété moyenne ? Ici l'on rencontre les tendances des grandes doctrines de l'économie politique. Les uns ont préconisé l'action individuelle ; ce serait aux particuliers eux-mêmes à agir. Les autres ont demandé la création de grandes sociétés ou

compagnies, fondées par exemple sur le modèle de la compagnie allemande de colonisation de Posen. Les autres enfin ont fait appel à l'Etat ; l'action seule de l'Etat serait efficace pour réaliser la colonisation intérieure. La question de l'initiative purement privée ou de l'intervention de l'Etat est la grosse question du sujet et il s'agit d'examiner toutes les solutions proposées et les motifs donnés pour les appuyer.

Il y a deux méthodes de colonisation interne : 1° La méthode organique, consistant en mesures générales applicables à toutes les régions intéressées ; 2° La méthode fragmentaire, consistant en mesures spéciales pour certains territoires — Je m'attacherai aux mesures générales,

CHAPITRE PREMIER

Le Paludisme. — L'assainissement

Les ravages causés par les fièvres dans la population rurale sont énormes en Italie ; dans beaucoup de régions ils ont arrêté jusqu'à présent le peuplement et les progrès de la culture. On s'est demandé à plusieurs reprises si une région insalubre ne deviendrait pas salubre à condition d'être peuplée et bien cultivée ; seulement on s'est demandé aussi si une région assainie d'abord ne serait pas peuplée immédiatement ensuite, de sorte que l'on tourne dans un cercle vicieux. Les paysans ne veulent pas s'établir dans un endroit insalubre, si bien que la mauvaise culture perpétue les causes de fièvre et réciproquement.

La malaria est un vrai fléau pour l'Italie, et on peut dire que toute question importante dans ce pays est liée à celle de la malaria ; cette maladie est tellement répandue qu'elle produit des effets directs ou des répercussions indirectes dans presque toutes les parties du domaine social et économique. Sur 8.257 communes du royaume, il n'y en a que 2.677 où la malaria soit complètement inconnue (1). En 1890, 15.624 personnes ont succombé à la malaria (2) :

(1) F. NITTI, *La législation sociale en Italie*, dans la *Revue d'Economie politique*, 1892. p. 646.

(2) F. NITTI, *id.*, p. 667.

« Ainsi, dit M. Nitti, ce mal funeste, qui est le mystère de toute notre histoire passée et en grande partie de notre état actuel, menace les 70 pour cent de tous les habitants du royaume et les 80 pour cent des habitants de l'Italie méridionale... Elle est la cause occulte d'une grande partie des évènements historiques et économiques du pays. » En trois ans, dit Pavese, il y a eu plus de 50.000 décès (1).

Le point important est de connaître la cause de la malaria. On a fait un immense progrès quand on a découvert la cause certaine d'un mal, et qu'il reste seulement à trouver le remède, car il est plus facile de lutter contre ce qu'on connaît que de lutter contre l'inconnu. Aujourd'hui la cause de la malaria a pris place dans le domaine des choses connues et on peut indiquer les remèdes.

I

Anciennes croyances sur la malaria. — La malaria dans l'antiquité

La cause de la malaria a été cherchée d'abord dans l'air, dans le sol et dans l'eau. La première idée a été que l'air lui-même était corrompu, qu'il contenait des émanations nuisibles. C'est même cette première croyance qui a fourni le nom de la maladie : *mala aria*, mauvais air.

Telle était la croyance de l'antiquité. La malaria existait déjà avant l'ère chrétienne, seulement ses effets étaient considérablement atténués parce que le Latium était peu-

(1) L. PAVESE, *Terre incolte d'Italia* p. 5.

plé et cultivé. Dureau de la Malle et J. J. Ampère ont étudié à la fois la campagne romaine et les auteurs de l'antiquité, et ils ont démontré péremptoirement que l'insalubrité existait autrefois. Ils font de nombreuses citations d'Horace, de Columelle, de Propertius, etc., etc., qui établissent l'existence du paludisme. Horace peint le mois d'août comme amenant les fièvres et faisant ouvrir les testaments :

Adducit febres et testamenta résignat (1).

Juvénal donne à l'automne l'épithète de *lethifer*. Autour de Rome et à Rome même, il y avait des temples à la déesse de la fièvre. Il résulte également des travaux de J. J. Ampère et surtout de ceux de Dureau de la Malle (2) que cette insalubrité s'est développée beaucoup aux ^{vii}^e et ^{viii}^e siècles de Rome, environ 100 ans avant la fin de la République, c'est-à-dire qu'elle a coïncidé avec la formation des *latifundia*, avec la diminution des petits propriétaires et de la classe moyenne et avec l'abandon de l'ancienne culture morcelée. Déjà sous les premiers Césars la situation sociale et agricole de l'Italie semble avoir été déplorable. Quand ensuite les Barbares eurent tout ravagé, détruit les dernières cultures, les travaux hydrauliques et les ouvrages d'art, les fièvres ont achevé de désoler ces régions autrefois florissantes.

Les anciens s'imaginaient donc que l'air était la cause du mal et cette croyance a subsisté longtemps, jusque pendant la plus grande partie du ^{xix}^e siècle. On pensait que l'air était vicié par les émanations des marais, par exemple par

(1) HORACE, *Épîtres*, I, VII, 9. — Cf. René BAZIN, *Les Italiens d'aujourd'hui*, p. 162 et suiv.

(2) J. J. AMPÈRE, *L'histoire romaine à Rome*, t. 1 p. 57; — DUREAU DE LA MALLE, *Economie politique des Romains*, t. 2. p. 152, — WERNER SOMBART, (*La campagna romana*) discute longuement l'état de l'*agro romano* à l'époque romaine, mais ses conclusions restent assez vagues. Il semble dire que l'*agro* était prospère au commencement de l'empire, mais il ne conclut pas sur l'existence de la malaria.

des animalcules microscopiques; engendrés par la putréfaction des végétaux, disait-on, ces animalcules se trouvent en suspension dans l'air des localités marécageuses et sont susceptibles de pénétrer dans le sang (1). Elisée Reclus, parlant de *l'agro romano* et décrivant « ces paysages magnifiques de grandeur et de tristesse », dit encore : « L'air y est mortel (2) ».

Cette opinion ancienne est bien résumée par un voyageur français, M. de Mercey qui parcourait l'Italie en 1858.

« L'aspect de tristesse et de solitude de la campagne romaine et des marais Pontins est dû surtout à la présence du mauvais air, *aria cattiva*. Dans les parties les plus infectées, cet air est presque mortel pour l'homme pendant quatre mois de l'année (juin à septembre), et dans toutes celles qui sont soumises à son influence on ne peut vivre sans s'exposer à des fièvres du caractère le plus dangereux..... Les causes du mauvais air sont inconnues. On l'a attribué à la dépopulation, au déboisement du pays. On y a fait de grandes plantations; on y a construit des villages, accordant de grands avantages et de vastes concessions de terrains à ceux qui voudraient les habiter. Les habitants, les troupeaux, les arbres eux-mêmes sont morts... La présence du mauvais air apporte donc les plus grandes difficultés à la mise en culture d'une partie du territoire romain (3) ».

Ces explications qui n'en sont pas font sourire aujourd'hui. Il a été démontré que l'air ne constitue pas la cause de la malaria. Ainsi des navires séjournant à une petite distance des côtes malariennes sont restés indemnes.

(1) Telle est la théorie de LANCISI, médecin du XVIII^e siècle, dans son livre *De nocitiis paludum effluviis*, 1717, cité par LAVERAN, *Traité du paludisme*, p. 35.

(2) ELISÉE RECLUS, *Nouvelle géographie universelle*, t. 4, p. 446.
— Cf. MALTE-BRUN.

(3) DE MERCEY, *La Toscane et le midi de l'Italie*, t. 2, p. 188-190;
— MALTE-BRUN parle aussi de l'*aria cattiva*, (*Géographie universelle*, t. 7, p. 100, note 1).

Ailleurs on a fait des plantations d'arbres, notamment d'eucalyptus, mais sans aucun succès (2). L'expérience des D^{rs} Sambon et Low dont je parle plus loin, est du reste absolument décisive.

On a cru aussi que le sol lui-même, surtout enrichi de débris de matières organiques, contenait les germes de la maladie. Cette opinion était fortifiée par le fait que la malaria se développe quand on défonce des terres, quand on fait de grands travaux comme la construction d'un canal, celui de Panama par exemple, quand on construit des routes comme pendant l'expédition française de Madagascar. On était persuadé que la mise en culture devait assainir le sol, et quand on allait ensuite cultiver certaines terres, quand on défrichait des régions incultes ou des prairies, la malaria redoublait d'intensité. De là un découragement profond chez ceux qui entreprenaient la colonisation interne (3).

On a ensuite incriminé l'eau, et le professeur italien Cru-
deli a poursuivi longtemps des expériences en ce sens (4). Mais finalement toutes les expériences ont abouti à des résultats négatifs, comme toutes celles qui ont été faites relativement au sol (5). On verra que l'eau peut jouer un rôle dans la transmission de la malaria, mais à cause de la présence de certains insectes.

Ceci amène à indiquer la théorie sur la vraie cause de la malaria.

(1) *Revue d'hygiène*, 1902, p. 644; — VALENTI, *La campagna romana*, p. 44) ne croit pas à l'action des bois, pas même des plantations d'eucalyptus.

(2) VALENTI, *La campagna romana*, p. 37 et suiv.

(3) TOMMASI CRUDELI, *Il clima di Roma*, p. 60 et suiv.

(4) V. sur l'échec de ces expériences, LAVERAN, *Traité du paludisme*, p. 37-43.

II

La transmission du paludisme par les moustiques

Tous les médecins reconnaissent maintenant que le paludisme et notamment la malaria sont transmis à l'homme par les moustiques. L'agent pathogène du paludisme est un parasite découvert par le médecin français Laveran et appelé par lui *hématozoaire*, c'est-à-dire « animal qui vit dans le sang de l'homme ». Cet hématozoaire vit dans les marais, où se trouvent également les larves de moustiques. Le corps des moustiques est donc rempli d'hématozoaires, et quand ils piquent l'homme, ils les lui introduisent dans le sang : ils sont donc les intermédiaires entre le parasite et l'homme (1). Le Dr Laveran a démontré ceci d'une façon péremptoire et ses travaux sont ici les documents fondamentaux. C'est là une des plus grandes découvertes dues à la science médicale française, et aujourd'hui la théorie de l'infection par les moustiques est admise universellement ; elle ne se discute plus. Elle a été vérifiée non seulement en Italie, mais en Algérie (2), en Amérique, où elle est adoptée d'une façon définitive (3), au Japon (4) et on peut le dire dans tous les pays du monde ; on a publié les rapports des gouverneurs des colonies anglaises sur toutes les parties du globe, et tous sont d'accord pour incriminer les mous-

(1) LAVERAN, *Traité du paludisme*, p. 123.

(2) LAVERAN, *id.*

(3) V. WRIGHT (Barton Lisle), *Malaria, a summary of recent progress in the knowledge of its etiology and prophylaxis*, article dans *The journal of the medical sciences*, 1902, 2, p. 635 et suiv.

(4) A Formose, les autorités militaires japonaises ont protégé un bataillon de soldats contre les moustiques, pendant la saison malarienne, et le nombre des malades a été infime. Dans la même localité, un autre bataillon non protégé eut 259 cas de malaria ; *Revue scientifique (Revue rose)*, 1902. 1, 760.

liques (1). C'est donc là un point acquis à la science et les travaux du Dr Laveran ont fait disparaître toutes les hypothèses anciennes. Le moustique qui propage la malaria s'appelle l'*anophèle*; c'est un agent très actif de contagion (2). Les piqûres des insectes sont funestes, et on a cité, outre l'action des moustiques, la transmission de la malaria par le pou du laurier-rose (3). Ainsi, la zoologie et l'histoire naturelle qui paraissaient autrefois des sciences contemplatives, sans utilité directe, prennent maintenant une importance pratique de premier ordre. Elles deviennent des sciences économiques, puisque l'action des moustiques peut ruiner une région en la dépeuplant, et que ces sciences, en nous renseignant sur les insectes, peuvent conduire à la transformation économique et sociale d'un pays.

La malaria est donc très mal dénommée. Il faudrait employer toujours le mot *paludisme*, « terme court qui indique la relation si étroite de la maladie qu'il désigne avec le marais (palus) (4). »

La contagion par les insectes explique tous les phénomènes observés, notamment l'inutilité des plantations d'arbres comme l'eucalyptus, le redoublement de la malaria pendant les travaux de terrassement, de défrichement, etc.; ces travaux sont nuisibles quand les travailleurs sont exposés aux piqûres. Ainsi nos soldats à Madagascar en 1895 étaient assaillis par des légions de moustiques (5). L'eau peut être aussi un moyen de contagion si elle renferme des hématozoaires ou des larves de moustiques contaminés, ou si des corps de moustiques contaminés y ont séjourné (6).

(1) Tous ces rapports se trouvent dans *The british medical journal*, 1901, 2, 680 et suiv.

(2) COLLET, *Précis de pathologie interne*, t. 2, p. 520; — DIEULAFOY, *Manuel de pathologie interne*, 14^e édition, t. 4, p. 327 et suiv.

(3) *Revue scientifique (Revue rose)*, 1901, 2, p. 218.

(4) LAVERAN, *Traité du paludisme*, introduction, p. 6.

(5) LAVERAN, *id.*, p. 123.

(6) COLLET, *Précis de pathologie interne*, t. 2, p. 520; — LAVERAN, *Traité du paludisme*, p. 118 et 125, note 3.

On comprend encore que la culture ne puisse à elle seule assainir un pays; qu'importe, par exemple, que l'on cultive très bien à côté d'un marais ou d'eaux stagnantes, si l'on ne se protège pas contre les insectes? Mais si la culture ne peut, à elle seule, faire disparaître l'insalubrité, à l'inverse l'absence de culture amène sûrement l'insalubrité. « L'influence que l'abandon de la culture des terres, le dépeuplement ou la dévastation d'un pays exercent sur l'extension de l'endémie palustre s'explique facilement. Dans un pays riche et peuplé, de nombreux travaux d'art sont exécutés et entretenus avec soin; on dessèche les marais, on endigue les fleuves, on creuse des canaux, les arbres et les plantes couvrent le sol et le drainent par leurs racines; vienne une invasion de barbares ou une longue guerre, les travaux d'art sont détruits, les aqueducs sont coupés, les canaux s'envasent, les marais s'étendent et se multiplient, les campagnes se dépeuplent, la culture du sol est abandonnée, les arbres sont détruits et le paludisme trouve un milieu très favorable à son développement (1). »

Telle est, d'après l'état actuel de la science, la cause de la malaria. On peut alors indiquer les remèdes à la situation.

III

Mesures contre le paludisme

On a indiqué souvent les mesures à prendre contre le paludisme, ce que les médecins appellent « la prophylaxie du paludisme ». Il s'agit de se protéger d'abord contre les

(1) LAVERAN, *id.*, p. 27.

moustiques, de les détruire ensuite. Pour arriver à ce double but il y a deux séries de mesures à prendre :

1° Les mesures ayant pour but de combattre l'endémie palustre elle-même et d'assainir les régions dans lesquelles règne la maladie. Ce sont les moyens de prophylaxie générale :

2° Les mesures destinées à préserver des fièvres les personnes qui habitent des régions palustres ou qui sont obligées d'y séjourner quelque temps. C'est la prophylaxie individuelle (1).

ASSAINISSEMENT DES RÉGIONS PALUSTRES. — Il a été démontré plusieurs fois par l'expérience que cet assainissement est possible ; des faits en grand nombre montrent que des contrées entières, autrefois ravagées par les fièvres palustres, se trouvent aujourd'hui dans d'excellentes conditions de salubrité (2).

La première mesure consiste dans le drainage du sol, le dessèchement des marais, des étangs, la disparition de toute espèce d'eaux stagnantes à l'air libre, mares, bassins, réservoirs, etc. Le parasite du paludisme a besoin pour se développer, comme le moustique, de chaleur et d'humidité. Contre la chaleur on ne peut rien, mais on peut agir contre l'humidité à la fois de l'air et du sol. Il ne doit subsister dans le pays que des eaux courantes, car le courant entraîne les larves et empêche le développement des insectes. Le drainage a d'ailleurs un autre avantage au point de vue agricole et économique : il augmente la fertilité et la valeur du sol, et il peut être regardé comme une des plus importantes améliorations foncières que l'on puisse exécuter. Il faut donc non seulement dessécher les marais et les étangs, mais endiguer les cours d'eau, endiguer la mer au besoin, pour empêcher l'eau d'envahir les

(1) LAVERAN, *id.*, p. 397 ; — DIEULAFOY, *Manuel de pathologie interne*, t. 4, p. 336.

(2) V. les nombreux faits cités par Laveran. p. 397 et suiv.

plaines basses. Pour les eaux stagnantes que l'on ne pourrait supprimer, la surface devrait être recouverte d'une légère couche de pétrole, ce qui détruit les insectes.

L'assainissement et la transformation des terrains marécageux constituent les remèdes fondamentaux. La culture du sol peut s'y ajouter : de même les plantations d'arbres, qui à elles seules ne pourraient suffire, sont un excellent moyen accessoire ; toutes les plantes opèrent un drainage par leurs racines. Il n'y a même pas lieu de supprimer les rizières, qui exigent à la fois la chaleur et l'humidité ; car elles ne sont pas une cause d'insalubrité si les irrigations sont faites avec de l'eau courante.

L'approvisionnement des localités en eau potable, l'usage de l'eau filtrée, ont aussi d'excellents résultats, puisque l'eau impure contient souvent des insectes vivants ou morts. Enfin les travaux d'art en général, les améliorations agricoles de toute sorte, la construction de routes nouvelles ou de chemins de fer, tout cela facilite les échanges, augmente la richesse d'une contrée et lui permet de mieux lutter contre les épidémies.

Toutes ces mesures diminuent les causes du paludisme, en même temps qu'elles augmentent la force de résistance de chaque organisme humain. Elles sont d'ailleurs puissamment aidées par les précautions que chacun peut prendre individuellement.

PROPHYLAXIE INDIVIDUELLE. — Une précaution à prendre est de placer les habitations sur les lieux élevés, parce que les moustiques se tiennent dans les parties les plus basses de l'atmosphère. Les pays de fièvre sont des pays de plaine, et il faudra donc profiter des moindres plis de terrain pour y placer les maisons. Si la plaine est tout à fait unie, les maisons seront aussi hautes qu'il sera possible, et les habitants devront coucher dans les étages supérieurs.

Il faut ensuite avoir le soin de se préserver *absolument* contre les moustiques et par suite de fermer toutes les

ouvertures, fenêtres, portes, cheminées, etc., avec un treillage métallique très fin. Il faut en effet, de toute nécessité, arriver à une protection mécanique contre les moustiques. Il en résulte qu'on ne doit pas coucher à l'air libre sans l'emploi de ces toiles, et qu'en même temps les sorties faites le soir ou la nuit sont très dangereuses si l'on ne prend pas des précautions minutieuses. Il faut alors se protéger les mains, le cou et la figure avec un voile, un masque spécial et des gants (1). Un fait curieux est cité souvent ; c'est l'expérience remarquable faite par les médecins anglais Sambon et Low. Ces observateurs ont passé impunément tout un été dans une des localités les plus insalubres de la campagne romaine sans prendre d'autres précautions que de se garantir contre les piqûres des moustiques. Les habitants et les voyageurs étaient atteints de la malaria, mais les deux médecins restèrent en parfaite santé. Ils eurent soin d'habiter une cabane en bois spécialement construite à Londres avec fenêtres garnies d'un treillage métallique si fin que les anophèles ne pouvaient pas le traverser ; en outre les lits étaient protégés par des moustiquaires. De cette façon ils pouvaient dormir à l'air libre, les fenêtres ouvertes, au grand étonnement des paysans italiens qui venaient tous constater que les fenêtres étaient ouvertes pendant la nuit (2). Cette expérience a bien démontré l'efficacité de la protection mécanique contre les moustiques.

Les travaux agricoles ne doivent commencer qu'une heure après le lever du soleil et cesser une heure avant qu'il disparaisse.

Les soins les plus grands doivent être pris pour l'habille-

(1) DIEULAFOY. *Manuel de pathologie interne*, t. 4, p. 337 ; — *Journal de médecine et de chirurgie pratiques*, 1902, t. 73, p. 286.

(2) DIEULAFOY. *Manuel* précité. p. 334. Le récit complet de l'expérience des D^r SAMBON et LOW est dans le *British medical journal*, n° du 8 décembre 1900. V. aussi, la *Revue d'hygiène et de police sanitaire*, 1900, p. 1038.

ment, la nourriture et la boisson. Les boissons hygiéniques sont recommandées, tandis que les boissons alcooliques présentent les plus graves dangers. D'une façon générale l'individu doit éviter toutes les causes débilitantes, fatigues, excès de toutes sortes, alimentation mauvaise ou insuffisante, etc., qui favorisent l'invasion du paludisme. En somme il faut développer l'hygiène individuelle sous toutes ses formes.

Enfin l'usage préventif de certaines substances, la quinine, l'acide arsénieux, etc., est indiqué par les médecins. La quinine surtout doit être employée à titre préventif; un grand progrès de la médecine moderne a été la découverte que non seulement la quinine guérit, mais qu'elle préserve réellement de la fièvre palustre (1).

Toutes ces précautions individuelles peuvent paraître minutieuses et compliquées. Mais on remarquera deux choses.

D'abord elles sont absolument nécessaires, parce qu'on ne s'acclimate pas au paludisme.

Mais d'autre part elle ne sont nécessaires que dans les régions et aux époques où règne la fièvre. Elles disparaîtront donc d'elles-mêmes avec le développement de la prophylaxie générale et l'assainissement des régions insalubres; la première série de mesures doit rendre inutile la seconde, qui apparaît ainsi comme devant être transitoire, sauf toutefois les précautions d'hygiène générale.

Telles sont les deux séries de mesures indiquées au point de vue technique. On pourrait développer longuement tout ce qui les concerne, mais ceci est en dehors d'un travail purement juridique et économique comme le mien. J'ai à rechercher au contraire comment elles peuvent être réalisées au point de vue juridique.

(1) DIEULAFOY, *Manuel* précité; — LAVÉRAN, p. 417 et 435.

IV

**Moyens juridiques pour l'exécution des mesures
contre le paludisme.**

On se trouve ici en présence de la grosse question : initiative individuelle ou intervention de l'Etat. Il est à craindre que si l'on se borne à signaler les mesures hygiéniques et agricoles aux populations, si l'on fait simplement aux habitants des recommandations, si on leur donne des conseils, même les plus utiles et les plus éclairés, la majorité ne prenne pas les précautions nécessaires, par négligence, par insouciance, par manque d'argent ou simplement pour ne pas se créer des embarras. L'Etat doit donc intervenir et imposer les mesures à prendre et la conduite à suivre, il doit imposer aux particuliers une gêne dans leur propre intérêt et au besoin réglementer leur travail. Les régions malsaines ne se trouvent pas dans les conditions ordinaires, et du moment qu'elles échappent à la situation de droit commun pour le climat et la salubrité, elles doivent échapper aussi au droit commun au point de vue de la loi et de la liberté ordinaire. L'Etat, comme le dit M. Pic, doit aider au développement de la richesse générale, et il doit pour cela protéger la santé des travailleurs, qui sont une force et une source de richesse pour la collectivité ; cette considération justifie la réglementation légale de certaines industries au point de vue de l'hygiène (1). Même si l'on admet le principe de la liberté individuelle, si l'on se place en dehors de tout système général de socialisme d'Etat, on reconnaîtra que l'intervention de l'Etat devient nécessaire dans une circonstance exceptionnelle. Or le motif tiré de l'hygiène

(1) Sur le rôle de l'Etat en matière économique, v. P. PIC, *Traité élémentaire de législation industrielle*, 2^e édition, introduction, et notamment, p. 41 et 90.

publique ne peut pas se discuter. Il commande l'intervention de l'Etat.

Il ne faudrait pas objecter que la réglementation légale impose des charges aux entrepreneurs et augmente les difficultés qu'ils ont pour produire. La réglementation au point de vue de l'hygiène s'impose, même au point de vue de l'intérêt de la production : un peuple qui voit périr des ouvriers dans la force de l'âge, ou qui les laisse travailler en état de maladie et de dégénérescence physique perd évidemment, car il diminue volontairement sa puissance productive.

Au reste les individualistes les plus convaincus, comme M. Paul Leroy-Beaulieu, sont d'accord sur ce point avec les interventionnistes. M. Paul Leroy-Beaulieu commence par déclarer que l'une des fonctions essentielles de l'Etat comprend les services manifestement utiles qui ne peuvent être efficacement constitués sans le recours à la contrainte réglementaire ou à la contrainte fiscale. Et il ajoute :

« Les besoins communs consistent en ceci qu'ils exigent, pour leur satisfaction, le concours de la société tout entière ou de tout un groupe important de la société et que l'opposition de quelques individus seulement ou même d'un seul peut empêcher cette satisfaction. *Il faut alors user de la contrainte*, soit pour forcer le récalcitrant à faire tel ou tel acte, soit pour lui imposer de contribuer par ses ressources, dans une mesure déterminée, à telle ou telle œuvre, à son installation, à son entretien ou à son fonctionnement. Parmi ces œuvres qui ont besoin du concours absolu de tous les citoyens rentrent *les mesures hygiéniques ou de salubrité*, soit pour arrêter, soit pour prévenir les maladies contagieuses, les épidémies sur les hommes, les animaux, les végétaux, de même la création et l'organisation des adductions d'eau indispensables et de diverses autres installations..... Quoique l'Etat doive assurer les divers services dont nous venons de parler, il n'en résulte pas qu'il doive les effectuer toujours lui-même ; il peut en déléguer la charge

à des associations, mais alors *il doit les soutenir par son pouvoir de réglementation et de taxation* (1). »

Après ces paroles d'un individualiste aussi déterminé que M. Paul Leroy-Beaulieu, il n'y a plus rien à dire ; elles valent plus que toute autre démonstration. L'intervention de l'Etat s'impose donc.

Cette intervention de l'Etat sera différente pour les deux séries de mesures indiquées plus haut. En ce qui concerne les mesures générales contre le paludisme, l'assainissement des régions, la transformation des contrées marécageuses, tout revient, au fond, à une question financière : ou prendra-t-on l'argent nécessaire ? Ceci n'est qu'un aspect de la colonisation interne elle-même ; c'est l'objet de cette deuxième partie de mon travail : la colonisation interne en ce qui concerne l'assainissement des régions, le morcellement de la propriété, le développement de la culture intensive, etc., sera-t-elle l'œuvre des particuliers, l'œuvre de l'Etat, ou une œuvre accomplie par une action combinée ? C'est pour examiner la question que j'ai entrepris ce travail.

Mais pour les mesures individuelles, il faut en parler tout de suite. Elles rentrent dans ce qu'on appelle en droit administratif le pouvoir ou l'autorité réglementaire. L'Etat exerce cette autorité dans plusieurs buts, mais notamment dans un but de salubrité publique. Il peut donc ordonner aux particuliers les mesures d'hygiène qui semblent nécessaires, et des règlements sanitaires peuvent être faits non seulement pour les villes, mais même pour les campagnes.

L'Etat devra intervenir ici.

1° Vis-à-vis des particuliers en général ;

2° Vis-à-vis de ceux qui occupent des ouvriers ou employés. C'est la réglementation de l'industrie agricole.

MESURES GÉNÉRALES D'HYGIÈNE. — La première est la

(1) P. LEROY-BEAULIEU, *Traité théorique et pratique d'Economie politique*, 3^e éd., t. 4, p. 682.

diffusion du grand remède contre le paludisme, la quinine. Une loi du 23 décembre 1900 a décidé que le sulfate et le chlorhydrate de quinine seraient vendus au compte de l'Etat, au prix de 0 fr. 15 le gramme. Les sels de quinine sont préparés sous forme de tablettes de 0 gr. 20 chacune. En Sicile, on a distribué aussi des confettis et des pilules solubles. Le prix de vente au public d'un tube contenant dix tablettes ne doit pas dépasser 0 fr. 40 pour le chlorhydrate et 0 fr. 32 pour le sulfate (1).

Cette loi a donc introduit l'exploitation de la quinine par l'Etat, sans toutefois en faire un monopole ; c'est l'Administration des gabelles qui en est chargée. Autrefois les pharmaciens dans les campagnes donnaient très souvent de la quinine de mauvaise qualité et à des prix très élevés ; l'Etat la vend maintenant dans les pharmacies ordinaires, les dépôts pharmaceutiques communaux et les bureaux de tabac à des prix très modérés. Chaque année, au mois de novembre, les ministres des Finances et de l'intérieur, avec l'avis du Conseil supérieur de santé, décident les conditions et la méthode de distribution de la quinine par l'Etat (2).

Le Gouvernement italien s'est donc fait entrepreneur en se mettant à vendre de la quinine dans un but d'hygiène. C'est là une tentative remarquable au point de vue de la législation et de l'action de l'Etat. On ne peut pas dire tout à fait qu'il soit devenu commerçant, puisqu'il ne cherche pas à faire des bénéfices, mais cette intervention de l'Etat était à citer, même au point de vue de l'économie politique générale.

Le Ministre de l'Intérieur a adressé aux préfets, à la date du 17 septembre 1901, une circulaire appelant leur attention sur l'intérêt qu'il y a pour la santé publique à favoriser la diffusion du précieux remède. « Non seule-

(1) *Bulletin de l'Académie de Médecine*, 1903, 4, 676.

(2) F. NITTI, *Chronique* dans la *Revue de Science et de législation financières*, 1903, p. 717.

ment, dit-il, le sulfate de quinine est le remède par excellence de la malaria, mais, comme le montrent les récents travaux sur la question, la cure régulière et complète des malades, constitue aussi un moyen efficace de prophylaxie contre la contagion, puisque l'individu atteint de malaria est par lui-même un centre de diffusion de la maladie. L'Etat, d'ailleurs, en se chargeant de la vente directe de la quinine n'a nullement en vue un intérêt financier ; au contraire, en abaissant le prix au point de le rendre accessible même aux plus pauvres il a voulu seulement concourir à la lutte contre la malaria, avec l'efficacité qu'assure la puissance de son action. » Dans le cas où des communes seraient dépourvues non seulement de pharmacie, mais encore du dépôt pharmaceutique prescrit par une loi du 21 décembre 1899, le médecin de la commune devra avoir une provision suffisante de quinine pour être employée conformément aux dispositions de cette loi et du règlement d'administration publique du 14 mars 1901 (1).

Une autre loi du 2 novembre 1901 autorise le ministre de l'Intérieur à déterminer, après avis des Conseils sanitaires provinciaux et du conseil supérieur de santé, les zones où la malaria est endémique en suivant les variations qu'elle peut présenter. Dans ces zones, les administrations municipales, à défaut d'établissements de bienfaisance, doivent fournir gratuitement la quinine aux agriculteurs et ouvriers atteints de fièvres paludéennes, qui s'y trouvent d'une façon permanente ou accidentelle. Mais cette dépense n'est qu'une avance qui est recouvrée à la fin de l'année sur les propriétaires de la zone, à raison de l'étendue de chaque propriété. Si les ouvriers sont occupés à des travaux publics faits en régie, c'est l'administration qui doit les soins médicaux et pharmaceutiques, ou l'entrepreneur si les travaux se font à l'entreprise (2).

(1) *Revue générale d'administration*, 1901, t. 72, p. 407.

(2) *Revue générale d'administration*, 1903, t. 76, p. 481.

La vente de la quinine par l'Etat italien se fait sans préjudice des mesures générales d'hygiène qui subsistent parallèlement : « L'organisation sanitaire italienne, dit M. Pic, telle qu'elle résulte de la loi du 22 décembre 1888, véritable Code de l'hygiène, est peut-être la plus complète et la plus méthodiquement conçue de toutes les organisations similaires. Non seulement elle étend son action à toutes les portions du territoire, grâce à ses agents hiérarchisés, mais elle est investie pour toutes les mesures qu'elle croit devoir prescrire, tant dans l'intérêt du public que pour la sauvegarde du personnel, de pouvoirs coercitifs très étendus, d'autant plus efficaces que ces mesures émanent d'agents d'une compétence reconnue en matière d'hygiène (1). » Il faut observer que malheureusement toutes les grandes découvertes relatives à la malaria sont postérieures à 1888, de sorte que la loi du 22 décembre 1888 ne contient rien de spécial au fléau. Il faut donc aborder les dispositions législatives postérieures.

RÈGLEMENTATION LÉGALE DE L'INDUSTRIE AGRICOLE. — La réglementation de l'industrie au point de vue de l'hygiène ne se discute plus guère aujourd'hui. La nécessité d'une législation préventive et protectrice des ouvriers est reconnue. Seulement on parle généralement des ouvriers occupés à l'industrie manufacturière et on néglige l'industrie agricole. Ainsi en France, la loi du 12 juin 1893 sur *l'hygiène et la sécurité des travailleurs* ne s'occupe pas des ouvriers agricoles (2). Il en est autrement en Italie. On ne voit pas en effet pourquoi les ouvriers de la campagne seraient moins bien protégés que ceux des manufactures, et toutes les raisons données en faveur de la santé de ces derniers s'appliquent à la santé des autres. D'ailleurs la réglementation relative à la malaria doit

(1) P. PIC *Traité élémentaire de législation industrielle*, 2^e éd., n° 619, p. 432 ; — *Annuaire de législation étrangère*, 1889.

(2) P. PIC, *Traité précité*, p. 440-441.

s'occuper de tous les ouvriers, puisque des usines et manufactures peuvent être établies dans des contrées marécageuses.

Aussi, d'après la loi du 23 décembre 1900 et d'après une autre du 2 novembre 1901, tout patron, dans une région malarienne, si son établissement est distant de plus de deux kilomètres de la résidence d'un médecin ou se trouve dans un district sans pharmacie, doit sous différentes peines avoir toujours chez lui une certaine quantité de sulfate ou d'hydrochlorate de quinine, suffisante pour tous les employés sous ses ordres. La quinine doit être donnée gratuitement aux ouvriers et la dépense est à la charge du patron (1). Si la malaria entraîne la mort de l'ouvrier par faute de l'administration ou de l'entrepreneur, il y aura lieu à indemnité dans les conditions de la loi du 15 mars 1898 sur les accidents du travail (2). Il y a là un ensemble remarquable de législation ouvrière.

Ce n'est pas tout. Dans les régions sujettes à la malaria, les propriétaires sont obligés de faciliter l'écoulement des eaux, et les entrepreneurs de chemins et de canaux doivent éviter autant qu'il est possible l'ouverture de cavités passagères où les eaux viendraient former des dépôts stagnants.

Spécialement à l'industrie agricole, une circulaire de MM. Baccelli, ministre de l'Agriculture, et Giolitti, ministre de l'Intérieur, du 23 avril 1903, prescrit l'insertion dans les règlements provinciaux de certaines mesures que l'expérience a suggérées pour éviter la propagation de la malaria résultant de la culture du riz. Les patrons ont l'obligation d'assurer l'eau potable aux ouvriers agricoles, et un abri nocturne, en ayant soin d'empêcher la pénétration des

(1) *Bulletin de l'Académie de médecine*, 1903, 1, 676; — *British medical journal*, 1903, 1, 178.

(2) *Revue générale d'administration*, 1903, t. 76, p. 481.

insectes aériens. Le travail ne devra commencer qu'une heure après le lever et devra finir une heure avant le coucher du soleil, ces deux moments étant les plus dangereux pour la piqure des insectes (1).

Les patrons peuvent avoir par contre certaines compensations. Dans les régions où la malaria est déclarée endémique, les casernes des douaniers et les locaux qui servent au personnel employé aux routes nationales, provinciales et communales, ainsi qu'aux chemins de fer, aux travaux de dessèchement et aux travaux publics doivent être à l'abri de la pénétration des insectes. Or les propriétaires et industriels qui en feront autant pour les habitations même temporaires de leurs ouvriers ou fermiers recevront des primes pouvant s'élever à 1.000 livres, prélevées sur les bénéfices de la vente de la quinine (2).

Ce sont là des exemples de réglementation industrielle et agricole en vigueur en Italie, car je n'ai donné que des exemples, sans avoir la prétention d'être complet. Mais il était intéressant de signaler cette législation qui est un

(1) *Revue générale d'administration*, 1903, t. 76, p. 482.

(2) *Revue générale d'administration*, 1903, t. 76, p. 481. — En Italie, les expériences de protection mécanique des habitations ont donné des résultats si favorables que la loi du 2 novembre 1901 a rendu cette protection obligatoire, en pays palustre, pour tous les employés et ouvriers du gouvernement. Les chiffres suivants donnent bien une idée des résultats obtenus. Sur un total de 5.165 personnes protégées plus ou moins complètement, il y a eu 20 pour cent de récidives et 3,3 pour cent seulement de fièvres primitives. Sur 4.363 personnes protégées complètement, la proportion a été de 21 pour cent, celle des fièvres primitives de 1,9 pour cent seulement. Sur 802 personnes protégées incomplètement la proportion des fièvres primitives a été de 10,9. La protection est dite incomplète quand elle est limitée aux chambres à coucher. Chez les personnes non protégées, habitant les mêmes localités, la proportion des individus atteints de fièvre s'est élevée souvent à 40 et 60 pour cent, dans un cas à 90 pour cent. (*Bulletin de l'Académie de médecine* 1903, 1, 678; les chiffres sont donnés d'après les *Atti della società per gli studi della malaria*, 1902, t. 3, p. 652).

mélange de médecine et de réglementation administrative. L'intérêt se présente à deux points de vue.

D'abord il existe au point de vue même de la colonisation intérieure. Elle ne peut réussir, en dehors des conditions pécuniaires ou autres que j'examinerai plus loin, que si les travailleurs ne sont pas rebutés par de mauvaises conditions d'hygiène ou de salubrité. La moyenne propriété ne peut être établie que dans des terres susceptibles d'habitation et de culture.

Ensuite il était intéressant, au point de vue de l'économie politique générale et de la législation ouvrière, d'analyser la réglementation légale de l'industrie en Italie, et spécialement de l'industrie agricole. L'Italie a montré ce que le législateur peut faire en faveur des ouvriers dans un intérêt d'hygiène, et ceci peut servir de comparaison avec les autres législations : c'est pourquoi j'ai insisté un peu longuement sur ce point.

Il faudrait rechercher alors si cet ensemble de réglementation légale est bien observé en pratique. Une bonne loi n'est rien si on ne s'en sert pas. Ainsi la ville de Rome a 10 médecins dans l'*agro* et 8 dans la zone suburbaine : autrefois chacun d'eux dirigeait une petite infirmerie qui rendait de grands services, mais on a supprimé ceci par économie. En 1886 il y eut une convention entre la commune de Rome et la société des chemins de fer pour le transport gratuit des malades. Mais ceci est resté lettre morte ; aussi les malades ne peuvent-ils pas toujours venir jusqu'à l'hôpital. En outre il faudrait dans la campagne romaine des dépôts de quinine (1).

D'une façon générale, une enquête sur place serait nécessaire pour voir si les maisons se construisent d'après les données de l'hygiène moderne, si l'assistance sanitaire est organisée, etc. La réglementation italienne est excel-

(1) A. CELLI, *Come vive il campagnolo nell'agro romano*, p. 70.

lente en principe, mais son application rigoureuse est la première condition de la colonisation interne.

Telles sont dans tous les cas les mesures techniques à prendre en faveur du dessèchement et de l'assainissement des régions insalubres ou marécageuses. Il faut voir maintenant les mesures économiques, juridiques et sociales en faveur de la colonisation interne.

CHAPITRE II

Morcellement de la grande propriété : constitution de la propriété moyenne

Après la question de l'assainissement et de l'hygiène, la question des *latifundia* apparaît comme une des plus importantes. Elle a un intérêt économique de premier ordre, la moyenne propriété n'étant pas cultivée comme la grande propriété, soit pour les procédés, soit pour les denrées. D'autre part, elle n'appartient pas à des personnes de la même classe, ce qui révèle un intérêt social. Il y a donc ici un intérêt engagé au point de vue de la production et au point de vue de la répartition des richesses. Pour certains hommes d'Etat, comme le marquis di Rudini, la question des *latifundia* est avant tout politique ; elle met en présence d'un côté les défenseurs de la liberté et de l'autre les partisans du collectivisme (1).

On a vu en effet que la grande propriété est le régime foncier des contrées à soumettre à la colonisation intérieure. Les tendances individualistes et collectivistes se retrouvent en présence pour défendre et pour attaquer les grandes propriétés et les grands propriétaires. Après les troubles de Sicile de 1893-94, M. Crispi, alors président du

(1) DI RUDINI, *Terre incolte e latifondi*, article dans le *Giornale degli Economisti*, février 1895.

Conseil présenta aux Chambres son projet de colonisation qui souleva les plus vives discussions. M. di Rudini publia un long article en faveur des latifondistes : de nombreuses réponses furent faites, notamment dans un livre de Passalacqua, *I latifondi e le leggi agrarie*. Il s'agit de savoir si on laissera subsister les grandes propriétés ou si au contraire l'Etat interviendra pour en amener le morcellement et constituer ainsi la propriété moyenne.

I

Origines et prétendue nécessité du « latifundium »

Les deux écoles, individualiste et socialiste, commencent par attribuer des causes différentes à la situation actuelle, et chacune expose l'histoire à des points de vue opposés.

Passalacqua qui résume les tendances socialistes, fait remonter la grande propriété à la période romaine. Les anciens *latifundia* formèrent tout naturellement les fiefs à l'époque féodale, lesquels, concédés d'abord d'une façon temporaire ou viagère, devinrent peu à peu des propriétés perpétuelles, transmissibles indéfiniment par succession. C'est le système féodal, dit-on, qui a entravé le développement de l'agriculture et empêché la division des terres entre les agriculteurs libres. Ceux-ci avaient simplement droit à certains usages forestiers ou autres, aux *usi civici*. Alors quand la féodalité fut abolie aux XVIII^e et XIX^e siècles, ces *usi civici*, on l'a vu, furent supprimés sans profit pour les paysans, et les grands domaines subsistèrent, de sorte que la féodalité a fait du mal pendant son existence, et a en outre laissé subsister le mal après sa disparition, puisque

les nobles y ont gagné la faculté de jouir librement des ex-fiefs. Et alors le *latifundium* est une conséquence des usurpations des barons, dont les latifondistes d'aujourd'hui ne sont que les successeurs. Comment pourraient-ils se retrancher alors derrière le droit sacré de propriété et invoquer le droit de propriété individuelle (1) ?

La conséquence logique de ce premier point de vue, c'est que l'Etat devrait exproprier les latifondistes sans indemnité. Les socialistes franchement collectivistes réclament la socialisation des principales industries agricoles et de la terre elle-même (2).

Dans tous les cas, en réservant la question d'indemnité, les remèdes proposés par les partisans de l'intervention de l'Etat sont : 1^o Le fractionnement forcé des *latifundia*, c'est-à-dire des fonds surpassant 100 hectares par exemple ; — 2^o la surtaxe des terres incultes, afin de favoriser la mise en culture.

Les individualistes font un tableau tout différent. Pour M. di Rudini qui est lui-même latifondiste, propriétaire de grands domaines en Sicile, la propriété individuelle est la base de la Société et elle est légitime. Il est possible, dit-il, que certains *latifundia* viennent d'ex-fiefs. Mais ils ne sont pas la généralité et d'ailleurs ces fiefs n'étaient pas des usurpations. Il y a deux origines de la grande propriété, et ce sont des origines naturelles et économiques.

D'abord elle s'est formée et elle subsiste parce que c'est une unité agraire nécessaire ; les conditions de la culture étant telles en Italie, surtout en Sicile, qu'elle exige une vaste étendue de terrain. Il lui est si peu possible de se fractionner que, si plusieurs propriétés moyennes appar-

(1) N. COLAJANNI, *Gli avvenimenti di Sicilia*, p. 82 ; — PASSALACQUA, *I latifondi e le leggi agrarie*, p. 50-52.

(2) Giuseppe SALVIOLI, *Le latifundium sicilien et son mode d'exploitation*, dans le *Devenir social*, t. I, 1895, p. 463 ; — E. VANDERVELDE, *La coopération rurale en Belgique*, dans la *Revue d'Economie politique*, 1902, p. 145.

tiennent juridiquement à plusieurs personnes, il faut les cultiver en commun et en former un *latifundium* économique (1). Le *latifundium* commence là où doit être exercée la culture extensive et il cesse là où commence la culture intensive ; il est la propriété foncière réfractaire à la petite culture et à la culture intensive. Or l'exploitation appartenant à un seul individu est plus simple et plus facile. Le *latifundium* s'est donc formé parce qu'il est une unité agraire nécessaire : c'est un organisme agricole (2).

D'autre part on a essayé à plusieurs reprises de constituer la propriété moyenne, et on a toujours échoué. Quand l'Etat a fait vendre des biens domaniaux ou ecclésiastiques par petits lots, les petits propriétaires les aliénèrent malgré les prohibitions, non seulement parce que le fractionnement de la culture était peu favorable, mais aussi par suite de la misère. C'est sous cette seconde influence que la propriété se reconcentra.

Ainsi deux causes purement économiques expliquent la formation de la grande propriété en Sicile, dans la Basilicate, les Calabres et la Campagne romaine. Du reste, ajoute M. di Rudini, tant que les produits agricoles se sont bien vendus, on n'a pas parlé de lois agraires ni d'injustices sociales ; les améliorations se faisaient peu à peu toutes seules. Mais maintenant l'agriculture est dans le marasme, les grains et les vins se vendant 50 pour cent meilleur marché qu'autrefois. Avec le phylloxéra, beaucoup de terrains où l'on cultivait la vigne furent cultivés en blé, ce qui a fait perdre aux ouvriers 41 millions de journées de travail, c'est-à-dire environ 17 millions en salaires (3). C'est donc à tort qu'après les troubles de 1894 on en a attribué la cause à l'existence des *latifundia*.

Telles sont les deux explications en présence. Je n'insis-

(1) P. VILLARI, *La Sicilia e il socialismo*, p. 60.

(2) DI RUDINI, article précité, p. 166.

(3) DI RUDINI, *id.* p. 177.

terai pas sur le côté historique, ce qui m'entraînerait beaucoup trop loin. Il suffit de considérer la situation actuelle ; quelles que soient les causes qui l'ont créée, il faut y porter remède. Or la grosse question est de savoir si le *latifundium* est une nécessité en Italie, comme le disent les individualistes, ou si au contraire, il est l'une des principales raisons des maux dont souffre ce pays, comme le prétendent les socialistes.

Les individualistes, on l'a vu, déclarèrent que le *latifundium* est un organisme agricole nécessaire ; il est le résultat des conditions de climat, de terrain et de civilisation. La terre dans beaucoup de régions ne peut produire que des céréales et on ne peut remédier à son épuisement qu'en la laissant plusieurs années en pâturage. La culture du blé doit ainsi être transportée chaque année d'une région à l'autre ; le bétail doit passer aussi successivement sur plusieurs terrains. C'est bien la culture extensive, nécessitant de vastes étendues de terrain, autrement dit les *latifundia*. La raison de tout cela, dit M. di Rudini, est le manque de pluie et la rareté des eaux courantes dans certaines régions, et par suite de la sécheresse on ne peut établir de prairies artificielles fauchables ; or les prés sont l'élément essentiel de toute culture perfectionnée (1).

On ne peut donc, en ce qui concerne le bétail, que continuer le système de pâturage errant et migrateur, puisqu'on ne peut récolter du fourrage. Le bétail en est réduit à chercher une herbe rare sur de vastes étendues de terrain, et ce système conduit à l'abandon sans culture d'une partie du sol.

Le *latifundium* est donc nécessaire. Le marquis di Rudini cite des tentatives faites en Sicile par de grands propriétaires, avec des vues humanitaires, pour morceler leurs grands domaines, et il cite des noms, le baron Riso, le prince Radali, etc. (2). De même on a voulu vendre par pe-

(1) Di Rudini *op cit.* p. 172.

(2) DI RUDINI. p. 178.

tits lots les biens ecclésiastiques ou les biens des communes. Tout cela a échoué ; les paysans abandonnèrent bientôt les terres et les maisons qui leur étaient attribuées. Ils ne veulent pas vivre isolés dans la campagne, où il n'y aurait pour eux aucune sécurité à cause du brigandage.

Le grand propriétaire qui pressure les paysans est une fable, dit encore M. di Rudini. En général il comprend ses devoirs. On dit qu'il s'est conservé des latifondistes comme classe depuis la féodalité. Rien n'est plus faux ; les biens ont passé des nobles aux bourgeois et aux industriels de toute sorte. M. di Rudini s'élève donc contre les projets d'expropriation des grands propriétaires. D'abord ce serait une atteinte au droit individuel de propriété. Mais admettons un moment qu'il y ait une cause d'utilité ou de nécessité publique pour cette expropriation ; ce serait la spoliation et la ruine des grands propriétaires, beaucoup étant eux-mêmes très endettés. On ne peut donc les forcer à vendre ou à louer à des paysans qui, c'est certain, ne les paieront pas. En outre, ils ont des créanciers hypothécaires qui eux-mêmes seraient ruinés, alors qu'ils ont sur les immeubles des droits acquis fondés sur le Code civil. L'emphytéote devrait bien payer les intérêts, mais il ne le fera pas, car il sera trop pauvre. On blâme aussi les grands propriétaires d'abandonner leurs terres. Mais dans beaucoup d'endroits, en Calabre, en Sicile, leur vie ne serait pas en sûreté. Ils savent que s'ils cultivent directement eux-mêmes, les voleurs de bestiaux dépeupleront leurs troupeaux et tout le monde volera leurs récoltes. L'organisation de la police ne les protège pas.

M. di Rudini arrive ainsi aux conclusions suivantes :

1° La majeure partie des terrains incultes le sont parce qu'ils ne sont pas cultivables. Les machines ne sont pas employées parce qu'on ne peut pas les employer, et il est également très délicat de recourir aux produits chimiques comme engrais, car on ne peut les mettre qu'après les pluies et dans plusieurs parties de l'Italie il pleut très peu ;

2° Les terrains cultivables seront cultivés quand l'agriculture se relèvera d'elle-même, par exemple quand les impôts seront réformés (le vrai mal, dit M. di Rudini, vient des impôts excessifs), quand la législation douanière sera modifiée et que l'on pourra exporter, grâce à des traités de commerce, les produits italiens en France, en Allemagne, etc., quand de nouvelles voies de communications seront construites, quand le système hydraulique sera amélioré, etc,

3° Il n'y aurait pas profit à améliorer. La terre ne peut pas rapporter plus qu'elle ne rapporte aujourd'hui ; de nouvelles cultures sont impossibles. Les travaux de bonification engageraient un capital qui ne serait pas rémunéré. Bien mieux, ils amèneraient la fin de l'industrie du bétail ;

4° Les grands travaux de bonification doivent être encouragés et facilités par l'Etat, mais on ne peut songer à les imposer aux particuliers.

II

Inconvénients des « latifundia »

La thèse individualiste de l'école libérale n'est pas restée sans réponse. Je ne parlerai pas des solutions préconisées par le collectivisme pur, qui veut la socialisation des moyens de production. Il rêve une situation idéale où il y aurait équilibre entre la production et la consommation. En Italie on ne s'est pas arrêté à cette conception et il vaut

mieux s'appliquer à résoudre la question d'après l'état actuel de la société (1).

Plus intéressantes sont les solutions proposées par ce qu'on appelle quelquefois le socialisme d'Etat, qui réclame l'intervention de l'Etat toutes les fois qu'il présente une entreprise d'un intérêt général et national. Or la colonisation interne est dans ce cas. Voici alors ce que soutient l'école interventioniste concernant les *latifundia*.

Elle en demande le morcellement. Villari, Passalacqua et d'autres affirment que ce n'est pas la nature du sol qui s'oppose à la culture, car sa fertilité est en général très grande en Italie. C'est le *latifundium* et non les conditions physiques qui font le mal (2). Dans quelques contrées qui, par exception, sont bien cultivées, les récoltes sont superbes et très rémunératrices (3). Colajanni cite des passages de Laveleye et d'Elisée Reclus montrant la prédominance des causes sociales de la crise sur les causes physiques. Le grand obstacle à la bonification vient du manque de capitaux et des conditions externes dans lesquelles se trouve la terre (4). Le *latifundium* n'est pas une nécessité car la culture extensive doit être abandonnée. Les grands troupeaux ont déjà à peu près disparu dans beaucoup de régions. Le paysan y a renoncé parce qu'il faut une mise de fonds pour l'achat du bétail et que le pâturage rapporte moins qu'autrefois : ce n'est donc pas la bonification du sol qui ferait disparaître l'industrie du bétail, puisque celle-ci est déjà bien moins importante. On peut dire que partout où cela a été possible les terres sont déjà mises en culture. Une unité agraire nécessaire supposerait une organisation complète, un type d'organisme qui n'existe pas. Le *latifundium* est

(1) Sturani, *La Colonizzazione interna*, p. 17.

(2) VILLARI, *La Sicilia e il socialismo*, p. 148 ; — PASSALACQUA *I latifondi e le leggi agrarie*, p. 117 ; — BAER, *Il latifondo in Sicilia*, dans la *Nuova Antologia*, 15 avril 1883.

(3) COLAJANNI, *Gli avvenimenti di Sicilia*, p. 80-81.

(4) COLAJANNI, *id.* p. 82 ; — PASSALACQUA, *I latifondi e le leggi agrarie*, p. 100 et suiv.

une unité artificielle ; il n'est pas nécessité par le climat ou le genre de culture. M. di Rudini objecte que, après les tentatives de morcellement, la propriété s'est reconcentrée, les paysans ayant revendu leurs petits lots. Mais, répond Passalacqua, cela vient de ce que de grandes sociétés de spéculation ont tout fait pour racheter les lots, pour faire monter artificiellement les redevances, pour acculer le paysan, par toutes sortes de manœuvres, aux dernières extrémités. Les grands propriétaires prétendent que là où existent de petites propriétés, elles sont peu prospères et mal cultivées, que les petits propriétaires sont endettés, malheureux, etc. C'est vrai, mais c'est à cause du voisinage des *latifundia* : que peuvent faire quelques moyens propriétaires perdus au milieu des grands domaines ? Les îlots de petites propriétés éparses subissent forcément l'influence de la grande propriété. Ce qu'il faudrait, c'est un régime général de propriété moyenne, ou alors elle montrerait toutes ses qualités. On n'a vraiment pas fait encore l'expérience de la moyenne propriété libre, livrée véritablement à elle-même : les spéculateurs ou les latifondistes ont tout gâté (1).

Le *latifundium* entraîne de funestes conséquences économiques et sociales. Il peut être avantageux pour le grand propriétaire, mais il est peu rémunérateur pour la société. Il est mal cultivé, et ne donne donc du travail que pendant 4 ou 5 mois par an. Le régime de la très grande propriété ne fait pas rendre à la terre tout ce qu'elle pourrait rendre, de sorte que la population ne peut pas vivre sur un sol naturellement fertile. Il existe de vastes étendues incultes ou mal cultivées ; l'Etat, dit Pavese, a donc le droit et le devoir de les exproprier, tandis qu'il n'aurait pas ce droit contre un *latifundium* bien cultivé ; dans beaucoup de régions l'abus du droit de propriété est flagrant et cela jus-

(1) PASSALACQUA, *I latifondi e le leggi agrarie*, p. 190 et suiv.

tifie, d'après Pavese, l'action gouvernementale(1). La noblesse romaine, par exemple, ne s'occupe pas de ses propriétés ; aussi Werner Sombart, un auteur allemand désintéressé, l'attaque violemment : la rente des propriétés est sûre, élevée pour chaque particulier mais insuffisante et nuisible pour l'intérêt général(2). Le grand propriétaire se contente souvent d'un rendement médiocre à l'hectare ; car, comme il y a des milliers d'hectares, il a finalement de grosses rentes, mais la collectivité en souffre. Si son grand domaine était partagé en propriétés moyennes, le rendement serait bien supérieur et tout le monde vivrait. La culture intensive donne en effet un bénéfice bien plus grand, mais le *latifundium* paralyse la pleine liberté du paysan et son activité de travail pour améliorer son existence(3).

Ce n'est pas tout. Le *latifundium* est une des causes du brigandage traditionnel en Italie et surtout en Sicile. D'abord il est presque toujours inhabité ; les maisons y sont rares, de sorte que le brigandage se développe à l'aise dans cette solitude. Ensuite le paysan qui peut à peine vivre en travaillant beaucoup, préfère souvent se livrer au brigandage. Celui-ci disparaîtrait tout seul avec un meilleur état économique et social, en même temps que disparaîtrait la misère du pays et que les campagnes se peuplèrent.

De même on fait souvent un tableau déplorable de la façon dont l'économie des eaux est comprise en Italie. On se plaint de la sécheresse surtout en Sicile : or c'est encore une conséquence des *latifundia*. Dans les rares régions où existe la moyenne propriété, les cultivateurs ont su trouver

(1) PAVESE, *Terre incolte d'Italia*, p. 415.

(2) WERNER-SOMBART, *La campagna romana*, p. 77-78 ; — V. dans le même sens G. Salvioli, *Le latifundium sicilien et son mode d'exploitation*, dans le *Devenir social*, t. 1, 1895, p. 463. Salvioli attribue la cause de la crise au régime capitaliste et surtout au *latifundium*.

(3) PASSALACQUA, *Il latifondo et le leggi agrarie*, p. 149 ; — VILLARI, *La Sicilia e il Socialismo*, p. 62-63 et 145.

de l'eau en creusant des puits, en captant des sources, etc. Le ministre de l'agriculture a fait faire des études qui démontrèrent la possibilité de créer des réservoirs dans les régions sèches ; la vente de l'eau assurerait même la rémunération du capital employé. Le mal vient donc moins du manque d'eau que de sa mauvaise utilisation (1).

Le *latifundium* paralyse encore la viabilité. Il faudrait construire des chemins, des routes et des chemins de fer. Mais pour cela il faudrait traverser les grands domaines, et les propriétaires réclament de telles indemnités que rien ne se fait (2).

L'organisation sociale amenée par ce régime est donc déplorable. Il y a longtemps que Pline l'Ancien a synthétisé dans une phrase célèbre les funestes effets des grandes propriétés. « Nos ancêtres, dit-il, ont pensé qu'avant tout il fallait une mesure dans l'étendue d'une terre ; car leur maxime était : « Semer moins et labourer mieux » ; je vois que telle était aussi l'opinion de Virgile. A dire vrai les grandes propriétés ont perdu l'Italie et elles commencent déjà à perdre les provinces. Six propriétaires possédaient la moitié de l'Afrique lorsque l'empereur Néron les mit à mort. C. Pompée par une grandeur d'âme spéciale dont il faut lui tenir compte, n'acheta jamais le champ d'un voisin. (3). »

Tibère, administrateur d'une habileté remarquable, avait vu également ce fléau de l'Italie. Il avait mis le doigt sur la plaie, en signalant, dit Tacite, la concentration des richesses et des propriétés dans quelques familles, les immenses maisons de plaisance et l'accumulation des esclaves inutiles (4). Dureau de la Malle, qui a fait une

(1) PASSALACQUA, id. p. 137-138 ; — VILLARI, *La Sicilia e il socialismo*, p. 136.

(2) PASSALACQUA, id. p. 159.

(3) Ce passage qui a été cité si souvent, est extrait de l'*Histoire naturelle* (XVIII, 3). La phraselatine : *Verumque confitentibus latifundia perdidere Italiam jam vero et provincias*.

(4) TACITE, *Annales*, III, 53 et 54.

étude complète de la concentration de la propriété foncière, aux VII^e et VIII^e siècles de Rome, a montré qu'il y a là la véritable cause de la ruine de l'Italie et il n'y a qu'à renvoyer aux développements de Dureau de la Malle, après lesquels on ne pourrait rien dire de nouveau (1).

Aujourd'hui le régime des *latifundia* est lié essentiellement à l'existence du paludisme. Il entraîne le manque d'habitations, ce qui rend la campagne déserte et par suite insalubre ; souvent le cultivateur habite les villes et pour aller à son travail, il doit faire matin et soir de longues marches, quelquefois 25 kilomètres. De plus la solitude des campagnes favorise le brigandage (2).

Contrairement à ce que dit M. di Rudini, les terrains incultes paraissent bien cultivables, et il ne faut pas affirmer que la culture intensive est impossible, puisqu'elle a réussi quand elle a été essayée. Et puis, sans aller d'un bond jusqu'à la culture perfectionnée, véritablement industrielle (3), on peut au moins améliorer la culture existante. Tout ce qui est vrai, c'est que dans certaines régions, comme en Sicile, il pleut très peu, et alors on ne peut avoir de prairies, mais on pourrait y cultiver le blé, l'orge, l'avoine ; puis il y a des plantes qui résistent très bien à la sécheresse : la vigne, l'olivier, l'oranger, le figuier, etc. Même la pluie causerait des maladies cryptogamiques de la vigne. Ainsi avec une culture plus rationnelle on obtiendrait une production excellente. La sécheresse n'est

(1) DUREAU DE LA MALLE, *Economie politique des Romains*, t. II, p. 218 et suiv.

(2) COLAJANNI, *Gli avvenimenti di Sicilia*, p. 80 ; — CELLI COME-VIVE *il campagnolo nell'agro romano*, p. 67 ; — G. GOYEAU *Le régime de la grande propriété dans les Calabres*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} janvier 1898, p. 80 et suiv.

(3) L'agriculture moderne, quand elle est perfectionnée, arrive à des procédés véritablement industriels. — V. HITIER, *La tendance de l'agriculture moderne à s'industrialiser*, dans la *Revue d'Economie politique* 1901, p. 405 et suiv., et FLEURY DE SAINT-CHARLES ; dans les *Questions pratiques de législation industrielle et d'Economie sociale*, 1900, p. 194.

pas un obstacle à la production des plantes qui font la base de l'existence des populations (1). Elle n'est pas favorable aux prés, cela est vrai, et alors le fumier manquera, mais on peut y suppléer en employant les engrais chimiques.

Les grands propriétaires objectent encore qu'il n'y a pas profit à améliorer. Les interventionnistes ont montré la fausseté de cette raison en comparant le revenu des grands domaines avec celui des terrains plus pauvres, mais mieux cultivés. Ainsi, dans l'*agro romano*, les *tenute* se louent de 30 à 40 livres l'hectare en moyenne. Dans les autres régions, dit Pavese, les terrains qui par leur condition peuvent se comparer à ceux de l'*agro* se louent de 80 à 180 livres, soit 130 livres en moyenne (2) : Mais, dit-on, les grands propriétaires n'ont pas d'argent : ils sont eux-mêmes endettés. Passalacqua répond que si les latifondistes sont endettés, ils ne sont pas dignes de pitié parce que leurs dettes n'ont pas été contractées pour leurs propriétés, mais elles proviennent de leur vie de luxe à Rome, à Paris ou ailleurs (3). D'autres, comme Guffanti, soutiennent que, à part quelques exceptions, les grands propriétaires sont riches et ont les moyens de coloniser, enfin que s'ils n'ont pas l'argent nécessaire, ils n'ont qu'à se résigner au morcellement forcé, au transfert de leurs domaines aux propriétaires moyens (4).

(1) PASSALACQUA, *I latifondi e le leggi agrarie*, p. 117-118

(2) PAVESE, *Terre incolte d'Italia*, p. 62.

(3) PASSALACQUA, *I latifondi e le leggi agrarie*, p. 237.

(4) GUFFANTI, *Colonizzazione dei terreni incolti*, p. 20 et suiv.

III

Nécessité du morcellement

Ce morcellement pourrait s'opérer de deux façons, par l'expropriation de la propriété même ou par l'emphytéose obligatoire.

Il faut distinguer ici les domaines de l'Etat ou des communes d'une part, et d'autre part ceux des particuliers. Doit-on morceler et vendre les terrains appartenant à l'Etat et aux communes ? Les forêts doivent être conservées, car les communes et surtout l'Etat les exploitent et les conservent mieux que les particuliers ; or les forêts sont nécessaires pour la régularité du climat, le régime des eaux, etc. Restent les terrains cultivés. Autrefois les communes possédaient de grandes étendues, surtout dans le Midi, mais par l'effet de certaines lois qui ont ordonné la vente ou la répartition, tout cela est bien diminué aujourd'hui (1). Le grand représentant du socialisme en Sicile, M. De Felice, voudrait que l'on essayât la grande culture sur les biens domaniaux ou communaux, au moyen d'associations de travailleurs des campagnes. Les capitaux seraient fournis par des Banques et par l'Etat. Ce serait un essai de propriété collective (2). Colajanni n'est pas partisan non plus du morcellement des biens domaniaux ni peut-être de ceux des communes ; il voudrait les voir constitués en propriétés collectives exploitées par des associations de paysans (3).

En dehors de cette conception, la question serait de savoir entre les mains de qui passeraient les domaines de

(1) MANFREDI, *La colonizzazione interna in Europa*, p. 50.

(2) Le projet de M. De Felice a été analysé par Villari, *La Sicilia e il socialismo*, p. 99-100.

(3) COLAJANNI, *Gli avvenimenti di Sicilia*, p. 483.

l'Etat ou des communes en supposant qu'ils fussent aliénés. S'ils doivent passer comme grandes propriétés aux mains des particuliers, leur conservation à l'Etat et aux communes s'impose au point de vue économique et social, car les grands propriétaires affermeront; or l'Etat ou les communes peuvent affermer directement; on ne voit donc pas à quoi servirait de faire passer la propriété à des particuliers (1). Si au contraire, il s'agit d'aliéner les domaines en les fractionnant en moyennes propriétés rurales et paysannes, cette aliénation pourra être très utile. Elle aura la même utilité que le morcellement des *latifundia* appartenant aux particuliers. J'arrive donc à cette question.

Les interventionnistes réclament énergiquement ce morcellement: il faut absolument, disent-ils, supprimer la « féodalité agraire (2) » A l'étranger on n'a pas été arrêté par une aveugle vénération pour la propriété privée: ainsi en Prusse la colonisation interne a créé beaucoup de petits propriétaires au moyen de l'expropriation (3). De même en Russie, après l'émancipation des serfs en 1861, on accorda à chaque ancien serf un lot appelé *nadiel*, dont la dimension fut fixée par la loi suivant les régions; les *nadiels* étaient des terrains pris aux propriétaires nobles et chaque paysan dut payer son ancien seigneur au moyen d'une redevance en argent. La loi russe fixa elle-même le montant de la redevance. Les anciens serfs des domaines de l'Etat furent traités de même: En Russie, c'est donc l'intervention de l'Etat qui a tout fait: la loi a tout réglementé,

(1) Ce sont là d'ailleurs des considérations générales sur l'aliénation ou la conservation des biens domaniaux ou communaux. Elles ont été développées par le grand financier allemand, Ad. WAGNER. *Finanzwissenschaft*, t. 1, p. 527 et suiv., et par M. BOUVIER, à son Cours de Science financière professé à la Faculté de Droit de l'Université de Lyon, année 1901-1902, sur *Les revenus périodiques de l'Etat autres que les Impôts*.

(2) CELLI, *Come vive il campagnolo nell'agro romano*, p. 69.

(3) PASSALACQUA, *I latifondi e le leggi agrarie*, p. 230 et suiv.; — Colajanni, *Gli avvenimenti di Sicilia*, p. 478.

dimension des lots et prix d'expropriation. Elle a reconnu aussi aux propriétaires nobles le droit de n'accorder aux anciens serfs émancipés qu'un quart du nadiel légal, à condition de renoncer à toute redevance. Dans les contrées où cela fut pratiqué, la population rurale, dit Kovalevsky, fut à court de terres et sa situation fut particulièrement pénible (1).

Un problème analogue existe en Irlande. Le *landlord* ou grand propriétaire n'a jamais avancé de l'argent à la terre. De cette façon les améliorations étaient faites par les fermiers, et le propriétaire élevait le prix du bail précisément à raison du travail et des dépenses des fermiers. Après bien des discussions et des expériences, après l'échec de certaines lois agraires qu'avait fait voter M. Gladstone, on s'est convaincu en Angleterre que la solution finale et vraie était de rendre le paysan propriétaire de la terre qu'il cultive. Aussi la question de l'expropriation forcée des *landlords* a été agitée en Angleterre même, dans ce pays de l'économie politique libérale. M. Gladstone l'avait envisagée, et avait même proposé l'opération au Parlement en 1886 (2). A la suite de différentes mesures, 80.000 tenanciers irlandais sont devenus propriétaires entre 1885 et 1903. Une loi d'août 1903 organise non pas l'expropriation forcée, mais une série de mesures pour engager les *landlords* à vendre : elle leur offre de grands avantages s'il consentent à la vente de leurs terrains. Voici comment.

La loi de 1903 leur offre trois avantages : 1° L'Etat leur paie les frais considérables de procédure pour la recherche et la vérification de leurs titres de propriété ; 2° Le prix de vente est payé comptant en argent et non pas en litres ; 3° le Trésor leur alloue à titre gracieux, en sus du prix, une bonification de 12 pour cent. Dès la promulgation de la loi,

(1) KOVALEVSKY, *La Russie à la fin du XIX^e siècle*, p. 114-115.

(2) Rapport de M. Paul-Dubois, à la Société d'Economie sociale, sur la *Question agraire en Irlande : Réforme sociale*, 1^{er} mars 1904, p. 364.

les paysans ont acheté avec empressement, de sorte que la valeur de la terre a subitement monté, ce qui fait un quatrième bénéfice pour les *landlords*. L'Etat fait des avances aux paysans, avec remboursement par annuités en 68 ans et demi (1). L'Etat anglais, a compris ainsi, contrairement à ce que disent certains auteurs italiens, que l'expropriation, obligatoire ou amenée à l'amiable, doit procurer un bénéfice au propriétaire : pour réussir, elle doit être « une bonne affaire » pour lui (2).

L'exemple de l'étranger est donc probant. En Italie, au point de vue juridique, l'expropriation pour cause d'utilité publique existe, elle est consacrée par la loi du 25 juin 1865. S'il y a utilité publique à exproprier les latifondistes, les principes de droit sont donc respectés. Au point de vue de l'équité et de l'économie sociale, il y a lieu à une expropriation pour une vraie cause d'utilité et même de nécessité publique. M. di San Giuliano remarque qu'on ne peut pas voir là l'expropriation d'un particulier au seul bénéfice d'autres particuliers, car si on oblige un grand propriétaire à remettre une partie de ses terres aux paysans, c'est pour constituer une classe de moyens propriétaires intéressés à la conservation de l'ordre social et qui cultiveront mieux dans l'intérêt général (3).

Cette utilité publique peut conduire aussi, non pas à les exproprier, mais à les obliger à concéder leurs terrains par petits lots à titre d'emphytéose. Mais, dit-on parfois, les acheteurs ou les emphytéotes, trop pauvres, ne paieront pas et les propriétaires seront ruinés. On répond que le paysan, après un morcellement général, pourrait payer les redevances d'emphytéose ou le prix de vente, parce qu'une

(1) *Réforme sociale*, *id.*, p. 367.

(2) Ainsi PAVESE (*Terre incolte d'Italia*, p. 72-73), déclare qu'« il ne faut pas faire de l'expropriation une bonne affaire pour les propriétaires. » Ceci posé en principe est beaucoup trop absolu.

(3) A di SAN GIULIANO, *Le condizioni presenti della Sicilia*, p. 148.

loi agraire contiendrait forcément des dispositions, soit pour que la redevance ne fût pas supérieure au revenu net moyen, soit pour que le prix d'achat ne fût pas exagéré (1). Une mesure générale de morcellement augmenterait d'ailleurs le rendement de la terre.

Au point de vue économique et social, le morcellement obligatoire favoriserait l'intérêt de la production, la culture paysanne intensive étant très productive. La question sociale de la répartition serait également améliorée. L'aliénation aux mains des moyens propriétaires leur attribuerait une grande partie du revenu foncier national, en même temps qu'elle leur permettrait de profiter de l'accroissement de valeur de la propriété foncière (2). On sait en effet qu'une plus-value s'attache à la terre dans toute société qui se développe ; elle a pour cause l'accroissement de la richesse générale ; on a même calculé que la valeur de la terre double en 75 ans en moyenne et concurremment le revenu foncier augmente continuellement (3). En Italie, le régime du *latifondo* a retardé cette évolution, mais avec la moyenne propriété paysanne elle se produirait, et la grande masse de la population profiterait de la plus-value sur le sol et le rendement. L'auteur italien Pavese développe à cet égard certaines considérations dont voici le résumé : « Les droits de chaque particulier sont limités par les droits de la collectivité, dont le principal est le droit à l'existence. La terre doit donc être employée de façon à atteindre ce but le mieux possible. La propriété de la terre doit donc être limitée, de façon qu'elle ne puisse nuire au bien public. Le Gouvernement peut donc obliger à cultiver ou bien exproprier, mais il ne peut le faire que dans la mesure où la nécessité publique l'exige, et s'il est lui-même en mesure de mieux utiliser la terre (4) ».

(1) PASSALACQUA, *I latifondi e le leggi agrarie*, p. 186 et suiv.

(2) Cours précité de M. BOUVIER sur *Les revenus périodiques de l'Etat autres que l'impôt*.

(3) GIDE, dans le *Journal des Economistes*, mai 1883.

(4) PAVESE, *Terre incolte d'Italia*, p. 116-126.

Il semble en définitive que le morcellement obligatoire des *latifundia*, moyennant indemnité bien entendu, apporterait un grand remède à la crise agraire de l'Italie. Il y aurait évidemment des exceptions nécessaires, par exemple pour les régions où le pâturage seul est possible, et où il faut alors de vastes prairies. Mais ce ne sont là que des exceptions, et d'une façon générale il faut arriver à la propriété moyenne. Il ne s'agit pas d'ailleurs d'aller jusqu'à la très petite propriété, car on doit éviter la pulvérisation du sol. Aussi en Italie on a réclamé des lois pour favoriser la réunion des trop petites parcelles et éviter le morcellement excessif (1). C'est la propriété d'au moins cinq hectares qui apparaît comme le type de la propriété moyenne, susceptible de nourrir une famille et de se prêter à la culture intensive.

Deux écueils sont à éviter. C'est d'abord l'endettement du moyen propriétaire. La Prusse et la Russie l'ont évité en organisant rationnellement le Crédit Foncier en même temps que la colonisation interne (2). Je reviendrai du reste sur les mesures financières. Le second écueil, qui tient d'ailleurs essentiellement au précédent, c'est la vente des petites parcelles par les nouveaux propriétaires. Il faut que, après le morcellement, les propriétaires moyens gardent leurs lots et que les grands domaines ne se reconstituent pas. Quand l'Etat italien a fait vendre des biens communaux ou des biens ecclésiastiques, en Sicile, dans *l'agro romano*, etc., les latifondistes ont acheté directement ou bien ont racheté les petits lots aux petits propriétaires, et les aliénations n'ont fait qu'augmenter les domaines des grands capitalistes. Il n'y a qu'un moyen énergique d'empêcher cette reconcentration, c'est l'établisse-

(1) VALENTI, *L'agricoltura e la classe agricola*, p. 131-133; — EMIDDIO LOSCALZO, *Legislazione agraria sociale e colonizzazione interna*, p. 66.

(2) LEFÉBURE, *La réforme agraire en Prusse*, p. 133 et suiv.; — SOUCHON, *La propriété paysanne*, p. 466; — KOVALEVSKY, *La Russie à la fin du XIX^e siècle*, p. 816.

ment du *homestead*, du bien de famille inaliénable. Beaucoup d'auteurs italiens le réclament (1). En Prusse le *homestead* n'existe peut-être pas; il y a doute sur ce point (2), mais les lois sur la colonisation intérieure ont dans tous les cas restreint la faculté d'aliéner du propriétaire et établi une inaliénabilité et une insaisissabilité au moins temporaires. Le colon qui acquiert un lot ne peut pas aliéner partiellement tant qu'il n'a pas payé son prix d'achat.

Il faudrait, en Italie, déclarer la propriété moyenne inaliénable et insaisissable au moins tant que le nouveau propriétaire n'aurait pas payé son prix d'achat. Si le morcellement s'opère sous forme d'emphytéose obligatoire, il faudrait, comme je l'ai dit, réformer le Code civil et ordonner que les fonds emphytéotiques ne pourront être ni aliénés, ni divisés. Enfin, qu'il s'agisse de propriété ou d'emphytéose, il y aurait lieu de dire que, en cas de décès du propriétaire, le partage égal entre héritiers ne s'opérera pas. Il y aura un héritier privilégié qui gardera tout le domaine en payant aux autres une soulte en argent; c'est encore le système prussien (3). De cette façon on imposerait la propriété au moyen propriétaire et on éviterait la reconstitution des *latifundia*. Aujourd'hui les propriétaires répugnent à employer l'emphytéose à cause de la difficulté de recouvrer les redevances, lorsque les partages successoraux ont divisé le fonds emphytéotique. L'établissement du *homestead* et la suppression du partage égal éviteraient ceci. Il ne faut pas que le morcellement des *latifundia*, qui créera certainement un mécontentement chez les grands

(1) EMIDIO LOSCALZO, *Legislazione agraria sociale e colonizzazione interna*, p. 66; — A. di SAN GIULIANO, *Le condizioni presenti della Sicilia*, p. 164; — VILLARI, *La Sicilia e il socialismo*, p. 146-147.

(2) SOUCHON, *La propriété paysanne*, p. 188; — LEFÉBURE, *La réforme agraire en Prusse*, p. 103.

(3) LEFÉBURE, *La réforme agraire en Prusse*, p. 107 et suiv.

propriétaires, en crée un autre plus grand encore chez les petits propriétaires qui seraient dépossédés au bout de peu de temps. Il importe de contrebalancer le mécontentement forcé des latifondistes actuels par la certitude des résultats chez les petits propriétaires.

CHAPITRE III

Nécessité d'une législation sociale agricole

L'Italie, dans son mouvement de civilisation et de progrès, fait tout pour les villes et à peu près rien pour les campagnes. Elle s'occupe de la municipalisation des services publics, adduction d'eau dans les villes, établissement de moyens de transport, etc. ; des lois sont votées en faveur des ouvriers industriels ; on parle de construire des maisons ouvrières. L'agriculture est pourtant sa principale richesse : il semble dès lors qu'elle devrait y donner tous ses soins. D'une façon générale d'ailleurs, l'Etat, dans tous les pays, a fait beaucoup moins pour les paysans que pour les ouvriers des villes, mais cette conduite est particulièrement frappante en Italie.

Il y aurait cependant beaucoup à faire. On a dépeint souvent la vie misérable des paysans et des ouvriers agricoles italiens. Les salaires sont déplorables et absolument insuffisants pour leur permettre de vivre. Même avec de l'optimisme, dit le professeur Nitti, il faut les évaluer à 2 fr. par jour pendant l'été et à 1 fr. 50 pendant l'hiver par journée de travail effectif : or il n'y a pas plus de 260 journées de travail par an (1). En Sicile on voit des salaires de 1 fr. par

(1) F. NITTI, *La législation sociale en Italie* ; *Revue d'économie politique*, 1892, p. 648.

jour pendant la moisson, avec 10 heures de travail; dans la zone du *latifundium* ils varient entre 70 et 90 centimes par jour, plus un peu de pain et un peu de soupe (1). Dans l'*agro romano*, les faucheurs et moissonneurs peuvent gagner 4 livres par jour, mais la saison est très courte : elle dure un mois au plus. On peut juger de ce que cela fait au bout de l'année. L'ouvrier agricole qui est un journalier gagne 0 l. 60 en hiver et 1 l. 20 en été sans la nourriture. Les femmes gagnent 40 à 50 centimes, 25 à 30 si elles sont nourries; la différence donne une idée de leur nourriture (2). Celli dit que le salaire moyen pour les hommes est d'une livre par jour, non compris les jours de pluie et de fête, et encore ces hommes sont les victimes des fournisseurs de nourriture, qui les exploitent et font des remises au chef d'équipe, le *caporale* (3).

Masé-Dari a prétendu, il est vrai, que dans le Mantouan les travailleurs ruraux ont de beaux salaires, et qu'ils ne gagnent *jamais moins de 1 fr. 10* même en hiver (4). Mais d'abord ce ne serait pas beaucoup. Ensuite M. Gonnard a répondu que ce bien-être tout relatif ne peut être considéré comme général en Italie; la preuve en est dans le nombre toujours considérable des émigrants; l'émigration est le signe du malaise de la population rurale (5). En Sicile, dit Loncao, les paysans sont les *parias de la terre*. Ceux qui gardent les moutons gagnent, outre la nourriture, de 75

(1) Guiseppe SALVIOLI, *Le latifundium sicilien et son mode d'exploitation*, dans le *Devenir social*, I, 1895, p. 461.

(2) WERNER-SOMBART, *La campagna romana*, p. 118-122. Cet auteur explique que le salaire du simple berger est passé de 116 livres au XVIII^e siècle (soit 20 écus de 5,80) à 150 livres aujourd'hui. Cela fait une augmentation de 20 pour cent *en apparence*; mais comme pendant ce temps, la valeur de l'argent a baissé beaucoup, la situation du berger est en réalité empirée.

(3) CELI, *Come vive il campagnolo*, p. 36-37.

(4) MASÉ-DARI, dans la *Riforma Sociale*, 15 mai 1901 et 15 mars 1902.

(5) René GONNARD, *Questions agricoles en Italie*, dans les *Questions pratiques de législation ouvrière et d'économie sociales*, janv. 1903, p. 8.

à 200 liras par an. Mais ceux qui sont payés à la journée gagnent de 40 centimes à 1 lire par jour suivant les saisons ; comme il n'y a guère plus de 200 jours de travail par an, leur budget annuel reste déplorablement faible (1). J'ai parlé déjà des paysans demandant, dans les Pouilles, à gagner 4 sous par jour seulement pour ne pas mourir de faim (2).

La conséquence est que l'ouvrier rural italien est très mal nourri. Dans ce pays qui produit le vin en abondance, il y a le tiers et peut-être la moitié des communes où l'eau est la seule boisson ordinaire (3). Dans quelques communes des Abruzzes, on mange du pain fait avec des glands. Ailleurs, il est fait couramment avec des substances falsifiées, si bien que M. Dalla Volta cite plusieurs cas d'accidents mortels consécutifs à l'usage de pain avarié (4). En Lombardie, l'usage prolongé de la *polenta* mal faite, produit souvent la *pellagra*, terrible maladie de la peau (5). L'ouvrier italien ne mange de la viande que les jours de fête et encore très peu ; les matières azotées, c'est-à-dire celles qui sont nécessaires pour donner de l'énergie, figurent très rarement dans son alimentation (6). Il ne peut donc vivre avec son salaire qu'en vivant d'une façon tout à fait primitive. L'ouvrier qui persiste dans son travail alors qu'il est déjà fatigué, non seulement produit moins, mais éprouve

(1) E. LONCAO, *Il lavoro e le classi rurali in Sicilia* p. 62 et 67-69.

(2) P. GHIO, *Les dernières crises agraires en Italie*, dans le *Journal des Economistes*, sept. 1901, p. 394.

(3) R. GONNARD, *Questions agricoles en Italie*, dans les *Questions pratiques de législation ouvrière*, janvier 1903, p. 40 ; — VIDAL-LABLACHE, *Etats et nations de l'Europe*, p. 536.

(4) Cité par les *questions pratiques de législation ouvrière*, 1901, p. 284, Chronique de M. GONNARD.

(5) VIDAL-LABLACHE, *Etats et nations de l'Europe*, p. 536.

(6) NITTI, *Législation sociale en Italie* dans la *Revue d'Economie politique*, 1892, p. 648 ; — E. LONCAO, *Il lavoro e le classi rurali in Sicilia*, p. 70-74 ; — CELLI donne aussi des détails sur la manière dont se nourrit le cultivateur italien (*Come vive il campagnolo*, p. 57-59.)

un effet nuisible dans son organisme. Chez les ouvriers italiens des campagnes un labeur trop pénible, joint à la mauvaise nourriture, non seulement abat l'énergie, mais encore entraîne une disproportion notable entre la durée excessive du travail et la quantité de matière produite, en même temps qu'il les prédispose à la *malaria*. Ainsi, dans plusieurs régions de l'Italie méridionale, la race aurait marché vers une véritable dégénérescence si les émigrants revenus dans leur patrie n'y avaient apporté un nouveau contingent d'argent et de forces (1).

Le travail des femmes et des enfants n'est pas protégé dans les campagnes. « Les travaux auxquels les femmes sont soumises dans les campagnes sont pénibles et fatigants à un degré incroyable, au point de les abrutir complètement dès leur première jeunesse. Il y a des provinces où elles servent littéralement de bêtes de somme, où elles font les ouvrages qui épuisent le plus et qui exigent la plus grande dépense de force. Aussi l'Italie, malgré la douceur naturelle de son climat, est peut-être le pays d'Europe où la mortalité des femmes causée par l'accouchement et par ses suites est la plus grande. Tandis qu'en 1888 les maladies de ce genre ont amené 0,77 décès par 10.000 habitants dans les Pays-Bas, 1,05 en Irlande, 0,62 en Angleterre, il y en a 1,49 en Italie. De même la mortalité infantile pendant l'année qui suit la naissance y est supérieure à celle de tous les autres Etats européens. Sur 1.000 enfants de cet âge il en meurt en moyenne 204 par an ; et, bien qu'en France une mortalité bien moindre ait amené l'adoption de la loi Roussel qui a produit d'excellents résultats, en Italie ce fait n'a attiré l'attention de personne ou peu s'en faut (2). » Dans la province de Mantoue les femmes gagnent 80 cen-

(1) NITTI, *La législation sociale en Italie* dans la *Revue d'Economie politique*, 1898, p. 648 et 652.

(2) NITTI, *id.* p. 772 ; — Paul GHIO, *Les dernières crises agraires en Italie*, dans le *Journal des Economistes*, septembre 1901, p. 386, insiste sur la mort des enfants en masse dans les campagnes.

times à 4 fr. par jour, travaillant aux rizières, les jambes dans l'eau, sous la pluie, exposées à la malaria, mangeant seulement quelques morceaux de *polenta* froide et mal préparée (1). Dans l'*agro romano*, les enfants sont loués par les parents au chef d'équipe qui les exploite indignement (2).

En somme, le paysan italien supporte toutes les misères possibles. C'est lui seul qui est exposé à la malaria, puisque le grand propriétaire habite au loin. Le géographe Malte-Brun, qui écrivait avant l'unification italienne, à une époque où l'on n'avait aucune préoccupation socialiste ni même sociale, disait déjà : « Dans les plaines monotones qui entourent Rome, prédomine le système des grandes propriétés, concentrées dans un petit nombre de mains. La classe qui accomplit les travaux des champs est plongée dans un triste état ; elle est mal nourrie et mal vêtue (3) ». De même un autre auteur étranger à l'Italie, Wernert Sombart, parlant par conséquent avec impartialité, déclare que les *latifundia* ont créé une classe de propriétaires très riches, qui ne se sont donnés aucune peine pour le devenir et qui ne remplissent en rien leurs devoirs sociaux. La condition des travailleurs se résume, dit-il, en un système de spoliation du prolétariat agricole (4).

Aujourd'hui beaucoup de publicistes réclament la confection d'une législation *ouvrière agricole*. Il y a en Italie des régions entières où n'existe aucun développement industriel. La question sociale en Italie se lie donc essentiellement à la question agraire. Le problème y est essentiellement agricole. Ce qu'il faut, c'est modifier radicalement la situation des paysans (5). La situation est la même qu'en

(1) PAUL GHIO, *id.* p. 385.

(2) CELLI, *Come vive il campagnolo nell' agro romano*, p. 36.

(3) MALTE-BRUN, *Géographie universelle*, 1859, t. VII, p. 90.

(4) WERNER-SOMBART, *La campagna romana*, 141-142.

(5) NITTI, *La Législation sociale en Italie*, dans la *Revue d'Economie politique*, 1892, p. 658.

Irlande, où la terre, en l'absence d'industrie, est le seul moyen de vivre. La lutte pour la terre est dans les deux pays la forme spéciale de la lutte pour la vie (1).

Cette législation sociale agricole serait particulièrement utile aujourd'hui, alors que subsiste encore le régime des *latifundia*. Elle serait surtout une législation ouvrière ; il y a à protéger l'ouvrier agricole contre le grand propriétaire, mais elle serait œuvre utile même avec le morcellement de la propriété. Evidemment elle le serait moins, car on sait que la principale cause de la crise italienne, c'est le régime de la très grande propriété. Si donc on constituait la propriété moyenne, on aurait fait disparaître beaucoup de maux, notamment les salaires infimes de beaucoup d'ouvriers qui deviendraient des paysans propriétaires. Il y aura cependant toujours des patrons et des ouvriers. La législation sociale agricole devrait donc s'occuper de deux séries de mesures : les unes relatives aux rapports entre l'ouvrier agricole et le patron, les autres relatives à la situation des paysans en général.

RAPPORTS DE L'OUVRIER AGRICOLE ET DU PATRON. — Les auteurs italiens comme le professeur Nitti et d'autres voudraient obtenir immédiatement un *Code rural*, une législation ouvrière agricole sur le contrat agraire, les accidents du travail, les assurances, l'instruction obligatoire, etc. Mais il est moins facile de réglementer le travail des femmes et des enfants dans les campagnes que dans les manufactures ; la surveillance administrative est moins rigoureuse. Pour l'ouvrier adulte, il est bien plus malaisé encore de modifier instantanément des rapports économiques fondés sur des traditions séculaires et sur des causes climatiques et géographiques. Il y a là des situations complexes et très délicates sur les rapports entre les cultivateurs du sol et ses propriétaires. Aujourd'hui un malentendu profond

(1) Rapport de M. PAUL-DUBOIS, à la Société d'Economie sociale, *Reforme sociale*, 4^e mars 1904, p. 354.

sépare les uns et les autres. Il vient d'une cause unique qui se manifeste par deux phénomènes connexes, l'absentéisme du grand propriétaire et l'existence d'un intermédiaire entre le grand propriétaire et le cultivateur.

L'Etat ne pourra pas supprimer directement l'absentéisme : il faudrait pour cela porter une trop grave atteinte à la liberté individuelle. Mais il peut le diminuer indirectement, en imposant par exemple des mesures de bonification pour les terrains sous peine d'expropriation, en supprimant radicalement les intermédiaires, etc. Actuellement les ouvriers agricoles italiens ne connaissent pas celui pour qui ils travaillent et réciproquement. Le latifondiste ne peut donc avoir pour eux aucune pitié, aucune bonté ; tout but humanitaire est écarté dans leurs relations. Il faudrait au contraire un esprit d'entente, une véritable association entre eux, et tout cela est impossible avec l'absentéisme (1).

Les intermédiaires, *mercante di campagna* ou *gabello*, sont des parasites qu'il serait urgent de supprimer. Il suffirait en Italie d'avoir un texte semblable au décret français de 1848 prohibant le marchandage ou contrat frauduleux de sous-entreprise (2). Le *gabello* paie en moyenne 30 lires l'hectare au propriétaire, alors que, d'après un tableau de Pavese, il retire en moyenne 50 lires à l'hectare (3). Il exploite donc l'ouvrier et il prive le propriétaire d'un bénéfice ; il gagne sur les deux. Le revenu des *latifundia* pour-

(1) CELLI, *Come vive il campagnolo*, p. 34 ; — PASSALACQUA, *I latifondi e le leggi agrarie*.

(2) En France la jurisprudence condamne actuellement le marchandage *frauduleux*. Elle ne repousse pas tout contrat de sous-entreprise passé entre un entrepreneur général et des ouvriers, elle réprime uniquement les abus dont ce contrat peut être vicié, c'est à-dire l'intention de nuire et le préjudice causé aux ouvriers (*Questions pratiques de législation ouvrière* de M. PIC, 1901, p. 91). En Italie le marchandage est toujours frauduleux et l'ouvrier est réellement exploité par l'intermédiaire.

(3) PAVESE, *Terre incolte d'Italia*, p. 100. — D'après WERNER SOMBART (*La campagna romana*, p. 94) le bénéfice du *caporale* dans la campagne romaine va jusqu'à 15 ou 20 pour cent.

rait donc être réparti intégralement entre propriétaires et cultivateurs par la suppression des intermédiaires, et ce serait là une première réforme ouvrière et sociale à opérer avant l'expropriation et le morcellement des grands domaines. Bien entendu la constitution de la propriété moyenne amènerait cette suppression, mais peut-être les avantages de cette suppression elle-même seraient-ils si grands que l'expropriation deviendrait inutile, et que des baux portant sur des quantités moyennes de terrain seraient passés directement entre propriétaires et paysans.

Les contrats agraires auraient d'ailleurs besoin d'être révisés ; c'est là un autre point de la future législation sociale agricole. Ici les individualistes sont d'accord avec les socialistes et les interventionnistes ; ils reconnaissent qu'il y a quelque chose à faire. M. di Rudini conteste bien que les pactes agraires soient généralement aussi durs qu'on le dit ; il avoue cependant qu'il serait bon de chercher des améliorations. D'après lui il est impossible de codifier entièrement les contrats agraires, mais il croit qu'on peut aller dans cette voie un peu plus loin que ne l'a fait le Code civil. De même que souvent le législateur admet la rescision pour cause de lésion, il faut que la loi interdise de stipuler que le preneur ne pourra en rien s'exonérer du prix dans les cas fortuits. Cette stipulation, dit M. di Rudini, a peu d'importance s'il s'agit d'un grand fermier ayant des avances, mais pour un petit qui n'a souvent que ses deux bras il peut arriver qu'une fois le loyer payé et les semences enlevées, il ne lui reste rien (1). Valenti insiste aussi sur la nécessité de réviser les pactes agraires et de réglementer le contrat de travail agricole (2). Les socialistes, qui attribuent l'existence de la crise aux latifundia, demandent naturellement la réglementation des contrats

(1) DI RUDINI. *Terre incolte et latifondi*, dans le *Giornale degli Economisti*, février 1895.

(2) VALENTI, *L'agricoltura e la classe agricola*, p. 221-226.

agaires, surtout pour le cas où la récolte manque par cas fortuit ou force majeure. Villari, s'appuyant sur l'autorité de M. di Rudini, voudrait que tout contrat de *terratico* qui ne reconnaîtrait pas les cas fortuits fût déclaré nul. Il faudrait protéger aussi le cultivateur contre l'usure et les exactions, et empêcher qu'il n'empruntât à des taux exorbitants comme je l'ai montré (1). Dans *l'agro romano*, le montant des avances faites par le *caporale* est d'au moins 131 liras ; la récolte ne donne souvent que 86 liras ; le paysan contracte donc une dette de 45 liras (2). Loncao est partisan de longs baux, du morcellement des *latifundia* et d'une loi spéciale sur les contrats agaires, car le paysan n'a pas d'argent aujourd'hui (3). Les baux devraient durer plus de 3 ou 6 ans, au moins 12 ans, ou même 29 ans, pour que le paysan ait intérêt à faire des améliorations dont il aurait le temps de profiter. Tout le monde est d'accord sur la nécessité d'une plus longue durée des locations (4). C'est pourquoi l'emphytéose est un contrat préférable au bail. Un des motifs qui ont fait voter en France la loi du 25 juin 1903 sur le contrat d'emphytéose est précisément la pensée d'intéresser le preneur aux améliorations du sol, et notamment au défrichement des terres incultes dans nos colonies. La loi récente du 23 février 1904 sur la Basilicate s'est inspirée de cette idée. Elle empêche l'emphytéote de racheter

(1) V. notamment SALVIOLI, *Le latifundium sicilien e son mode d'exploitation*, dans le *Devenir social*, t. 1, 1895, p. 463 ; — VILLARI, *La Sicilia e il socialismo*, p. 157.

(2) V. les détails dans A. CELLI, *Come vive il campagnolo nel l'agro romano*, p. 46-47 ; — WERNER SOMBART (*La campagna romana*) p. 94-95) donne aussi des exemples de comptes entre *caporale* et ouvrier, et il en résulte que souvent à la fin de la saison le dernier reste débiteur du *caporale*.

(3) E. LONCAO, *Il lavoro e le classi rurali in Sicilia*, p. 118-125.

(4) VILLARI, *La Sicilia e il socialismo*, p. 156-157 ; — PASSALACQUA *I latifondi e le leggi agrarie*, p. 165. — PEVESE, (*Terre incolte d'Italia*, p. 40 et suiv.) engage les grands propriétaires à concéder des emphytéoses de 29 ans au moins, pour intéresser le paysan à bien cultiver.

le fonds avant 60 ans. Ceci a pour but d'encourager les propriétaires à concéder les terrains à titre d'emphytéose, c'est-à-dire pour une très longue durée (1).

Une autre mesure concernerait les accidents du travail et les assurances. La loi italienne de 1898 sur les accidents du travail spécifie expressément qu'elle ne s'occupe pas des ouvriers agricoles (2). Et pourtant les accidents dont sont victimes les travailleurs des campagnes sont au moins aussi nombreux que les accidents des manufactures. A ma connaissance il n'existe pas en Italie de loi analogue à la loi française sur les accidents agricoles. C'est là une lacune, de même que l'absence d'une loi sur les assurances ouvrières agricoles.

Resteraient les mesures d'hygiène à imposer au patron agricole. J'en ai parlé déjà à propos de la législation contre la malaria. D'ailleurs, elles ne seraient pas spéciales à l'ouvrier agricole ; elles pourraient s'étendre même aux paysans propriétaires.

LÉGISLATION SOCIALE AGRICOLE EN GÉNÉRAL. — La législation sociale en faveur des moyens propriétaires serait la conséquence du morcellement des grands domaines si on l'effectuait. Avant tout, il faudrait s'occuper des règles d'hygiène et de la préservation contre la malaria. C'est un point que j'ai traité ; il suffit de dire que ce serait là un des points les plus importants de la future législation sociale.

De bonnes dispositions sur la protection de l'enfance dans les campagnes italiennes, sur l'instruction obligatoire, sur l'âge des travailleurs enfants, sur le nombre d'heures de travail, etc., seraient également indispensables.

La législation financière présente une importance sociale considérable à côté de son importance purement financière et économique. On a vu le rôle exagéré des

(1) *Revue politique et parlementaire*, 10 mars 1904, p. 623-624.

(2) *Annuaire de législation étrangère*, 1899, p. 392.

impôts directs en Italie. Il y aurait lieu ou de les réduire ou d'en modifier la répartition. Les moyens propriétaires surtout devraient être moins taxés qu'ils ne le sont actuellement. Aujourd'hui les *latifundia* qui sont en pâturage, qui sont réservés à la culture extensive ou à l'élevage nomade, sont peu taxés à l'impôt foncier parce qu'ils rapportent peu à l'hectare. Le petit propriétaire qui fait des améliorations voit le chiffre de ses impôts augmenter immédiatement, et cela le décourage. Un vaste *latifundium* ne paie pas plus qu'un petit tènement soigneusement cultivé (1). D'autre part, il existe un impôt communal, surtout en Sicile, sur les bêtes de trait ou de somme, notamment sur les chevaux et les mulets appartenant principalement aux paysans. Au contraire la taxe est insignifiante sur les bœufs et les vaches, dont les grands propriétaires et les *gabellotti* possèdent d'immenses troupeaux. Ceci encore devrait être réformé. Aussi on a proposé l'exemption des taxes sur le bétail pour les petits propriétaires. On a même dit d'une façon pittoresque que *l'impôt foncier devrait être en raison inverse de la fertilité et du rendement du sol* (2). Ceci peut paraître au premier abord paradoxal, mais la proposition s'explique par le fait que les *latifundia* rapportent très peu à l'hectare, alors qu'ils constituent dans leur ensemble un gros revenu pour le latifondiste. Le propriétaire riche paie donc un faible impôt foncier, tandis que le petit propriétaire en paie un très lourd. Ce qui est certain, c'est que le système italien d'impôts devrait être modifié ; c'est là un des articles du programme de colonisation interne.

A la question des impôts se rattache essentiellement celle de la protection douanière. En Italie, il existe un

(1) VILLARI, *La Sicilia e il socialismo*, p. 413. — M. DI SAN GIULIANO (*Le condizioni presenti della Sicilia* p. 493) insiste également sur la nécessité de réduire l'impôt foncier pour ceux qui améliorent.

(2) PAVESE, *Terre incolte d'Italia*, p. 71.

droit d'entrée de 7 l. 50 sur le blé. Or ce droit profite uniquement aux latifondistes et nuit aux paysans. En France, la protection existe dans l'intérêt des paysans, qui en majorité sont propriétaires. Mais en Italie ce sont les grands propriétaires qui produisent le blé, et qui, grâce au droit protecteur de 7 l. 50, en ont le monopole (1). C'est à raison de ceci que le paysan italien est si mal nourri. Il ne peut pas boire de vin ni même manger du pain bien fait. Chose curieuse, les paysans italiens auraient donc intérêt au libre-échange. Aussi on a demandé énergiquement la suppression des droits protecteurs sur les blés, mais les grands propriétaires en demanderont toujours le maintien (2).

Enfin une législation sociale complète s'occuperait de la construction des maisons de paysans. Aujourd'hui les campagnes italiennes n'ont pas assez de maisons et pas assez de villages. Il faut donc créer de nouveaux centres de population. La loi devrait prescrire deux choses : 1^o La construction de maisons et même de villages ; — 2^o La construction de chaque maison à la fois d'après les règles d'hygiène générale et d'après les règles d'hygiène spéciale contre la malaria. M. di Rudini objecte la dépense. Chaque maison de paysan coûterait 3.000 liras ; en Sicile seulement il faudrait 50.000 maisons, d'où une dépense de 150.000.000. Mais on a répondu qu'il faudrait réunir plusieurs familles dans des centres, ce qui aurait deux avantages. D'abord les paysans ne vivraient pas isolés ; ils auraient les bénéfices de l'existence en groupes et consentiraient à quitter les villes d'aujourd'hui pour des villages, mais non pour des habitations solitaires. Il faudrait des villages complets avec médecin, église, école, etc. (3). D'autre part la construction d'un village de

(1) R. GONNARD, *Chronique*, dans les *Questions pratiques de législation ouvrière*, 1901, p. 278, et surtout 1903, p. 10-11.

(2) V. l'analyse de plusieurs monographies italiennes faites par M. Gonnard, *Questions pratiques*, etc. 1903, p. 11.

(3) A. di SAN GIULIANO, *Le condizioni presenti della Sicilia*, p. 190 et suiv.

100 maisons par exemple coûterait beaucoup moins que la construction de 100 maisons isolées ; Passalacqua estime que les maisons d'un village ne coûteraient chacune que 4.000 livres (1). D'ailleurs on a proposé de réduire de 50 pour cent l'impôt foncier pour tous les terrains sans distinction sur lesquels seraient construites des maisons de colons (2). Il est très important, pour la santé publique de loger le paysan mieux qu'il ne l'est aujourd'hui.

Cette construction de villages aurait une conséquence administrative : ce serait la création de nouvelles communes, et par suite l'augmentation du nombre des communes en Italie. Mais ici on se heurte à une résistance inattendue. Il s'élève en effet un obstacle qu'on ne soupçonnait pas et qui fait bien voir la complexité de plus en plus grande de la colonisation intérieure en Italie. Les grandes villes dont le territoire communal est très étendu veulent le garder. Par exemple il serait urgent de morceler à la fois les *latifundia* de l'*agro romano* et le territoire démesurément étendu de la commune de Rome ; il ne faudrait laisser à la ville de Rome que la partie vraiment urbaine. Mais la commune de Rome ne veut pas entendre parler de perdre le revenu qu'elle tire de l'impôt foncier, de la taxe sur le bétail et d'autres ressources, pour voir attribuer tout cela à de nouvelles communes. Elle emploie la plus petite partie de ces ressources à la bonification de l'*agro* et elle en emploie la plus grande pour la ville même. Et cependant on ne peut établir dans l'*agro* des groupements de cultivateurs sans les constituer en bourgades autonomes, ayant une administration distincte (3).

Un voit donc que, si les grands propriétaires veulent conserver leurs domaines, ils sont quelquefois soutenus par les grandes communes. Tout se ligue en Italie contre le malheureux paysan, qui pourtant fait vivre tout le monde.

(1) PASSALACQUA, *I latifondi e le leggi agrarie*, p. 184-185.

(2) N. COLAJANNI, *Gli avvenimenti di Sicilia*, p. 477-478.

(3) PAVESE, *Terre incolte d'Italia*, p. 78.

Telles sont les différentes mesures qui devraient constituer l'ensemble d'une législation agricole. Je ne parle pas des questions de retraites ouvrières, de fixation du nombre d'heures de travail, etc. ; ce sont là des questions générales. Seulement l'État italien se tromperait gravement s'il ne s'occupait de tout cela que pour les ouvriers des villes : précisément du moment que ce sont des questions générales, elles doivent être résolues en faveur de tout le monde et non pas en faveur d'une classe seulement de travailleurs. Jusqu'à présent, avec l'organisation des partis en Italie, les intérêts agricoles n'ont pas été vraiment représentés dans les Chambres. En 1890, 45.624 personnes ont succombé à la malaria, sans compter les malades plus nombreux encore. Mais, dit le professeur Nitti, quel est le journal qui en a parlé ? « Si dix ouvriers meurent asphyxiés dans une mine, si une jeune fille, employée dans un établissement industriel, est broyée dans les engrenages d'une machine, vite les journaux s'empressent de donner de longs détails sur l'accident et ce douloureux évènement provoque les commentaires de toute la presse. Mais la mort de 45.000 paysans annuellement passe inaperçue (1). » Le paysan vit isolé dans les campagnes ; il lit peu ; il est peu instruit ; il n'a pas de syndicats, pas de réunions électorales, pas de comités. Les politiciens ne s'en occupent pas. Quand en outre un latifondiste comme M. di Rudini devient ministre et chef du gouvernement, les réformes agraires deviennent problématiques et les projets de colonisation interne sont abandonnés.

Si l'on suppose que les *latifundia* soient morcelés et qu'une législation sociale agricole soit établie, la disparition des maigres salaires se fera toute seule. Les paysans propriétaires pourraient vivre sur des propriétés moyennes. Pour les ouvriers agricoles qui resteraient, le salaire aug-

(1) NITTI, *La législation sociale en Italie*, dans la *Revue d'Economie politique*, 1892, p. 665-668.

menterait tout seul par la disparition des intermédiaires, le besoin de bras et le profit nouveau donné par l'augmentation de rendement de la terre morcelée. Mais, pour arriver à de pareils résultats, il faudrait avant tout une législation sociale agricole.

CHAPITRE IV

La colonisation interne au point de vue financier.

I

Différents aspects du problème financier.

Il s'agit alors de savoir quels moyens financiers devront être employés pour mettre en œuvre la colonisation interne.

C'est là un point sur l'importance duquel il est inutile d'insister : elle apparaît clairement d'elle-même. On a vu en effet qu'il y a lieu de procéder à une réforme profonde dans l'organisation sociale et dans l'économie agraire de la plus grande partie de l'Italie méridionale et de certaines autres régions. Cette réforme ne pourra se faire que si on y consacre des capitaux considérables, et il faut absolument avant de rien entreprendre, être assuré de pouvoir disposer des sommes nécessaires pour faire face à toutes les dépenses, sinon la colonisation deviendrait chimérique et tout espoir d'arriver à une solution pratique devrait être abandonné.

Jusqu'à présent le côté financier de la colonisation intérieure ne paraît guère avoir été envisagé en Italie avec tout le soin qu'il mérite. Les auteurs qui prônent une réforme agraire n'ont fait que l'effleurer, et il est également à remarquer que les projets de colonisation partielle qui, à plusieurs reprises, ont été proposés devant les Chambres, soit par initiative gouvernementale, soit par initiative parlementaire, ont toujours laissé la question pécuniaire dans l'ombre. Cet oubli d'un point dont l'importance est si évidente, paraît tellement étrange que l'on peut se demander si le gouvernement italien n'a pas été jusqu'à l'heure actuelle opposé à la colonisation et n'a pas voulu ainsi paralyser toute tentative. Pour ne parler que du projet qui a le plus préoccupé l'opinion publique, le projet Crispi, il était presque muet sur la manière qui aurait été employée pour se procurer les capitaux nécessaires. On l'a accusé d'avoir un but de simple réclame électorale, ce qui était justifié par cette lacune. De même les lois de 1878 et de 1883 sur la bonification de l'*agro romano* n'ont jamais effrayé les latifondistes et les *mercanti di campagna*. Le gouvernement n'avait à sa disposition qu'un moyen d'assurer la sanction des améliorations prescrites, l'expropriation, mais comme il ne disposait pour faire exécuter la loi que d'un crédit de 4.200.000 liras, il s'est trouvé complètement désarmé, et les propriétaires pour la plupart n'ont même pas répondu aux injonctions qui leur étaient faites (1). Le nouveau projet de loi, actuellement en suspens à la Chambre s'inspire heureusement dans une certaine mesure de conceptions nouvelles : l'article 9 établit que la Caisse des dépôts et prêts devra avancer annuellement une somme de 2 millions de liras au Gouvernement pour payer les indemnités d'expropriations et l'article 14 édicte l'inscription au

(1) WERNER-SOMBART, *La campagna romana*, p. 197-198. L'auteur estime que le gouvernement aurait dû avoir à sa disposition une centaine de millions de liras.

budget de l'Agriculture d'une somme annuelle de 200.000 livres pour servir en général aux frais d'application de la loi. Etant donné que la loi ne s'appliquera que dans un rayon de 10 kilomètres autour de Rome, soit sur 40.000 hectares environ, ces ressources, quoique encore insuffisantes, pourront cependant, si elles sont bien employées, permettre d'arriver à quelques résultats. Mais on ne peut en dire autant de la disposition de l'article 20 qui affecte le reliquat de la Caisse du Montello à la colonisation des biens domaniaux dans toutes les provinces du royaume. Si l'on songe que la superficie des biens domaniaux et communaux dépasse dans toute l'Italie 2 millions d'hectares (2), on peut à juste titre s'étonner que le gouvernement songe sérieusement à affecter à leur colonisation une somme de quelques centaines de milliers de livres : elle devrait être décuplée au moins.

Les auteurs italiens sont également pour la plupart très brefs sur la question financière et n'ont pas toujours essayé de l'approfondir. Sturani est un des rares qui s'en soient occupés d'une façon sérieuse (1). Devant cette négligence il devient très difficile pour un étranger de développer avec précision et en détail la méthode que le gouvernement italien devra employer pour se procurer les capitaux nécessaires à la colonisation.

L'Italie peut d'abord s'inspirer des exemples des autres nations. Le gouvernement est probablement dans cette intention ; la mission officielle d'aller étudier sur place la colonisation prussienne, qui fut donnée il y a quelques années au professeur Ugo Mazzola en est une preuve.

Le premier enseignement que l'Italie trouvera dans cette

(1) Ministero di Agricoltura, *Statistica dei beni demaniali comunali nelle provincie napoletane e siciliane*, Rome, 1900, citée par E. LOSCALZO, *Legislazione agraria*, p. 49. Un peu plus loin, p. 60 l'auteur dit même que la colonisation interne pourrait s'exercer sur plus de 5 millions d'hectares.

(2) STURANI, *La colonizzazione interna*, p. 47 et suiv.

enquête internationale, c'est que comme l'a fait l'Etat prussien, il faut pourvoir largement aux nécessités pécuniaires. La loi prussienne du 26 avril 1886, destinée à l'établissement de colons allemands dans les deux provinces de Posen et de Prusse occidentale, a mis à la disposition du gouvernement un fond de 100.000.000 M. Cette somme est destinée à acheter des terrains, à les améliorer (drainage, construction de maisons, etc.), à préparer les lots dont on détermine exactement les limites et la contenance, et enfin à faire des avances aux nouveaux propriétaires. C'est la Commission de colonisation de Posen qui est chargée de toutes ces opérations. Une loi de 1898 a porté le fond de colonisation à 200.000.000 M, soit 250.000.000 de livres. En 1898 en effet les 100.000.000 M étaient déjà dépensés, et la Commission de colonisation n'avait installé que 2.000 familles, soit environ 10.000 colons. Seulement il faut remarquer que l'Etat prussien, ayant avant tout le souci d'un but politique, paraît avoir dépensé sans compter et on lui a reproché d'avoir fait des colons des pensionnés du gouvernement plutôt que de simples cultivateurs (1). La colonisation prussienne ne peut donc guère servir d'exemple, à raison de son objet principalement politique, la germanisation des anciennes provinces polonaises.

La colonisation russe est d'un exemple plus utile. A partir de 1861, date de l'émancipation des anciens serfs, chaque paysan reçut une terre qu'il dut payer par annuités. C'est la loi elle-même qui fixa le montant de la redevance suivant les régions, en s'inspirant de l'état économique de la contrée et des ressources qu'elle présentait au point de vue des gains et des salaires. L'Etat, ici encore, fit des avances aux nouveaux propriétaires et organisa des institutions de crédit foncier. Il a admis le concours de Banques privées et d'une Banque d'Etat, la *Banque foncière des paysans*. Celle-ci fait des avances aux paysans ;

(1) Ugo MAZZOLA. *La colonizzazione interna in Prussia*, p. 112.

elle paie immédiatement le vendeur, quand un paysan devient nouveau propriétaire et elle se rembourse par des annuités échelonnées de 13 à 55 ans (1). Les opérations de ces Banques ont pris une grande extension et elles ont très bien réussi : la banque d'Etat des paysans, dit M. Kovalevsky, contribue avec succès à l'accroissement de la propriété foncière des paysans.

Enfin les mesures prises par l'Angleterre vis-à-vis des paysans irlandais sont intéressantes. La loi du mois d'août 1903, on l'a vu, invite les *landlords* à vendre leurs grands domaines en leur offrant des avantages importants (2). C'est l'Etat qui a combiné lui-même les moyens financiers. Il fait des avances aux anciens fermiers qui veulent acheter des terres ; il exige certaines garanties, et les avances sont remboursables en 68 ans et demi. L'Etat paie donc immédiatement le vendeur, et il le paie en argent comptant et non pas en titres. D'autre part l'Etat prend à sa charge les frais considérables pour la vérification des titres de propriété, et enfin le Trésor alloue une bonification de 12 pour cent du prix de vente aux *landlords* qui vendent une terre. Pour récupérer ces sommes la loi de 1903 a opéré des réductions sur le Budget irlandais, de sorte que le Trésor anglais ne perdra pas un penny et la moyenne propriété irlandaise aura été constituée (3).

Ainsi les Etats étrangers ont réalisé la colonisation interne par l'intervention de l'Etat et ils ont trouvé des moyens financiers appropriés. En Italie la réforme agraire va sous un certain rapport être plus compliquée qu'ailleurs, car dans la plupart des cas elle comprendra deux parties

(1) Emile BOUVIER, *Cours de science financière* professé à la Faculté de Droit de Lyon, 1901-1902 ; — KOVALEVSKY, *La Russie à la fin du XIX^e siècle*, p. 816.

(2) V. plus haut, 2^e partie, chap. 2.

(3) *La question agraire en Irlande*, dans la *Réforme sociale* du 1^{er} mars 1904, p. 367.

distinctes : la bonification préalable et la colonisation proprement dite.

La bonification du sol italien ne peut se faire que par de grands travaux publics, et ce sera ici l'œuvre de l'Etat ; il s'agit de la construction de chemins, routes et chemins de fer, du dessèchement des marais, drainage, construction de digues, etc. On peut y joindre la diminution de certains impôts en faveur de l'agriculture. Toutes les dépenses se rapportant à ceci ne peuvent être faites que par l'Etat et doivent rester à la charge de l'Etat.

La colonisation proprement dite comprend le morcellement des *latifundia*, puis les mesures d'amélioration comme l'amélioration de la culture ou même la mise en culture des terrains non encore cultivés, la construction de maisons, etc. Le morcellement peut se réaliser de plusieurs façons : ou bien il y aura expropriation des grandes propriétés et vente par petits lots, — ou bien l'Etat offrira aux grands propriétaires des avantages pour les engager à vendre, comme pour l'Irlande, — ou enfin il les obligera à concéder leurs terres par des contrats de bail ou d'emphytéose. Dans tous les cas, il faudra payer les grands propriétaires et faire en même temps des avances aux paysans. Ici se pose la question de savoir si l'Etat fera ces dépenses lui-même, ou s'il les fera faire et par qui il les fera faire.

II

Bonification par l'Etat. Frais des grands travaux publics

La bonification comprend la constitution du milieu nécessaire pour la colonisation. Il s'agit en premier lieu de l'assainissement des campagnes par le dessèchement des marais et la régularisation des cours d'eau, le reboisement des montagnes dans certains cas, enfin la création des voies de communication. Les individualistes sont d'accord sur ce point avec les interventionnistes : les campagnes manquent de chemins et de ponts pour relier les *tenute* aux grandes routes et aux chemins de fer et les *latifundia* sont une des causes qui empêchent la création des chemins.

Ce sont là de grands travaux publics, et en vertu des principes généraux ils doivent être à la charge de l'Etat. Celui-ci, pour y faire face, n'a qu'un moyen à sa disposition : c'est d'abord d'y consacrer toutes les ressources disponibles de son budget ordinaire, et, comme cela serait complètement insuffisant, ne pas craindre d'emprunter. Les finances italiennes sont prospères aujourd'hui, le Gouvernement pourra donc facilement recourir à un grand emprunt, d'autant plus qu'il ne s'agira pas ici de dépenses improductives, mais d'une simple avance de capitaux destinés à permettre la mise en valeur des richesses latentes du territoire national. Cet endettement ne sera donc que momentané et si les améliorations sont sagement exécutées, il devra en résulter un accroissement de richesse qui se produira pour le pays tout entier et par suite une augmentation des recettes de l'Etat, ce qui permettra non-seulement de payer les intérêts de l'emprunt ainsi contracté, mais encore de l'amortir peu à peu.

Pour les détails d'exécution des grands travaux de boni-

fication, le Gouvernement pourra les faire en régie ou bien en les concédant par grandes entreprises. On a proposé aussi d'y employer les condamnés : le nouveau projet de loi sur l'*agro romano* contient cette disposition (art. 20). Il y aura à cela un double avantage : D'abord il y aura une grande économie, et d'autre part il y aura peut-être moins de morts à déplorer par suite de l'insalubrité avec la main-d'œuvre pénale qu'avec la main-d'œuvre libre, car les condamnés étant enrégimentés, il sera facile de leur imposer les prescriptions d'hygiène convenables, tandis qu'il serait bien plus malaisé d'empêcher les ouvriers indépendants de commettre des imprudences.

III

Colonisation proprement dite

Quand la bonification sera terminée, l'État italien pourra alors s'occuper de la colonisation proprement dite, c'est-à-dire de la constitution de la moyenne propriété paysanne. La tâche sera différente suivant qu'il recourra à l'expropriation préalable des grands propriétaires ou qu'il adoptera les autres procédés. Dans le premier cas les dépenses seront considérables, parce qu'il se présentera tout d'abord la grosse question du paiement des terrains, et ensuite de toutes les autres dépenses à faire aussi dans les autres cas, notamment les avances aux paysans. Il suffit donc d'examiner le cas de l'expropriation puisque c'est celui qui coûterait le plus cher. Si l'Etat italien trouve une solution pour ce cas, il pourra *a fortiori* adopter les autres solutions qui seront toujours moins coûteuses. D'ailleurs si, au lieu de l'expropriation obligatoire, l'Italie cherche comme l'Angleterre des moyens persuasifs pour engager les propriétaires à vendre à l'amiable, cela coûtera toujours moins cher que les indemnités d'expropriation proprement dite.

Il est bien certain tout d'abord qu'il ne peut être question d'une expropriation générale immédiate; la colonisation devra s'espacer sur un assez grand nombre d'années, comme du reste cela se fait en Prusse et en Irlande;

la colonisation intérieure est une entreprise de longue haleine, qui doit seulement être ininterrompue.

Il importe tout d'abord d'éviter les scandales des expropriations. Jusqu'à présent les propriétaires italiens ont élevé des prétentions inouïes. M. Valenti parle d'un fonds acheté 300.000 livres, et dont le propriétaire menacé d'expropriation demandait 4.000.000 (1) ! La propriété foncière subit une telle crise que les propriétaires souvent ne peuvent vendre quand ils le voudraient ; ils souhaitent même l'expropriation et dans ce but refusent systématiquement de bonifier. Aussi, pour essayer d'empêcher les abus, une loi du 2 août 1897 sur la Sardaigne disait que l'indemnité d'expropriation esrait calculée sur la moyenne de la valeur vénale et des baux contractés pendant les dix dernières années, pourvu qu'ils eussent date certaine ; à défaut de ceux-ci l'indemnité était fixée d'après la valeur imposable à l'impôt d'Etat sur les terrains et les constructions. L'application de cette loi a donné lieu à beaucoup de difficultés. Le projet actuel sur la colonisation de l'*agro romano*, voté par la Chambre des députés en 1903, établit un criterium plus net : il déclare que l'indemnité d'expropriation sera égale à 80 fois l'impôt foncier versé à l'Etat. C'est ainsi que l'on pourra éviter les attributions exagérées de dommages et intérêts.

Comment alors l'Etat trouvera-t-il des combinaisons financières pour toutes les dépenses de colonisation interne ? Il peut ou bien employer ses propres deniers, ou bien organiser des institutions qui trouveront des capitaux et qui les emploieront sous la surveillance et la direction de l'Etat.

Si le gouvernement veut agir lui-même, il a deux moyens de désintéresser les anciens propriétaires : le paiement en argent comptant et le paiement en titres. La première méthode est la meilleure théoriquement : c'est celle qui est employée par la Prusse pour la colonisation des provinces

(1) VALENTI, *La Campagna Romana*, p. 94.

slaves et par l'Angleterre vis-à-vis des landlords irlandais (4). Mais elle a le tort d'obliger l'Etat à avoir de très grandes disponibilités en numéraire, et ce n'est pas toujours qu'il pourra se les procurer. Il reste donc le second moyen, beaucoup plus commode pour l'Etat, mais moins avantageux pour le propriétaire et peut-être même pour l'Etat lui-même : c'est le paiement en titres. L'Etat peut en effet émettre des titres de rentes au taux ordinaire des autres rentes et les remettre aux propriétaires expropriés qui pourront ainsi, soit les conserver, soit les vendre en bourse s'ils préfèrent avoir de l'argent. L'Etat augmente ainsi beaucoup le chiffre de sa dette, mais il devient en revanche propriétaire de terrains dont il pourra tirer parti comme on le verra un peu plus loin. Seulement ce système aura le défaut s'il est pratiqué sur une vaste échelle d'amener une baisse de la rente sur l'Etat. En effet les offres de vente de titres afflueront sur le marché et le nombre des acheteurs n'augmentant pas la rente descendra. Le crédit public subira donc une crise, et ce mode de paiement ne devra être employé qu'avec une grande prudence ; mais peut-être la meilleure solution consisterait à adopter concurremment les deux systèmes. Les propriétaires seraient désintéressés partie en argent et partie en titres de rentes. De cette façon l'émission des titres de rentes serait plus restreinte, elle n'alourdirait pas trop le marché financier, et d'un autre côté le Trésor n'aurait pas à se procurer des capitaux disponibles pour un chiffre trop élevé. De plus les propriétaires touchant immédiatement une somme en argent préféreraient souvent conserver leurs rentes qui leur constitueraient un placement tout trouvé et de tout repos, offrant par conséquent une grande analogie avec la terre.

Il y aurait peut-être un moyen pour le gouvernement de

(4) MAZZOLA, *La colonizzazione interna in Prussia*, p. 50 et suiv., — *La question agraire en Irlande*, dans la *Réforme Sociale*, 1^{er} mars 1904, p. 367.

s'assurer la plupart des avantages du paiement en rentes et d'en éviter les défauts. Ce serait de créer une organisation officielle qui aurait pour mission d'émettre des obligations foncières hypothécairement garanties par les terrains expropriés. Ces obligations seraient offertes aux capitalistes de toutes catégories et comme elles constitueraient un placement très sûr analogue au Crédit foncier, il est probable que le public montrerait un certain empressement à acquérir ces titres et ainsi l'Etablissement pourrait payer en partie les propriétaires expropriés avec de l'argent comptant, et pour le surplus, il leur délivrerait des obligations foncières. L'Etat se trouverait ainsi moins directement engagé et il suffirait d'avoir de sa part une garantie plus morale qu'effective. Et en tout cas les finances de l'Etat ne risqueraient pas d'être dépréciées par une crise sur la dette publique. Ces obligations seraient peu à peu remboursées par voie de tirage au sort, soit avec le prix de vente des terrains, soit avec les redevances payées par les acquéreurs : c'est là une question que je développerai un peu plus loin.

On est ainsi très rapproché de la conception de grandes sociétés chargées d'effectuer la colonisation et il y a peut-être lieu d'adopter cette forme. En effet quand le gouvernement aura exproprié les grands propriétaires, il restera encore la tâche la plus difficile à accomplir : c'est l'installation des nouveaux cultivateurs et leur mise en train. En Italie surtout où il s'agira le plus souvent de prolétaires sans ressources, il faudra que l'Etat pourvoie à toutes les dépenses de premier établissement et entretienne en quelque sorte les nouveaux colons jusqu'à ce qu'ils soient à même de se suffire. On peut tout d'abord songer uniquement à recourir au Crédit agricole ; il est hors de doute qu'il faudra s'en occuper d'une façon toute particulière, mais le gouvernement aurait tort de compter uniquement sur lui pour aider les colons à se tirer des premières difficultés. Ainsi il se présente dès le début une question très

importante : c'est celle des habitations. En effet, dans les régions à coloniser, les *latifundia* se trouvent le plus souvent inhabités et il faudra presque partout construire des maisons, ou plutôt des fermes complètes avec habitation, écuries et dépendances : ce sera une très grosse dépense : d'après M. Di Rudini, on l'a vu, cette seule dépense sera d'au moins 150 millions de lires pour la Sicile (1). On voit à quel chiffre on arrive pour toutes les régions de l'Italie méridionale. Un autre auteur italien, M. Loscalzo, évalue les terrains à coloniser à 3.585.000 hectares et en prenant pour base des lots de 4 hectares avec une habitation de 3.000 fr. il arrive au chiffre fantastique de plus 2 milliards et demi de lires (2).

Tout en reconnaissant que ces calculs sont exagérés, il faut bien avouer qu'ils ont une grande part de vérité. On pourrait faire les mêmes démonstrations pour d'autres dépenses immédiates qu'auront à supporter les colons : acquisition de bestiaux, de matériel agricole, de semences, entretien jusqu'aux premières récoltes, etc. Il est à craindre que si les colons sont laissés libres de présider à leur guise à leur établissement, ils ne tirent très mal partie des avances qui devront nécessairement leur être faites et qu'ils ne les gaspillent en dépenses inutiles. Le gouvernement italien aura donc probablement intérêt à se charger lui-même de la construction des fermes et de la direction à imprimer aux colons. Dans ces conditions, la création de grandes compagnies de colonisation s'impose. C'est la méthode qui a été suivie en Prusse, d'abord avec la commission de Posen, et ensuite avec les commissions générales de colonisation (3). En Italie on pourrait combiner ces deux sortes d'organisation. Une loi établirait un certain

(1) DI RUDINI, *Terre incolte e latifondi* dans le *Giornale degli Economisti*, février 1895.

(2) E. LOSCALZO, *Legislazione agraria sociale*, p. 60. — V. aussi A. MAURI, *La piccola proprietà fondiaria in Italia*.

(3) U. MAZZOLA. *La colonizzazione interna in Prussia*.

nombre de Commissions de colonisation qui entreraient en possession des terrains expropriés et seraient chargées de les morceler, et d'installer les cultivateurs sur les lots ainsi formés. Ces lots seront soit vendus, soit concédés en emphytéose. Dans le premier cas il sera difficile que le prix soit immédiatement payé ; cela suppose en effet que les colons ont une certaine fortune personnelle, ce cas se présentera rarement en Italie, et en règle générale, il y aura lieu à des concessions moyennant une redevance comprenant à la fois l'intérêt des sommes dépensées pour l'expropriation du sol et la mise en état du lot, plus l'amortissement calculé de manière à ce que le colon devienne libre propriétaire de son lot en un temps donné, 30 ou 40 ans par exemple. Les commissions de colonisation centraliseront les redevances et en opéreront la répartition. Les commissions se dissoudront quand les colons se seront libérés de toutes redevances et quand tous les titres fonciers seront amortis.

Maintenant où ces institutions officielles de colonisation trouveront-elles des capitaux ? M. Sturani pose en principe que la colonisation interne n'est possible qu'à deux conditions :

- 1° Qu'il existe dans le pays un abondant capital sans emploi et que par suite l'intérêt soit bas ;
- 2° Qu'il soit possible de l'affecter à un emploi à long terme, comme c'est le cas pour l'agriculture (1).

Existe-t-il alors en Italie, se demande M. Sturani, un capital à la recherche d'emploi ? Il se produit dans le marché financier italien, dit-il, deux phénomènes contradictoires. D'une part l'industrie et le commerce souffrent d'une vraie disette de capitaux. Toutes les grandes entreprises et les services publics sont aux mains des étrangers. Même la rente fut longtemps presque toute à l'étranger. De même les banques souffrent de la rareté du portefeuille commer-

(1) STURANI, *la colonizzazione interna*, p. 47 et suiv.

cial et il leur serait difficile d'employer leurs disponibilités si les titres ne leur fournissaient pas un emploi assez commode. Mais cette coutume a amené l'immobilisation des capitaux. Tout cela semblerait indiquer la pénurie de capital, mais d'autre part on a toujours fait beaucoup en Italie pour favoriser le crédit : caisses d'épargne, banques coopératives, caisses rurales, caisses postales forment un réseau d'institutions destinées à recueillir l'épargne nationale et à la faire servir au commerce et à l'industrie. En 1885, il y avait 4772 instituts, soit 1 par 5.946 habitants : en 1895, il y en avait 5.965, soit 1 par 4771 habitants.

Il est vrai que l'on peut dire que ces institutions dépassent les besoins et que peut-être elles ont contribué à faire tendre le capital national à la torpeur en l'éloignant des emplois industriels. Le capital accumulé dans ces Caisses montait en 1895, d'après des statistiques du Ministère de l'agriculture à 2.070.454.794 liras. Malheureusement ces deux milliards ne sont pas employés en titres industriels ou agricoles, mais plutôt en titres publics, titres d'Etat, rentes publiques, bons du trésor, prêts communaux ou provinciaux, etc. Le bilan des Caisses d'épargne ordinaires donne en 1895 pour 1 milliard 900 millions un emploi de 744 millions et demi en titres publics soit 39 0/0 (1). Même en Sicile le phénomène se produit : le chiffre des dépôts dans les divers établissements de crédit s'y est accru de 29 millions en 3 ans, de 1888 à 1891 ; cela prouve la timidité de l'épargne, qui aime mieux s'accumuler que de servir à l'agriculture (2). Il y a donc une vraie immobilisation. Les banques ont plus de dépôts qu'elles n'en veulent, bien qu'elles ne donnent qu'un intérêt très faible. La quantité de capital existant est supérieure à l'activité économique du pays. M. Sturani conclut donc :

(1) STURANI, *La colonizzazione interna*, p. 50.

(2) A. DI SAN GUILIANO, *Le condizioni presenti della Sicilia*, p. 81.

1° Qu'il existe en Italie un capital abondant en quête d'emploi ;

2° Que ce capital s'immobilise volontiers en emplois de minime intérêt. Il pourrait donc servir à la colonisation interne.

Le parti industriel en Italie soutient que celle-ci doit se tourner entièrement vers l'industrie et que la légende d'une Italie essentiellement agricole est finie, parce que l'agriculture ne peut donner que des profits lents et faibles. M. Sturani répond que l'Italie n'est pas riche en matières premières minérales ; elle n'a guère que le soufre et un peu de fer. Les industries devront donc toujours demander à l'agriculture les matières premières. De plus, l'Italie est par tradition un peuple agricole (1). Il manque à l'Italien l'esprit d'initiative nécessaire pour l'industrie ; il n'aime pas les entreprises aléatoires et n'accorde sa confiance qu'à la terre ou aux industries qui s'y rattachent, en somme, c'est encore un peuple physiocrate. M. Sturani estime donc que le progrès industriel de l'Italie ne peut provenir que d'un progrès agricole (2).

Le moyen de consacrer les capitaux aux entreprises agricoles de colonisation est de se prévaloir du faible taux de l'intérêt des dépôts pour que l'épargne trouve dans la colonisation un intérêt au moins égal. C'est aux Caisses d'épargne, dit M. Sturani, à intervenir ; en agissant ainsi elles ne sortiront pas de leur rôle, parce qu'elles ont été instituées en Italie pour favoriser la population surtout agricole. L'idée de faire appel aux Caisses d'Epargne est également celle de M. di San Giuliano (3).

M. Sturani voudrait la création d'un titre au porteur qui représentât une participation dans l'entreprise à laquelle le

(1) Sur tous ces points, voir plus haut, 1^{re} partie, chap. I.

(2) STURANI, *La Colonizzazione interna*, p. 56-57 ; — PAVESE, *Terre incolte d'Italia*, p. 66.

(3) A. DI SAN GIULIANO, *Le condizioni presenti della Sicilia*, p. 180 et suiv.

capital est destiné. Ce titre rendrait peu, mais il aurait la chance d'un profit à réaliser à la liquidation de l'entreprise. Il serait hypothécairement garanti à la fois par le terrain et par les améliorations successives. Enfin il serait divisé par petites coupures afin de pouvoir se substituer au livret de Caisse d'épargne.

Ce serait en somme une action d'une Société industrielle placée sous le patronage de la Caisse d'épargne. Il pourrait y avoir plusieurs de ces Sociétés qui agiraient comme la Commission de colonisation en Prusse ou comme la Banque foncière des paysans en Russie.

Tels sont les principaux moyens financiers dont on a parlé.

CONCLUSION

On peut juger à présent du double intérêt que comporte le présent travail pour des lecteurs français.

Il comporte d'abord un intérêt de documentation. Il est bon de connaître exactement la situation agricole et sociale de l'Italie, et elle n'est pas assez connue chez nous.

Il y a ensuite un intérêt de science économique. Il est intéressant, au point de vue de l'économie politique générale, de voir comment on a analysé les causes du mal dont souffre l'Italie, et jusqu'à quel point on a proposé l'intervention de l'Etat. Les différents projets ou lois sur la colonisation interne sont autant de documents pour la question de la réglementation légale, notamment en matière d'hygiène et de salubrité publique.

Dans ce travail j'ai fait ce qu'un étranger peut faire. Il subsiste certainement bien des lacunes, mais la faute en est au sujet lui-même, qu'il semblait intéressant de traiter, mais qui présentait pour un Français des difficultés spéciales.

La crise agraire en Italie n'est pas niable, et tout le monde en reconnaît l'existence. Seulement les individualistes et les interventionnistes se séparent quand il s'agit d'en rechercher les causes et d'en indiquer les remèdes.

Il y a des causes générales sur lesquelles on est d'accord. Pour tous ces causes générales sont : 1° La malaria ; — 2° L'état arriéré des services publics, tels que voies de communication, régime des eaux, etc. — 3° L'exagération des impôts.

A cela les partisans de l'économie politique libérale ajoutent : 1° La concurrence de l'Amérique et de la Russie a avili le prix du blé ; or le blé est une des grosses productions de l'Italie ; — 2° En ce qui concerne spécialement la Sicile, la rupture des traités de commerce avec la France a eu les plus funestes conséquences ; — 3° Enfin les grands propriétaires accusent l'abolition de la féodalité ; les communes et les habitants ont été spoliés et ruinés quand on a supprimé les droits d'usage qu'ils avaient sur les terres nobles. La vente des biens ecclésiastiques a produit les mêmes résultats, puisqu'ils avaient sur ces biens les mêmes droits d'usage. Les communes reçurent en théorie le quart du revenu de ces biens, mais le gouvernement et les particuliers le leur ont enlevé par toutes sortes de moyens, règlements administratifs, procès, etc.

Les interventionnistes, sans méconnaître l'influence de ces causes, les considèrent comme secondaires. Spécialement pour le blé on a vu que ce sont surtout les grands propriétaires qui le produisent : si donc le prix du blé est avili, cela ne nuit pas aux paysans. D'après les interventionnistes il faut ajouter aux causes générales : 1° L'existence des *latifundia*, qui sont le grand motif fondamental de la crise ; — 2° La négligence des pouvoirs publics vis-à-vis du paysan et l'absence d'une législation sociale agricole.

Aussi les auteurs comme Villari, Pavese et d'autres signalent comme remèdes à la crise actuelle en Italie :

- 1° L'assainissement ;
- 2° Le morcellement des *latifundia* ;
- 3° La création de centres agricoles ;
- 4° Une législation sur les contrats agraires ;

Pour Celli, « la malaria et la féodalité agraire sont les deux grands ennemis du cultivateur ; elles sont réciproquement cause et effet l'une de l'autre (1). »

Il semble bien en effet que l'insalubrité d'une part, et d'autre part l'existence des grands domaines sont les principales causes de tout le mal en Italie. Les remèdes fondamentaux sont par conséquent l'assainissement et le morcellement. C'est, je crois, à cette conclusion qu'il faut s'arrêter. Les mesures complémentaires sont les réformes financières et l'existence d'une législation sociale agricole.

La question de la colonisation interne est capitale pour l'Italie, puisque l'œuvre de bonification pourrait s'exercer, d'après certaines estimations, sur 5.000.000 d'hectares environ (2). En ce qui concerne l'intervention de l'Etat, elle est indispensable. L'initiative privée serait impuissante à elle seule ; elle peut réaliser certaines simples améliorations agraires, mais s'il s'agit d'opérations de nécessité générale, comme la bonification hydraulique et vicinale, l'Etat doit agir lui-même. Les particuliers montrent une indolence ou une mauvaise volonté décourageante. Les travaux ordonnés par la loi de 1883 sur l'*agro romano* n'ont été exécutés qu'en petite partie. Les rapports ministériels déclarent que pour 21.030 hectares, il n'y eut de déclarations de bonification que pour 8.160 hectares, dont la moitié appartenant à un seul propriétaire qui ne maintint pas sa promesse (3). Les latifondistes ne veulent pas défricher et ils défendent même à leurs fermiers de défricher. Une association coopérative, celle des ouvriers Romagnoles d'Ostie, après avoir obtenu du gouvernement des terrains à assainir et à cultiver, voulut en acheter d'autres ; les propriétaires voisins

(1) A. CELLI, *Comme vive il compagnolo nell'agro romano*, p. 68.

(2) C'est le chiffre donné par Emiddio Loscalzo, *Legislazione agraria sociale e colonizzazione interna*, p. 60.

(3) Rapports ministériels cités par Pavese, *Terre incolte d'Italia*, p. 69-70.

refusèrent systématiquement de vendre (1). Il semble donc bien alors que l'Etat ait le droit d'exproprier. Les petits propriétaires actuels n'ont pas intérêt à améliorer, parce que toute amélioration augmenterait leurs impôts ; les fermiers non plus, parce qu'alors le montant de leurs fermages serait augmenté. Comme le remarque Villari un vaste *latifundium* ne paie pas plus d'impôts qu'un petit tènement soigneusement cultivé (2). A quelque point de vue qu'on se place, on aperçoit la nécessité de l'intervention de l'Etat.

Souvent d'ailleurs il est avantageux de faire de grandes dépenses sans en retirer un profit immédiat, afin de faire progresser la vie économique de toute la nation. Tel est le cas pour l'amélioration de l'agriculture, et l'Etat seul peut faire ces opérations à long terme. La grande difficulté est en effet, que la bonification des terrains ne peut pas être une entreprise particulière, mais bien une entreprise générale ; elle suppose donc l'emploi immédiat d'un immense capital qui ne peut pas se trouver aux mains des individus. Il y a donc lieu de combiner l'initiative privée et l'intervention de l'Etat, et cette intervention doit même être assez large.

A ceci se rattache une question dont parlent plusieurs auteurs italiens, la question des *associations coopératives*. Ainsi, MM. Passalacqua et Colajanni vantent les avantages qu'elles présentent : le coopératisme est pour le premier le moyen d'entente entre l'individualisme et le collectivisme (3). Aussi on a proposé de les faire intervenir dans l'œuvre de colonisation interne : l'Etat doit-il concéder des terrains à des individus ou à des coopératives ? est-ce à des paysans individuellement ou à des coopératives qu'il doit

(1) STURANI, *La colonizzazione interna*, p. 22.

(2) VILLARI, *La Sicilia e il socialismo*, p. 413.

(3) PASSALACQUA, *I latifondi e le leggi agrarie*. p. 226-227 ; — N. COLAJANNI, *Gli avvenimenti di Sicilia*, p. 261.

avancer des capitaux ? Il y en a déjà eu quelques-unes qui ont assez bien réussi, par exemple la coopérative des ouvriers romagnoles qui a colonisé avec succès 350 hectares de terres près d'Ostie, la coopérative Vitruvio de Rome qui a commencé la culture d'une *tenuta* dans l'*agro romano*, etc. Un grand exemple a été donné par la coopérative agricole italienne de Milan qui a acheté en 1892, le fonds de Surigheddu, près d'Alghero, en Sardaigne, pour y entreprendre une grande exploitation : elle a très bien réussi (1). Actuellement, il se dessine en Italie un mouvement en faveur de ces sociétés. Il y a même eu un projet présenté à la Chambre des Députés par M. Tittoni qui établissait de véritables propriétés collectives en faisant appel au système coopératif (2). On dit que ces associations présentent plus de garanties que les individus, qu'elles peuvent avoir dès leur origine un petit capital et qu'elles ont plus de chances de réussir ; il vaut donc mieux que l'Etat exproprie en leur faveur, qu'il remette les terrains et fasse des avances à des sociétés présentant ainsi des garanties.

Je n'insiste pas sur la coopération, parce que c'est une question générale, et il ne s'agit dans ce travail que des points spéciaux au sujet traité. C'est pour la même raison que je n'ai parlé ni des Banques populaires, ni du Crédit foncier ou agricole, etc. Ce sont des questions générales sur lesquelles on pourrait écrire très longuement. Dans tous les cas, qu'il y ait recours à la coopération ou à l'action individuelle des propriétaires, il faudra donc toujours l'aide et le concours de l'Etat.

C'est ainsi que l'Italie pourra arriver à l'œuvre de colonisation interne qui lui est nécessaire et à la constitution d'une classe de moyens propriétaires ruraux. « Dans la

(1) PAVESE, *Terre incolte d'Italia*, p. 109-112 ; — STURANI, *La colonizzazione interna*, p. 32-33.

(2) PAVESE, *id.* p. 109 et 171 ; — VALENTI, *L'agricoltura e la classe agricola*, p. 115 ; — GATTI, *Le socialisme et l'agriculture*, p. 229 et suiv.

création d'une libre classe de paysans, dit un auteur allemand, réside pour l'Italie le salut de son avenir et le plus sûr remède aux dangers qui la menacent. Puisse ce beau pays trouver des hommes d'Etat qui s'engagent résolument dans cette voie (1)! »

(1) FISCHER, *Italien und die Italiener am Schlusse des neunzehnten Jahrhunderts*, p. 245, cité par V. MANFREDI, au commencement de son livre sur *La colonizzazione interna in Europa*.

VU :

Lyon, le 23 mars 1904.

*Le Professeur,
Président de la Thèse,*

E. BOUVIER.

VU :

Lyon, le 24 mars 1904.

Le Doyen de la Faculté,

E. CAILLEMER.

PERMIS D'IMPRIMER :

Lyon, le 25 mars 1904.

*Le Recteur de l'Académie,
Président du Conseil de l'Université,*

GABRIEL COMPAYRÉ.

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOGRAPHIE.....	7
INTRODUCTION.....	15
PREMIÈRE PARTIE. — Les régions à coloniser.....	27
Chapitre I ^{er} . — Situation générale de l'Italie.....	27
Section I. — Répartition de la population.....	28
Section II. — Caractère agricole de l'Italie.....	32
Section III. — Situation financière. Importance des impôts directs. Charges de la propriété foncière.....	39
Section IV. — Proportion de la propriété moyenne. Etat arriéré de la culture.....	47
Chapitre II. — L'Agro Romano.....	54
Chapitre III. — La Sicile.....	70
Chapitre IV. — L'Italie méridionale.....	85
Section I. — Les Calabres.....	85
Section II. — La Basilicate et la Pouille.....	91
Chapitre V. — La Sardaigne.....	95
Chapitre VI. — Colonisation de la forêt domaniale du Montello.....	163

DEUXIÈME PARTIE. — Les remèdes proposés. Les méthodes de colonisation interne.....	414
Chapitre I ^{er} . — Le paludisme. L'assainissement	413
Section I. — Anciennes croyances sur la malaria. La malaria dans l'antiquité.....	414
Section II. — La transmission du paludisme par les moustiques.....	418
Section III. — Mesures contre le paludisme.....	420
Section IV. — Moyens juridiques pour l'exécution des mesures contre le paludisme	425
Chapitre II. — Morcellement de la grande propriété ; constitution de la propriété moyenne.....	435
Section I. — Origines et prétendue nécessité du <i>latifundium</i>	436
Section II. — Inconvénients des <i>latifundia</i>	444
Section III. — Nécessité du morcellement.....	448
Chapitre III. — Nécessité d'une législation sociale agricole.....	456
Chapitre IV. — La colonisation interne au point de vue financier.....	474
Section I. — Différents aspects du problème financier.....	474
Section II. — Bonification par l'Etat. Frais des grands travaux publics.....	477
Section III. — Colonisation proprement dite.....	479
CONCLUSION.....	489

